SIX
NOUVELLES.

DE L'IMPRIMERIE DE MAME.

SIX

NOUVELLES.

PAR JOSEPH C. M.

Auteur du Récit de l'évasion d'un Officier pris à Quiberon.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
GIDE FILS, LIBRAIRE,
Rue St.-Marc, n° 20.

1816.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sixnouvelles02cher

MARTHÉSIE,

NOUVELLE TROISIÈME.

Le jeune Léaldi et la marquise d'Alméria, la belle Marthésie, dinaient ensemble, tête-à-tête, dans une maison de campagne à Portici, auprès de Naples. Des arbres touffus, pressés devant les croisées de la salle, n'y laissaient pénétrer qu'un jour mystérieux. De tous côtés, une eau limpide jaillissait dans des bassins de marbre, et répandait une agréable fraîcheur.

— Que votre air est triste et contraint, dit la marquise, en s'efforçant de cacher une agitation douloureuse! Au reste, ajouta-t-elle, j'y devrais être accoutumée. Depuis deux mois (et qu'ils ont été longs!),

depuis deux mois, vous n'êtes plus le même. Le devoir, la pitié seule semble vous ramener près de moi. Ma tendresse vous importune, mes plaintes vous irritent; vous cherchez dans toutes mes actions, dans tous mes discours, dans ma vie entière, le droit de me haïr; de m'abandonner..... Léaldi, j'ai tout abandonné pour vous! — Non, s'écria Léaldi! vos bontés ne s'effaceront jamais de mon cœur. Lisez mieux dans ce cœur au désespoir, qui ne doit plus vous aimer, mais qui ne saurait vous haïr..... ni vous tromper. Si vous aviez été libre, je serais votre époux: je vous aimais. — Marthésie frémit et laisse tomber sa tête sur ses mains. — De grâce, daignez m'écouter. Mon père voit en moi le dernier rejeton d'une famille illustre; il voudrait, avant de quitter la vie, être sûr que

son nom ne s'éteindra point avec moi. — Il vaut mieux le déshonorer par une perfidie! — Je ne vous trahis pas.... Sourd à ses conseils, à ses prières, pendant deux ans, je n'ai vécu que pour vous. Je ne vous dirai pas avec quelle adresse mon père a su détourner vers une autre les vœux de mon cœur. Soit que vous m'aimiez encore, soit que le temps ou mes torts aient détruit un amour dont je ne suis plus digne, ces détails seraient affligeans ou inutiles. Depuis long-temps je souffre, en songeant que ma félicité se fonde sur le malheur et sur la bonté d'un autre. Vous le dirai-je aussi (car vous n'êtes point du nombre de celles à qui ce sentiment paraîtrait puéril), j'ai besoin d'un bonheur qu'un autre puisse partager sans rougir. Toutes mes démarches sont furtives, je vis

comme un criminel, ... et sans doute je ne suis point innocent. Me faudra-t-il toujours craindre le regard des hommes? Il est un âge où l'on doit leur montrer sa vie. Enfin, je ne puis renoncer pour jamais à l'espoir d'être père, et de transmettre à des fils, le rang, les dignités, et peut-être quelques-unes des vertus de nos aïeux.

— C'est ainsi, que brûlant pour une autre, Léaldi cherchait à bannir l'amour de ce cœur orageux. Près d'épouser la fille du duc de Bénévent, l'aimable Diane, il se reprochait de n'avoir pas trouvé plus tôt le courage de rompre une liaison désormais importune et coupable. Il ne savait pas que chacune de ses paroles imprudentes affermissait la vengeance prête à le frapper. — Le cruel! s'écria Marthésie, avec quelle

tranquillité il m'annonce la mort ! Lui qui mit à me séduire un art si détestable, une si longue patience ; un instant, un mot lui suffit pour me prouver son mépris, sa haine. Il a pu déchirer, d'une main sûre, un cœur dont il sait toute la faiblesse : il a pu se justifier à ses propres yeux, lui qui, seul au monde, voit toute la noirceur de sa trahison ; lui que j'ai tant aimé ! Ose envisager mon sort ! Pense-tu que la même terre puisse nous porter, toi, ma rivale et moi ? Me connais-tu ?... — Mieux que vous-même, en cet instant. Sans doute, je mérite des reproches, mais non d'aussi cruels. Vous me rendrez plus de justice dans quelques jours.... — Dans quelques jours ! — Et vous me plaindrez. — Je pourrai vous regretter ; mais vous plaindre, jamais !.. Vous

serez au comble du bonheur. — En peut-il être pour moi tant que vous souffrirez! — C'en est assez, dit Marthésie, d'une voix étouffée. — Aussitôt ses yeux se portèrent sur une femme de confiance qui la servait, et qui semblait épier tous ses mouvemens; signe terrible, qui ne fut que trop entendu.

Depuis cet instant, la marquise demeurait immobile, pâle, et les yeux baissés, comme si elle eût voulu se dérober à la vie. Son amant se montrait insensible aux maux qu'il avait faits, peut-être pour les guérir plus promptement. — Marthésie, lui dit-il, depuis long-temps nous suivons les lois de l'amour; sacrifions à l'inconstance. — A ces mots, il vide le verre qu'on lui présente. — L'inconstance nous ramènera, je l'espère, à l'amitié.

Il avait évité jusque-là de regarder madame d'Almérie. Levant enfin les yeux sur elle, il la voit plongée dans un trouble inexprimable. Le repentir, la pitié déchirent son cœur. Sa résolution n'est point ébranlée, mais il veut du moins porter quelque soulagement à la douleur qu'il a causée, et dit à Marthésie tout ce qu'on peut dire de plus tendre, quand on n'est pas inspiré par l'amour.

Ils venaient de sortir de table, et le trouble de Marthésie semblait s'accroître en voyant celui qui fut son amant, prêt à s'éloigner. — Que je vous voie un moment encore, lui dit-elle ! c'est le dernier.... Malheureuse ! je me trompe. Léaldi, nous nous reverrons un jour. Il sera terrible ce jour.... terrible pour moi. — Quelle amertume j'ai répandu

sur votre existence, dit Léaldi! je donnerais la mienne pour racheter vos chagrins! Ah! Marthésie, si j'avais connu votre cœur, jamais un autre amour.... J'ai cru que des liens formés par les plaisirs, affaiblis par le temps, seraient brisés sans douleur....—Un profond soupir échappe à Marthésie, et Léaldi s'arrête; ce qu'il venait de dire n'était vrai que pour lui : il le sentait.

Depuis cet instant, la marquise demeura comme ensevelie dans un morne accablement. Léaldi la voit oppressée, et près de perdre le sentiment. Il appelle du secours. Une de ses femmes entre aussitôt, et lui prodigue ses soins. Léaldi fondait en larmes. Il n'était point alors de résolution ni de conseils qu'il n'eût oubliés; point de sacrifice impossible à la pitié qui le pressait. Mar-

thésie relève lentement la tête, et ses premiers regards se tournent vers lui. Soit qu'il ne pût soutenir une émotion si pénible, soit par quelque autre cause, une pâleur mortelle couvrait son visage. — Qu'ai-je fait? s'écrie-t-elle, — et succombant enfin, après un combat douloureux, elle tombe évanouie. Léaldi s'empresse d'aider la suivante; l'eau, les sels sont employés sans effet. Le jeune cavalier se jette à genoux; il prend une des mains glacées de la marquise, la porte à ses lèvres, et la couvre des baisers de la douleur; baisers aussi tendres peut-être que ceux de la volupté.

Monsieur, dit la suivante, il n'est plus temps; vous auriez dû vous aviser plus tôt, mais il n'est plus temps... Et, quand même, il n'y a point de remède, on me l'a bien

assuré. Que chacun garde ce qu'il a. Ma maîtresse a éprouvé du chagrin, elle en aura encore..... probablement; mais, enfin, cela se passera. — Il n'y a plus de remède! lui dit Léaldi; le contrat est signé : mais je puis différer, je le dois. Il n'est pas de bonheur pour moi, tant que je saurai Marthésie aussi malheureuse. — Monsieur, reprit la suivante, voici l'heure où M. le marquis doit rentrer, et je crois que ce n'est plus la peine de nous compromettre. Votre amour et votre inconstance nous ont déjà fait assez de mal, votre pitié y ajouterait encore.

Le cœur dévoré d'inquiétudes, de regrets, et maudissant les folles passions de sa jeunesse, Léaldi s'éloigna sans remarquer la cruelle insolence de cette créature. Un domestique affidé l'attendait déjà dans le

bois qui tient aux jardins. Il monta sur son cheval et prit un chemin détourné qui conduisait à Naples. Dès qu'il eut regagné le palais de son père, il se retira dans sa chambre. Il était si troublé, que, malgré son amour, il oubliait la fête magnifique à laquelle l'avait invité le père de sa maîtresse, le duc de Bénévent. Le repentir l'accablait, et la pitié rappelait son cœur vers la marquise. Dans son égarement, l'incertitude lui faisait éprouver à la fois tous les maux qui le menaçaient. Pâle, tremblant, il se promenait à grands pas; mais bientôt une faiblesse douloureuse l'obligea de s'arrêter.

Il était étendu sur un lit de repos, lorsque son père entre avec empressement, et le visage rayonnant de joie. — Eh bien! mon Charles, lui dit-il, tout Naples est déjà chez le

duc; on t'attend, et tu dors! Que dira ta belle maîtresse? La pauvre fille! je suis sûr que, pendant toute l'après-dînée, son cœur a tressailli chaque fois qu'elle entendait une voiture rouler sous le portique. — A ce discours, le sourire brilla sur les lèvres de Léaldi; sourire pénible de la bonté, qui ne veut point affliger les autres de sa douleur.

L'amour, cependant, a ranimé tout à coup le jeune cavalier. Il fait sa toilette à la hâte, et se rend avec son père au magnifique palais de Bénévent. Les jardins de ce palais, situé à l'extrémité de la ville, du côté de Pausilippe, s'étendaient jusqu'au bord de la mer. C'est là que, sous une rotonde légère, construite sur un lac limpide, et ombragée par de grands arbres, se tenait une assemblée nombreuse. Un énorme jet d'eau

s'échappait du plancher, sortait par le faîte; et, retombant également de tous les côtés, formait autour de la salle un voile transparent, à travers lequel on n'avait ménagé que deux ouvertures. La fraîcheur, entretenue dans ce lieu par l'eau dont on était en quelque sorte enveloppé, permettait de s'y livrer au plaisir de la danse, avant même que la nuit eût tempéré la chaleur de l'air.

Diane attendait Léaldi depuis long-temps; et, malgré la douceur de cette aimable personne, quelque dépit se mêlait à son impatience. Son agitation fut remarquée par un certain Renholz, qui, l'année précédente, avait paru prétendre à sa main. C'était un seigneur allemand, à qui le roi de Naples venait de donner un grade supérieur dans ses troupes, pour qu'il leur apprît l'exer-

cice et les manœuvres des Prussiens; homme d'un esprit médiocre, et qui ne connaissait de l'art militaire que les ordonnances; de l'usage du monde, que l'étiquette; de l'honneur, qu'une méfiante délicatesse et une susceptibilité farouche.

Ce fut dans ce moment qu'il pria la fille du duc de danser avec lui. Pour la première fois, et par humeur contre Léaldi, elle ne rejeta point ses offres. Soit que l'hymen prochain de Diane n'arrêtât point un coupable espoir, ou que ce fût assez pour sa vanité de rendre publiquement à cette belle personne des hommages qui n'étaient pas repoussés, il lui prodigua les soins, les prévenances, et resta toujours auprès d'elle. Le ressentiment de Diane n'aurait pas tenu long-temps contre la présence de Léaldi; mais en voyant

la tristesse du jeune cavalier, ce léger nuage s'évanouit à l'instant. Elle s'éloigna de Renholz, sur le premier prétexte, et peu de momens après, il la vit sortir avec Léaldi. Cette conduite, assez naturelle à deux jeunes amans dont le mariage était certain, blessa pourtant son amour-propre. Il se leva d'un air mécontent, et fut chercher des consolations sur une table couverte de liqueurs et de vins exquis dont il but immodérément.

Léaldi s'éloigna de la foule; et lorsque la main tremblante de Diane s'appuya sur son bras, je ne sais quel sentiment mélancolique et tendre qui n'est pas le bonheur, mais qui le vaut peut-être, vint se mêler à sa douleur. Le jour venait de finir, et la faible clarté des lampes suspendues çà et là dans le bois, permettait aux yeux de la jeune amante de s'ar-

rêter sur les yeux de son amant. Le calme qui régnait autour d'eux favorisait leur amour, tandis qu'une vive allégresse le célébrait au loin. Les sons harmonieux d'une musique lointaine, le doux éclat de la verdure, l'air frais et caressant qui succédait à la chaleur du jour, ces chiffres amoureux qui pendaient en festons de fleurs, tout semblait se réunir pour plonger leurs âmes dans cette extase pure qui fait goûter à l'innocence, sur la terre, une félicité céleste.

Absorbés tous les deux par mille sentimens, ils avaient presque toujours gardé le silence. — Léaldi, lui dit enfin Diane; tout semble nous promettre le bonheur, mais c'est de votre amour que je l'attends. Non, je ne serai point trompée. Je n'ai commencé de vivre qu'en apprenant

que vous m'aimiez ; dans cet heureux instant, il me sembla que l'amour venait me découvrir un autre univers. Mille fois j'ai parcouru ces bosquets; eh bien, à chaque pas mon œll y trouve un nouveau charme. Qu'ils seront beaux les lieux que nous allons habiter ! Oh ! dis-moi que jamais tu n'affligeras le cœur de ta Diane. Ce cœur qui peut à peine suffire à l'excès de mon bonheur, ne pourrait supporter des peines qui lui viendraient de toi. Léaldi, Léaldi, sentez-vous combien je vous aime ? — Oui, lui dit-il, mais je sens mieux encore combien vous m'êtes chère. Qu'il sera saint à mes yeux, le lien prêt à nous unir ! Qu'elles me seront faciles, les vertus qu'il va me commander ! La paix renaîtra dans mon cœur; il est aussi tendre que le tien... Ah ! que n'est-il aussi pur ! Pourquoi

le ciel ne t'offrit-il pas plus tôt à mes yeux! je n'aurais cherché le bonheur qu'à tes pieds; je serais plus digne de toi. Oh! mon amie, mon épouse, soulage mon cœur oppressé! je donnerais tout mon sang pour un seul de ces instans qui nous échappent avec tant de vitesse; c'est ta voix, c'est ton image, c'est toi seule qui remplit mon sein brûlant! Enfin, je crois être aimé de toi; et nous touchons à l'instant qui va combler des vœux si chers..... Cependant, un nuage sombre s'élève entre nous et l'autel. Ce bonheur si prochain m'est arraché, ou plutôt, c'est la vie; te perdre, n'est-ce pas mourir! Ah! ne nous quittons plus, et que demain, demain, le nom sacré d'époux nous soit donné devant nos pères et devant le ciel. Diane, oh mon amie! je ne sais quel pressentiment m'a-

vertit de ne point confier notre bonheur à l'avenir. — Eh qui peut t'alarmer, répond la tendre Diane, il n'y a que ton inconstance ou le feu du ciel qui puissent t'arracher à moi : mais tu m'aimes, Léaldi, et le ciel n'a point à nous punir. Que je serais heureuse, si je ne te voyais affligé ! — C'est ainsi qu'ils parlaient, en parcourant ces tranquilles ombrages. Faible, abattu, Léaldi ne pouvait ressentir l'ivresse de l'amour, mais il en goûtait du moins toutes les douceurs.

En cet instant, les sons d'une musique éclatante appelèrent au milieu des bosquets ceux qui s'étaient écartés de l'assemblée. Là, s'élevait un théâtre où tout était naturel. Des monticules couronnés d'arbrisseaux fleuris, et dominés par un vaste rocher, formaient le lieu de la scène.

Les spectateurs étaient assis sur un amphithéâtre de gazon, que des arbres d'une hauteur prodigieuse couvraient de leurs voûtes flottantes. Des lampes renfermées dans des verres colorés, et cachées derrière la tige des arbres, répandaient une lumière douce, magique, et semblable à celle de la lune. Ce fut dans ce lieu charmant, qu'avec toutes les merveilles de l'harmonie et de la magnificence, on représenta les amours de Diane et d'Endymion. Après quelques scènes d'amour et de jalousie, la déesse descendait dans son char, et dès qu'elle avait enlevé l'heureux berger, l'on exécutait une sorte de ballet sur l'avant-scène, et dans les nuages représentés au fond du théâtre, à la cime des arbres. Le duc de Bénévent avait choisi cet opéra pour faire allusion au mariage de sa

fille. Pendant ce spectacle ravissant et voluptueux, ses regards se tournaient quelquefois sur les deux amans, dont le trouble et l'embarras offraient un spectacle bien plus doux encore ; mais cette vue produisit un effet tout différent sur l'esprit de Renholz. Le vin avait encore enflammé son dépit, et dans le désordre de l'ivresse, il se figura qu'il était trahi, qu'il était offensé, qu'il devait en tirer vengeance. Il ne lui manquait que l'occasion d'une querelle, et cette occasion ne peut manquer long-temps à un homme troublé par le vin.

Cependant, à l'invitation du duc, chacun se rendit sur un rocher qui dominait au loin la mer. Les uns et les autres se demandaient ce qu'ils étaient venus faire en ce lieu, lorsque soudain, au bruit d'un coup de

feu, l'on vit au milieu des eaux, une illumination. De légers bateaux, cachés jusqu'à ce moment par des ténèbres, avaient attendu ce signal. Abattre des toiles épaisses, ouvrir des lanternes sourdes, allumer un plus grand nombre de feux, avait été l'ouvrage d'un instant. Les bateaux étaient d'abord disposés de manière à présenter aux yeux des spectateurs les chiffres des deux amans. Ils formèrent ensuite, par des évolutions rapides que l'œil se plaisait à suivre, différentes figures, emblèmes de l'amour et de l'hymen. Une des barques portait un orgue, dont les sons aériens se faisaient encore entendre d'une si longue distance, à la faveur du calme qui régnait sur le rivage et sur les eaux. Toutes les lumières s'éteignirent à la fois, et bientôt un superbe feu d'artifice, tiré sur les

mêmes bateaux, embrasa la mer et les airs.

A la fin de ce spectacle, une partie de ceux qui venaient d'en jouir, entre autres, Diane et Léaldi, descendent du rocher, et se promènent quelque temps sur des gondoles magnifiques. Comme la barque de Diane s'approchait de la terre, Renholz, qui n'avait cessé de suivre des yeux cette aimable personne, s'avance jusque dans l'eau pour lui donner la main et l'aider à descendre; mais Léaldi s'est élancé sur le rivage, Diane a volé dans ses bras, et tous deux, occupés de leur amour seul, s'éloignent sans avoir aperçu Renholz. Celui-ci, furieux, les suit, et saisissant le moment où la jeune demoiselle portait ailleurs ses regards, appelle Léaldi par un signe menaçant. Le Napolitain baisse vivement

la tête, et la relève avec fierté. Le langage de l'honneur est simple et court; de part et d'autre il ne fut que trop entendu. Léaldi, sans laisser paraître ni ressentiment, ni crainte, ni déplaisir, conduit sa maîtresse vers un groupe où se trouvait l'épouse du duc, et disparaît, en la priant de l'attendre en ce lieu.

A peine il a retrouvé Renholz : — Vous m'avez offensé, lui dit le Germain; nous avons nos épées, suivez-moi. — Le jeune cavalier le suit, sans réplique, vers un bosquet écarté. Chacun d'eux, en chemin, prend un autre cavalier pour témoin. — Monsieur, dit alors Léaldi, je suis loin de vous refuser la satisfaction que vous désirez; je ne demande pas même en quoi je puis vous avoir offensé, mais l'heure et le lieu ne conviennent guère à une

explication semblable. Le duc ne nous a pas invités à sa fête, pour la troubler par le spectacle de nos débats. S'il vous était agréable de différer seulement de quelques heures, je vous attendrais chez moi toute la matinée. — Non, dit Renholz, perdant toute retenue, non, vous n'attendrez pas... Ce lieu vous plaît... vous y resterez, je l'espère. — Plus de discours, interrompt Léaldi, marchons. — Le jeune cavalier avait déjà montré son courage dans plus d'un combat, et le danger plaisait à son cœur généreux ; mais depuis le commencement de la fête, il se sentait tellement affaibli, qu'il avait craint de ne pouvoir défendre ses jours avec honneur ; et d'abord il avait voulu réparer ses forces en prenant quelque repos. Après la réponse de Renholz, l'honneur seul

eût entraîné Léaldi, et tant d'insolence avait excité aussi son ressentiment. D'ailleurs, son courage eût été suspect jusqu'au lendemain, et le soupçon le plus injuste flétrit celui qui en est l'objet.

Arrivés sous les murs, dans un endroit assez éclairé, tous deux se dépouillent de leurs habits. A leur démarche, au mystère avec lequel ils venaient d'emmener des témoins, on avait soupçonné leur dessein. Ce n'est pas le peuple seul qni se plaît à voir répandre le sang. Qui le croirait? Ces heureux de la terre, dont les arts s'empressent à l'envi de charmer les sens, ne voient pas d'un œil moins avide le spectacle cruel de l'homme égorgé par l'homme. Nombre de personnes avaient suivi les deux adversaires, et formaient un cercle autour d'eux. Les chants, les

danses, et ce bruit d'allégresse que l'on entendait au loin, ajoutaient à l'horreur d'une scène si déplorable. Chacun faisait des vœux pour Léaldi : un étranger brutal et jaloux allait peut-être, sans nul motif excusable, trancher la vie de ce cavalier brillant de jeunesse et de beauté, aimé de tout le monde, et plus intéressant encore par l'amour de la plus belle personne de Naples.

Déjà les épées brillent, se croisent, et cherchent à tromper l'œil par d'agiles détours ; mais la colère même avait porté dans les sens du Napolitain un désordre nouveau. Il luttait, depuis long-temps, contre la douleur. Fatigué de tant d'impressions diverses, de tant d'efforts pénibles, il est près de succomber. On voit trembler ses genoux, et la pâleur de la mort s'étend sur son visage. Le fer

échappe à sa main, ses yeux se ferment; il chancelle et tombe . . . . O malheur! il tombe avant d'avoir été frappé d'aucun coup. L'honneur.... l'honneur est perdu sans retour. L'infortuné se relève un instant, et cherche son épée d'une main frémissante, mais il retombe avec roideur, et reste évanoui.

A ces trompeuses marques de lâcheté, l'intérêt qu'on prenait à lui, fait place au plus profond mépris. La plupart des spectateurs s'éloignent, sans s'inquiéter de ce qu'il pourra devenir. Quelques amis demeurent interdits, et d'autant plus étonnés, qu'ils connaissaient mieux le courage de Léaldi.

Tandis qu'ils lui prodiguent à l'envi d'inutiles secours, cet évènement inattendu dissipe tout à coup les vapeurs qui troublaient l'esprit

de Renholz, et désarme son courroux sans sujet. En voyant déshonoré, perdu pour jamais, celui qui tout-à-l'heure était l'objet de sa jalousie, et lui semblait, avec raison, le plus heureux des hommes, il ressent un vif repentir, le plus louable peut-être des sentimens que son cœur eût éprouvés jusqu'alors. Incertain, égaré, effrayé du désordre qu'il vient de causer, du désespoir qu'il a porté dans le sein de deux familles respectables, il sort précipitamment du palais.

Cependant, ni ami, ni parent, ni même aucun étranger, ne veut apprendre cette nouvelle au malheureux père de Léaldi. Mais, au contraire, comme le nœud prêt à réunir les deux familles pouvait se rompre encore, amis, parens, étrangers, s'empressent de raconter au duc la scène

déplorable qui vient de se passer chez lui. D'abord, il refuse d'y croire: bientôt, convaincu par la vue de celui qu'il appelait déjà son gendre, il s'emporte, il s'écrie, il appelle à haute voix Renholz, et veut le percer de son épée. Ses amis l'arrêtent, et s'efforcent de le calmer. « Pourquoi partagerait-il le déshonneur de Léaldi ? Si cette famille eût été proscrite injustement, si quelque revers l'eût privée de sa puissance ou de sa fortune, alors, il eût été noble et généreux de regarder comme sacrés des engagemens auxquels il ne manquait plus que le sceau des lois ; mais l'oubli de sa parole devenait excusable et même légitime, quand il évitait, par-là, d'associer au nom de Bénévent un nom déshonoré, et de flétrir dans leur souche les derniers de ses descendans. »

Le duc n'hésite plus, et tout son ressentiment se tourne contre les Léaldi. Il lui semble qu'il vient d'en recevoir un affront public. Il va trouver le malheureux père qui s'étonnait de cette rumeur soudaine. — Comte, lui dit-il, faites emporter votre fils ; il vient de tomber évanoui dans ces bosquets. — Mon fils! que dites-vous? qu'a-t-il donc? . . . . — Rien, rien du tout : il a vu l'épée de Renholz. Voyez-le enfin; son état doit vous en dire assez : pour moi, je n'ai plus rien à vous dire. — Mon fils a prouvé, plus d'une fois, qu'un sang généreux, que mon sang coulait dans ses veines; s'il respire, il saura le prouver encore à Renholz, à vous-même.... à tout Naples ; et si votre Renholz, ou quelque autre pouvait en douter jusque-là, qu'il s'adresse à moi. — Cette noble fierté,

loin d'irriter le duc, redoubla son estime pour le vieillard, mais sans apporter nul changement à ses résolutions.

Tout à coup les bosquets retentissent de cris perçans. Diane a reconnu Léaldi, Léaldi que ses domestiques emportaient. Elle accourt, elle croit voir la mort dans les traits de son amant, ou plutôt, la sentir dans son propre sein. Elle interroge ceux qui l'entourent. Les uns, par pitié, d'autres, avec malignité, l'instruisent de ce qui vient d'arriver. Leur récit redouble son effroi. Plus les apparences accusent Léaldi, plus elle tremble pour les jours de son amant. L'idée de le perdre est horrible, mais celle de le voir déshonoré ne peut pas même se présenter à son esprit. Illusions de l'amour, tous les cœurs ne sont pas soumis à

votre empire! Eh! de quel besoin étiez-vous à deux cœurs si généreux, si tendres, et si bien connus l'un de l'autre?

Lorsque Diane voit le triste cortège près de sortir du palais, elle se précipite sur le corps de son amant, et s'efforce de le retenir. Attiré par ses cris, le duc arrive enfin, et, d'un ton sévère qu'elle n'avait jamais entendu, lui ordonne de le suivre. Diane obéit en silence : elle s'approche du père de Léaldi; et, levant les yeux au ciel, elle prend sa main avec transport, la presse de ses lèvres, l'arrose de ses larmes. Elle semblait dire au vieillard consterné, que du moins le cœur de Diane n'était point changé.

Après un tel évènement, la fête ne pouvait durer davantage. Le pa-

lais et les jardins furent déserts en peu d'instans.

A peine rendu chez lui, le comte voit arriver deux médecins qu'il avait mandés. L'un d'eux, prévenu par un seigneur du voisinage, n'avait pu se défendre de partager l'opinion générale. Il ne répondit aux questions du comte qu'en termes vagues et obscurs. L'autre était d'un avis différent sur la cause du mal; mais tous deux, éclairés par des symptômes alarmans, craignaient pour les jours de Léaldi.

Quelques heures après le retour du comte, un domestique lui remit, de la part du duc, le billet suivant : « Je vais déchirer votre cœur, si « déjà vous n'êtes trop instruit. Cette « alliance, qui m'était chère, qui « m'honorait, dont j'attendais la con-

« solation de ma vieillesse ; cette al-
« liance est désormais impossible.
« Vous allez me haïr, mais vous con-
« serverez toute mon estime et toute
« mon amitié. »

P. S. « Je suis prêt à souscrire à
« tout ce que la loi m'imposera pour
« votre satisfaction. De tels sacri-
« fices ne sauraient ajouter à ma dou-
« leur, ni calmer la vôtre ».

Le comte ne répondit point à ce billet, il demeurait confondu. C'était au sein de la joie et de la prospérité, que le malheur était tombé sur lui comme la foudre.

La moitié du jour se passa sans que l'infortuné sortît de sa léthargie profonde. Enfin, après avoir tressailli plusieurs fois, il entr'ouvrit les yeux, et poussa quelques soupirs, comme si c'était une douleur aiguë qui le rappelât à la vie. Une sueur froide

découlait de son front ; ses joues étaient creuses comme s'il venait d'essuyer une longue maladie. Chacun, par des motifs différens, gardait un profond silence autour de lui. Il se relève lentement, semblable à un mort qu'une voix divine ranimerait dans son tombeau. Il promène des yeux égarés sur ceux qui l'environnent. — Où est Diane, leur dit-il ? Mon épouse n'est pas ici ! — O mon cher fils ! s'écria le comte, non, je ne te perdrai point ! et ton bras vengera notre honneur offensé ! — Léaldi ne répond rien ; il ne reconnaît pas son père, et semble ne conserver aucun souvenir de sa querelle déplorable.

Mais bientôt, en voyant entrer le duc, chacun se regarde avec étonnement. — Ce billet d'une main inconnue, dit-il, me somme, au nom

de l'honneur et de la justice, de me rendre ici sur-le-champ. Sans savoir si l'on m'appelait par ressentiment de ssoupçons que j'ai témoignés, ou dans l'espoir de les détruire, je n'ai point balancé. — Comme il s'expliquait avec le comte, les principaux seigneurs qui s'étaient trouvés à la fête, arrivent successivement, amenés par un semblable billet. Malgré les assurances formelles du comte, ils crurent que les médecins se trouvaient là seulement pour déclarer le jeune Léaldi atteint de quelque maladie grave, afin de justifier sa conduite, mais Renholtz venant à paraître, quelques-uns pensèrent que lui-même, peut-être, allait s'en charger. Le comte seul regarda sa visite comme une insulte. — Monsieur; lui dit-il, votre aspect m'est odieux, et vous n'aviez pas besoin

de venir provoquer mon ressentiment. — Renholz, voyant le désespoir de ce père infortuné, lui répond avec modération, et montre, pour son excuse, le billet qui l'amène. Il était conçu dans les mêmes termes que ceux des autres seigneurs. Chaque instant ajoutait à leur surprise.

Cependant le nom de Renholz, répété plusieurs fois, a frappé l'oreille de Léaldi : il se lève à demi, et semble recouvrer aussitôt le sentiment. Sa querelle avec Renholz, l'accident qui ne lui permit pas de la vider, l'injuste déshonneur qu'il est près d'encourir; enfin, les approches de la mort, qui ne lui laissent que peu d'instans pour laver son affront, assiègent à la fois son esprit. — Mon épée s'écrie-t-il! par pitié, mon épée! — En s'adressant à Renholz : Je n'ai pas la force de m'éloigner d'ici, mais

je puis vous donner la satisfaction que vous m'avez demandée. Je fais plus : je vous conjure de me rendre, en prenant ma vie, l'honneur que vous m'avez ôté. Les momens me sont chers..., hâtons-nous d'en profiter. — A ces mots, le comte s'efforce de le retenir. Cruelle alternative pour ce père infortuné, de voir égorger dans ses bras son fils mourant, ou de le voir succomber plus tard, mais couvert de honte!

L'honneur, plus impérieux que la nature, allait l'emporter, quand paraît tout à coup la marquise d'Almérie. Elle était vêtue de noir, et son visage pâle, ses yeux égarés, le tremblement convulsif dont elle était agitée, tout annonçait le plus affreux désespoir. Elle se précipite à genoux au pied du lit de Léaldi; et, pendant quelques instans, les sanglots

ferment le passage à sa voix. — O mon Dieu! s'écrie-t-elle enfin, rends-moi ma force en un seul instant! fais que je puisse attirer sur moi toute l'horreur que je mérite, et laver l'innocent d'un opprobre non mérité! — Et s'adressant aux seigneurs : Vous que j'ai mandés ici, recevez un aveu effrayant : Léaldi meurt empoisonné..... c'est de ma main qu'il a reçu le poison! L'amour, la jalousie, la vengeance, me poussaient à ce forfait exécrable! J'ai voulu qu'il cessât de vivre, en cessant de vivre pour moi. Mais, quand j'ai su que j'allais ravir l'honneur à ma victime, à l'objet de mon coupable amour, ni la mort, ni l'infamie n'ont pu m'arrêter!

Je déteste la vie; moi-même je m'abhorre, et la tombe me semblerait un asile bien doux. Cependant,

je vous demande à tous la vie que moi seule je vous ai donné le droit de m'ôter. Mon sang, versé dans le supplice, rejaillirait sur des fils innocens. Que renfermée dans un cloître, ou dans la plus affreuse prison, je puisse employer à fléchir le ciel, les jours que le désespoir..... et le poison me laissent! — Non! non, s'écrie le comte! tu mourras sous le fer des bourreaux! Malheureuse! tu m'as tout ravi, tout, hors la vengeance! — Sans paraître émue de ces menaces, Marthésie baissait les yeux, et ne s'occupait que de Léaldi. Instruits de la cause de son mal, les médecins lui prodiguèrent leurs secours vains et tardifs.

Cependant, il semble recouvrer quelque force; et se tournant vers le vieillard, il lui dit : — O mon père! bénissez un fils prêt à vous

quitter, et renoncez à la vengeance! Si ma tendresse pour vous a mérité quelque retour; si les vœux des mourans doivent être écoutés par ceux qui leur sont chers; si vous craignez de répandre l'amertume et la douleur sur mes derniers momens, ô mon père! pardonnez à cette infortunée.... Laissez à la bonté divine le temps de lui pardonner aussi. L'effort qu'elle a fait pour sauver ma mémoire est digne d'une âme vertueuse, et doit désarmer votre colère. Et vous, dit-il aux autres personnes, si vous avez quelque injustice à réparer envers un malheureux, promettez-moi de ne pas me venger, et respectez mes derniers vœux. —

Tous le promettent. Renholz, plus ému, tire son épée, la rompt, et déposant les tronçons sur le lit

de l'infortuné jeune homme : — Léaldi, lui dit-il, je vous dois et je vous fais des excuses. J'ai compromis, sans raison, la vie d'un galant homme; et, par mon impatience brutale, j'ai failli assassiner un ennemi sans défense, et déshonorer un cavalier aussi brave que généreux. Pour me punir d'un tel crime, je jure de ne plus porter l'épée qu'à la guerre.

Comme il achevait, le comte fit dire assez durement à Marthésie qu'il ne pouvait supporter sa présence, et la priait de se retirer à l'instant. Celui qui était chargé de cette commission auprès d'elle, ajouta, qu'après ses aveux, elle devait quitter Naples, et dérober son existence au monde entier. Léaldi mourant, était un horrible spectacle pour Marthésie; mais cet ordre

mit le comble à sa douleur. Son amant venait de lui pardonner, il la regardait sans haine, et sa générosité portait au cœur de Marthésie la seule consolation que puisse recevoir un coupable frappé des plus cruels malheurs. Il lui semblait que toute son existence était formée des momens qui restaient encore à Léaldi. D'abord, elle saisit un tronçon du fer de Renholz ; mais, levant les yeux au ciel : O Dieu ! s'écrie-t-elle, reçois le sacrifice de mon désespoir ! s'il est un châtiment égal à mon crime, c'est l'horreur de conserver le reste de sa vie.

Un charme douloureux, mais irrésistible, la retenait auprès de sa victime, quand un ami du comte la saisit et la traîna brusquement hors de la chambre. Elle demeura long-temps étendue sur les marches

de l'escalier, et privée de tout sentiment. Lorsqu'elle reprit ses sens, il lui sembla qu'elle restait seule au monde, seule avec son crime et ses remords. Elle se lève enfin, et s'éloigne accablée de souffrances plus cruelles que les tortures où s'épuise l'horrible science des bourreaux. Elle éprouvait le plus terrible des malheurs, et l'avait mérité par le plus affreux des crimes. Douleur âpre et dévorante, qui, dans le plus court espace, multiplie encore nos instans !

Tous les étrangers, à l'exception du duc, s'étaient retirés de la chambre de Léaldi. Les médecins, après avoir employé les ressources indiquées par leur science incertaine, gardaient le silence, et donnaient au comte des consolations vagues et mensongères que la douleur arrache à la pitié. Léaldi les secon-

dait, et dans les angoisses de la mort, montrait un visage serein. Son père lui prodiguait les plus tendres caresses, les noms les plus chers; et s'attachait à cette lueur d'espoir, comme les naufragés embrassent de faibles débris prêts à s'abîmer avec eux. Le jeune infortuné croyant voir que le duc ne partageait point cette illusion, n'osait lui demander de voir Diane; et ce cœur délicat, généreux, étouffait ainsi son dernier désir. Bientôt, il feignit d'avoir besoin de sommeil, et parut désirer d'être seul. Dès que son père fut sorti, s'apprêtant à rendre ses derniers devoirs, il dit à l'un des médecins d'aller en secret chercher un prêtre. Il coupa ensuite une partie de ses cheveux, et pria l'autre médecin de les porter à Diane, avant la fin du jour.

Le comte attendait avec la plus vive impatience le réveil de son fils. Deux heures s'étaient écoulées : personne n'osait l'approcher. Il entre enfin : Léaldi venait d'expirer.....

Les magistrats ne firent aucune poursuite contre la marquise, parce que nul de ceux qui avaient reçu l'aveu de son crime ne formait d'accusation contre elle. La crainte de s'attirer la haine d'une famille nombreuse et puissante, arrêtait peut-etre les juges, ou peut-être les lois ne pouvaient-elles atteindre un coupable que sa voix seule accusait.

Malgré les précautions du duc, sa fille apprit, dès le lendemain, ce funeste évènement. Sa résolution fut prompte, mais secrète, et surtout irrévocable. La liberté, l'autorité même que son père lui laissait, à cause de sa prudence, de sa dou-

ceur, et de la facilité qu'elle trouvait à se faire obéir, lui donnèrent tous les moyens d'exécuter ses projets. Elle partit dans la nuit, et se rendit le lendemain près de Lucéra, au couvent des Carmelites, où elle avait été élevée. Elle avait écrit à son père une lettre fort touchante, mais pleine de cette fermeté que donne l'appui du ciel, ou l'excès du malheur. Le duc, à son réveil, trouva cette lettre près de lui. Il fut informé le jour même, de la route que sa fille avait suivie, et se rendit à Lucéra. Malgré l'inutilité de ses premiers effort, il ne désespéra point du succès, tant que Diane n'aurait point prononcé ces vœux, et l'époque n'en pouvait être prochaine. L'abbesse qui n'avait pas la dévotion minutieuse et les idées sordides, que les gens du monde supposent volontiers aux

personnes de cet état, promit au comte de détourner Diane de son projet, autant que le permettraient la religion et les bienséances du cloître. Mais ce n'était point assez : il fit venir sa maison à Lucéra, résolu d'y rester, tant que sa fille ne lui céderait pas, ou du moins jusqu'à la fin de son noviciat.

Il y a dans les communautés, une sorte de religieuses qui servent les autres ; assujetties auxmêmes austérités, elles y joignent un travail assidu. Une de ses filles, entrée dans le couvent peu après Diane, semblait s'être attachée plus particulièrement à elle, et lui rendait tous les soins que pourraient inspirer l'amitié la plus tendre et la vénération la plus profonde. Diane s'y montrait sensible, autant que sa douleur le lui permettait ; car elle passait

sa vie dans les larmes, et la plaie de son cœur ne pouvait se fermer. Elle lui disait : — Bonne Euphémie (c'est ainsi que la sœur s'appelait), pourquoi me préférez-vous à mes compagnes ? elles sont bien plus aimables que moi ! — Vous êtes malheureuse : d'autres le sont aussi, peut-être ; mais vous ne l'avez pas merité ! —

Leur vie, sans évènemens, consacrée toute entière aux mêmes occupations, et tourmentée par de pieuses veilles, semblait comme un jour sans fin, quand un soir, en servant ses compagnes, la sœur Euphémie tombe agitée de convulsions douloureuses. Les sœurs, effrayées, se mettent en prières, et sortent de la salle. Diane obtient que le médecin du couvent soit appelé sur l'heure. Il vient, il observe la ma-

lade, et voit des taches violettes couvrir, par momens, son visage. Il lui fait quelques questions. La sœur, troublée par la violence du mal, répond avec embarras. — Elle a pris du poison, s'écrie-t-il ! les symptômes suppléent à son aveu. A ces mots, elle s'évanouit. Ses compagnes la transportent sur son lit. Diane, pressée de la plus tendre pitié, se hâtait de la secourir ; ses mains la dépouillaient de la bure grossière et du cilice qui chargeaient son corps languissant. En ce moment, des lettres qu'elle portait sur son cœur viennent à tomber. Sa protectrice les ramasse. Charitable Diane, tu veux les dérober à des regards trop sévères ! mais toi-même as jeté les yeux sur le papier fatal. — Ciel ! s'écrie-t-elle, en reculant avec effroi, l'écriture de Léaldi.... —

C'est son bourreau, interrompent les sœurs; c'est la marquise, l'infâme Marthésie! — Il faut la chasser, continua l'une d'entre elles, la porter à l'instant hors de cette maison, de peur qu'elle n'attire sur nous la colère du ciel. — A peine revenue de son étonnement, l'abbesse leur imposa silence, et leur ordonna de secourir la marquise qui revenait à la vie, au milieu des malédictions. L'abbesse et quelques autres étaient révoltées de la dureté de leurs compagnes.

Le lendemain, elle fit venir le médecin, et lui demanda s'il croyait que Marthésie pût échapper à l'activité du poison. — Elle vivra quelques mois encore, répondit il, peut-être plus; mais rien ne saurait la guérir. L'organe de la respiration est attaqué.

Marthésie, cependant, après une crise si douloureuse, avait retrouvé ses forces, autant qu'il est possible quand on porte la mort dans son sein. Ce qui l'accablait, c'était la crainte d'être renvoyée du couvent. Elle avait toujours eu le projet de se découvrir à Diane. Elle pensait que de voir sans cesse une rivale préférée, de la servir, d'essuyer sa haine, ses mépris, et de la désarmer enfin, à force de patience et de douceur, serait une expiation agréable au ciel. Indépendamment de ces motifs, et malgré la jalousie qui la dévorait, malgré l'horreur qu'elle devait inspirer à Diane, c'était pourtant la seule personne au monde près de qui elle desirât d'achever sa vie malheureuse. Elle devait trouver partout la haine, et la haine de Diane lui semblait moins cruelle à sup-

porter. Cette infortunée ne prouvait que trop combien elle avait aimé Léaldi. Un jour, peut-être, elle pourrait donner quelques larmes au crime de l'amour.

Ces sentimens remplissaient son âme, quand l'abbesse l'envoya chercher. Elle la trouva moins souffrante qu'elle ne l'avait craint, et sa résolution s'en affermit. — Madame, lui dit-elle, votre fortune vous permet de vivre ailleurs; choisissez un autre séjour. Les communautés, ces retraites ouvertes à la piété guérie du monde, à l'innocence malheureuse, ne sont pas l'asile du crime. — Qu'elles soient celui des remords, s'écria Marthésie! et vous pourrez y punir mon crime. Puissent vos mépris et vos rigueurs me faire expier ce crime affreux ! Je ne demande plus à la terre que des châtimens

capables de fléchir le ciel. Baisant la poussière de vos pas, consacrée aux plus vils emplois, je ne vous souillerai ni par mon approche, ni par mes discours, ni par mes regards. Dussiez-vous ne m'accorder que la place de ma tombe, ah! ne repoussez pas ma prière! Le plus noble devoir de la vertu n'est-il pas de tendre une main secourable au criminel qui s'efforce d'échapper à l'abîme, et tourne ses regards vers le ciel? —

Emue par l'accent du repentir, l'abbesse lui dit enfin qu'elle consulterait ses compagnes. En vain l'orgueil qui se plait sous la bure, autant que sous la pourpre, leur dicta des réponses défavorables, les réflexions de l'abbesse furent toutes en faveur de Marthésie. « Elle avait mérité la mort, mais Dieu peut encore pardonner à ceux que les hommes

doivent punir : pourquoi leur fermer la voie du salut? L'humilité défendait de repousser le coupable repentant; la charité commandait de le secourir. Marthésie, après son forfait, devait être en horreur au monde; mais entraînée au crime par les plus terribles passions, mais se dévouant à la honte pour y dérober sa victime, et bravant les supplices pour obéir au cri de sa conscience, elle ne devait pas moins exciter la pitié des ministres d'un Dieu clément. »

Marthésie resta donc dans cette pieuse retraite. Diane qui, malgré tous les efforts du duc, persévéra dans ses projets, ne la vit long-temps qu'avec horreur; mais enfin, ses soins assidus, l'espèce de culte qu'elle lui rendait, son austérité, sa piété fervente, sa vie prête à s'éteindre dans

les remords, les humiliations dont ses compagnes l'abreuvaient, et sa patience angélique à les supporter, désarmèrent la sensible amante de Léaldi. Elle daigna pardonner à cette coupable infortunée. Marthésie, dont un courage surnaturel avait seul prolongé la vie, s'écria : — Mon Dieu, je puis donc enfin mourir ! — Il lui sembla qu'en fléchissant celle qui devait la regarder comme sa plus mortelle ennemie, elle venait de se réconcilier avec le ciel. Plus calme depuis ce jour, une sérénité de l'autre vie brilla sur son visage pâle et creusé par la pénitence. Cependant ses forces, minées sourdement par un infaillible poison, l'avaient abandonnée tout à coup. Elle se voyait descendre au tombeau avec une sorte de joie ; et sa mort, qu'elle n'attendit pas long-temps, sa

mort prématurée, fruit de son crime et de ses remords, fut pour le monde une leçon de terreur; et pour ses compagnes un exemple édifiant et mémorable.

CATHERINE,

OU

LA PASTORALE LIMOUSINE.

NOUVELLE QUATRIÈME.

INTRODUCTION.

Ceux qui n'ont vu de paysans que dans les environs des grandes villes, les connaissent à peu près comme ceux qui les entendent chanter à la manière italienne, et parler d'amour dans les pièces de Marivaux, sur le théâtre de l'Opéra-Comique. C'est une nature de convention, et les anciennes copies, quoiqu'elles fussent peu ressemblantes, ont servi de modèles à toutes les autres. Il en est de

ces figures comme de celles qui sont empreintes sur les monnaies. On n'y reconnaît pas le souverain, mais il suffit qu'elles en portent le nom, et que leur cours soit établi.

Comme il y a des peintres médiocres dont les portraits sont pleins de vérité, on peut nous pardonner des remarques qui annoncent peut-être trop de confiance. Cette confiance ne se fonde que sur un long séjour, parmi les laboureurs et les bergers. Tels sont nos titres littéraires, et il n'y a pas là de quoi se glorifier beaucoup.

Tous nos lecteurs savent sûrement qu'une grande partie de la France est cultivée par des métayers, et que l'on nomme ainsi des gens qui sont chargés de tous les travaux, et reçoivent pour salaire la moitié de tous les produits. Dans

la province qui porte le nom de la Vienne, et que l'on appelait jadis le Limousin; ces produits sont des grains de toute sorte, le chanvre et le lin aux fleurs d'azur, des noix, des châtaignes, un vin aigrelet et léger, la laine des troupeaux, et ce qui est fort considérable en ce pays, le prix des bœufs que l'on vend chaque année. Pour peu que le bien soit étendu et la famille nombreuse, il s'y trouve toujours un homme qui fabrique la toile et le drap; un autre qui creuse les sabots ou les pelles et sait réparer les tonneaux; tandis que d'autres sont plus habiles à gouverner les bestiaux, à préparer les terres, et répandre également les semences diverses; enfin, à tailler la vigne, ou façonner les ustensiles du labourage. On peut dire que ces bonnes gens se suffisent à eux-mêmes, puisqu'ils

n'achètent absolument que du fer et des chapeaux. Si les récoltes sont variées, les occupations le sont aussi, et le retour des anciennes fêtes en est le signal ; la plupart de ces travaux se trouvant sous la protection de quelque saint. — Nous voici à la veille de la Saint-Jean, disent les bergers dans tout le pays ; il faut laver les brebis ; et le soir même, les troupeaux nouvellement tondus, et souillés encore de la fange de l'hiver, sont plongés à demi dans les ruisseaux les plus clairs. Dès que leur toilette est achevée, on les voit étaler leur blancheur nouvelle sur une nouvelle verdure. Le même jour, le monceau de fumier est bien symmétriquement couvert de branches pour le défendre du hâle, et l'on plante au milieu une baguette, surmontée d'un bouquet. Il est reçu dans le pays

que si, la veille de la Saint-Jean, quelqu'un emportait un peu de ce fumier, et le jetait sur son terrein, il emporterait en même temps toute la fertilité des terres de son voisin. Aussi, le cultivateur jaloux, armé de son fusil, fait-il plus d'une ronde autour de son terreau, pendant cette nuit critique. Nous pourrions faire connaître une infinité d'autres coutumes superstitieuses établies dans différens cantons de la France. Elles sont bien généralement ignorées; il suffit que toutes ces choses se passent autour de nous, pour que nous n'y prenions aucun intérêt. Mais si l'on mettait toutes ces pratiques singulières sur le compte des insulaires de la mer du Sud, on en lirait peut-être le récit avec quelque curiosité. Leurs idées ne sont pas plus extraordinaires que celles de nos pasteurs.

Ne méprisons cependant pas ces bonnes gens; songeons que dans les siècles passés, les plus grands génies n'ont pu se défendre des erreurs les plus absurdes, tandis qu'aujourd'hui les plus petits esprits pensent quelquefois se mettre au-dessus des vérités les plus sacrées. Les opinions appartiennent au temps ; les grands sentimens, les nobles conceptions appartiennent aux âmes.

Il y avait, sur les bords de la Gardempe, auprès d'un village appelé le Pont-Saint-Martin, deux familles de cultivateurs, réunies dans la même métairie, comme cela se voit souvent, lorsque l'étendue des biens le demande. Les familles, qui ont presque toujours des rapports de parenté, partagent tous les travaux ; mais comme nous tendons

tous à la domination, l'un des chefs est presque toujours subordonné à l'autre, et n'a point une égale part dans ce qui peut rester à la fin de l'année, après que chacun a été nourri et habillé. Tels étaient Michel et Renaud. Le premier était riche, le second indigent et malheureux. Aussi, disait-on dans toute la paroisse, qu'un sort avait été jeté sur ce pauvre homme; et lui-même le croyait ainsi. Il était triste, mais il ne se plaignait jamais; et dans son malheur, il semblait plus soumis que les méchans favorisés de la fortune. Il avait perdu sa femme et presque tous ses enfans. — Hélas, disait-il souvent, je prierais le bon Dieu de me prendre aussi, sans ma pauvre Catherine qui a besoin de moi. — Sa fille, en effet, n'avait pas d'autre appui sur la terre. Elle était trop

jolie pour un si mauvais sort ; trop jolie pour être exposée chaque jour aux ardeurs de l'été , ou bien aux longues pluies de l'automne, et au froid rigoureux des hivers. A treize ans, elle était déjà forcée de prendre part aux plus rudes travaux, comme de battre les blés, de charger et de conduire la litière et les engrais.

Un jour que Michel était absent, et que son fils Martial était à la maison, Renaud l'appela près de son lit ; car ils demeuraient tous dans la même chambre. — Mon ami, lui dit-il, je sens que je n'ai pas bien long-temps à vivre... — Tous les jours je demande à Dieu de vous conserver : il nous exaucera. Espérez comme nous ! — Mon ami, Dieu est juste : puisqu'il laisse mourir les bons comme les méchans,

il leur réserve sûrement quelque récompense là haut, pour tout le mal qu'ils ont enduré sur la terre. Je ne me plains pas, mais j'en ai bien eu ma part. Encore ne puis-je pas mourir tranquille, laissant ma pauvre fille sans appui. Elle n'a personne, ajouta-il en pleurant, personne qui s'embarrasse d'elle. On ne demandera jamais plus si elle vit ou si elle meurt, pas plus que d'un poulet, et moins, peut-être! Cependant c'est une bonne enfant, qui aime bien son père, et qui aimait bien sa mère, itou, et qui craint Dieu. Mon bon ami, faut-il que je vous le dise : ici, je ne considère que vous, parce que vous êtes brave. Quoique vous ne soyez pas mon fils, et que je ne sois pas votre père, j'ai eu bien soin de vous dans votre jeunesse; vous vous en rappelez bien,

n'est-ce pas? Ayez donc pitié de moi et de ma pauvre enfant, qui est la dernière de la famille. Ne souffrez pas qu'on la maltraite *jusqu'à temps* qu'elle soit grande. Elle vous aimera comme elle m'a aimé.... et comme je vous aime, mon cher ami. Mais moi, je ne suis pas louis d'or, tout le monde ne m'aime pas.... Hélas! je n'ai que vous à qui m'adresser pour que l'on me fasse un service après mon décès. Je n'ai point demandé de médecin, vous le savez : ce service et mon enterrement seront les seules dépenses occasionnées par ma maladie, et j'en ai bien du regret : d'autant plus que la vigne ne sera pas taillée à temps cette année ; et encore, Dieu sait comment elle le sera!

Le jeune Martial fut touché de la confiance de son parent : il

lui serra la main, et laissa tomber quelques larmes. Aidé de la petite Catherine, il lui rendait tous les soins possibles en pareille situation; et c'est bien peu dire. Quelques verres de vin sont l'unique secours offert aux paysans malades. Quand on leur parle d'aller chercher un médecin, ils répondent : — que me fera-t-il? — Et tous font la même réponse, comme les oiseaux, qui, tous dans un danger semblable, poussent toujours un semblable cri.

Cependant le maître, qui s'appelait Rapineau et qui possédait depuis peu ce domaine, étant venu partager la laine, s'informa de la santé de Renaud : comme il demandait aussi à Michel, comment il viendrait à bout de tout son ouvrage, le mourant put entendre cette réponse : — Ah, mon Dieu! nous prendrons un

valet et une chambrière : ils feront plus d'ouvrage que n'en faisait toute cette famille, et ils ne mangeront pas tant. —

Voilà comme le pauvre sort de ce monde. La petite Catherine était assise au chevet du lit de son père et ne leva seulement pas les yeux sur M. Rapineau. Elle appuya son visage sur la tête du vieux paysan, et tout en sanglotant, le pressa dans ses bras, d'une étreinte qui semblait lui dire : — Si les méchans vous méconnaissent et vous oublient, votre fille du moins vous aime bien ! —

Martial voulut rester près du malade. Tout le monde était aux champs : Renaud, se voyant assisté par ce jeune couple à son dernier moment, avait la parole sur les lèvres pour les engager à s'unir l'un à l'autre. Il les regardait tour à tour,

en soupirant. Comme Martial était riche et Catherine pauvre, il n'osa pourtant pas faire connaître son désir : mais cette prière qu'il n'osait adresser à un simple laboureur, il osa l'adresser au Roi du ciel, confident des peines du faible et son refuge quand il est rebuté sur la terre.

Les arbres, humectés d'une douce pluie, brillaient aux rayons du soleil baissant, et le calme de l'air laissait entendre en ce lieu solitaire le chant des oiseaux et le bruit sourd des eaux de la Gardempe, qui, près de là, tombait du haut d'un rocher. — J'ai peine à respirer, dit Renaud ; mes bons amis, tâchez de me soutenir jusqu'à la porte de votre maison : je verrai encore un rayon de soleil. — Martial et Catherine firent ce qu'il demandait. Comme il venait de s'asseoir, il promenait ses

regards mourans sur les coteaux ombragés. En cherchant à distinguer la croix du clocher, couvert de lattes brunes, en forme d'écailles, on entendit de loin le bruit d'une petite cloche. — Ah ! le voilà, dit Renaud : Il était temps ! — Catherine s'efforçait de retenir ses pleurs, mais ils s'échappèrent avec effort et se répandirent comme la pluie d'orage. — Que vais-je faire au monde, disait-elle ! Mon Dieu, me laisserez-vous souffrir bien long-temps ? — Le bruit de la cloche augmentant toujours, on vit paraître, sous l'allée des cerisiers, le pasteur qui s'avançait les yeux baissés. Une triste expérience lui faisait toujours connaître le moment où il fallait remplir ses pénibles devoirs. L'écho de la solitude répéta les prières qui consolent les mourans, et le dernier rayon

du soleil venait de briller sur la montagne lointaine, lorsque Renaud ouvrit les yeux pour la dernière fois. La campagne retrouva pendant un moment tout son silence, et ce silence fut imposant : C'etait celui de la mort.

Catherine versait un torrent de pleurs; et, parmi ses sanglots, elle ne pouvait trouver de voix pour se plaindre. En effet, elle semblait n'avoir reçu d'yeux que pour pleurer. A treize ans, elle avait perdu sa mère, son père et ses sœurs; elle restait au pouvoir de maîtres durs, qui semblaient lui savoir mauvais gré des justes droits qu'elle avait sur une portion de leurs biens; mais l'enfant ignorait ces droits, ou ne songeait guère à les faire valoir. Martial tenait ses deux mains, et s'efforçait de calmer sa douleur. —

J'ai tout perdu, dit-elle enfin ! — Martial lui dit vivement : — Il te reste un frère, et c'est moi ! — Le bon pasteur, assis dans la maison, les regardait avec intérêt. Michel revint des champs à la tête des domestiques, des femmes, des enfans. Il avait toujours été maître ; il l'était plus que jamais, et semblait s'en trouver bien. Quand il aperçut Renaud étendu devant la porte, il dit seulement : — Ah, ah ! — Vous avez perdu votre parent, lui dit le pasteur. — Je le vois bien, M. le curé. Ah, ah ! il ne pouvait pas toujours vivre. —

A cela près de la douleur de Martial et de Catherine, tout se passa dans la maison comme de coutume. Un homme tient si peu de place dans le monde ! On étendit le défunt sur son lit, au pied duquel on

alluma une chandelle; et les deux jeunes gens le veillèrent toute la nuit. De temps en temps, ils récitaient ensemble quelques prières qu'ils savaient ; d'ailleurs, ils ne se parlèrent point. Hélas ! ils étaient bien loin de songer à l'attrait que pouvaient avoir l'une pour l'autre deux personnes de leur âge : mais la communauté de douleurs est une source d'amour, et d'amour plus profond que celui qui naît au milieu des plaisirs. Martial était ému de la pitié qu'il éprouvait, et qu'il éprouvait seul pour l'orpheline éplorée : et Catherine n'était pas moins touchée de la seule protection qui lui restât sur la terre. Quand elle regardait Martial, ses pleurs coulaient avec plus d'abondance, mais avec moins d'amertume. Dès que la nuit fut passée, on eut soin de jeter l'eau,

et surtout le lait qui pouvaient se trouver dans la maison (1). Car c'est un point de croyance parmi ces bonnes gens, que l'âme d'un mort, en s'échappant de ce monde, va pendant la nuit se laver de ses péchés dans quelque vase plein de lait ou même d'eau claire.

Une année s'était passée depuis la mort de Renaud, et Catherine embellissait chaque jour. Cependant elle travaillait beaucoup et ne mangeait guère. Elle voyait combien Michel et sa femme étaient intéressés : elle s'était dit : — Je leur rendrai tant de services, qu'ils seront peut-être forcés de m'aimer; car il est certain qu'ils aiment leurs bœufs.

---

(1) C'était aussi l'opinion des Juifs. Les paysans disent que pendant toute la nuit on entend l'âme qui *barbotte*.

— Oui, disait la servante, mais leurs brebis leur sont bien utiles aussi, et pourtant ils ne les aiment point. — En effet, la pauvre Catherine était à peu près associée au sort des brebis, et c'était elle qui les conduisait, lorsque le métayer n'avait pas de travaux pressans. Cependant Martial, qui était d'un naturel franc et hardi, ne craignait point de prendre sa défense contre l'avide famille, et son ascendant était tel, que son père n'osait pas toujours lui résister. Dans tous les pâturages où Catherine gardait ses troupeaux, il lui avait construit de petites cabanes avec de la fougère au dedans et des ajoncs au dehors. En hiver, il avait soin de porter auprès des cabanes quelques branches de bois sec, pour allumer du feu. Et, comme il voyait que l'orpheline osait à peine

manger, il lui portait aussi des paniers remplis de châtaignes : car c'est la coutume des bergères, d'allumer ainsi, au pied des buissons, un petit feu, devant lequel on les voit tout le jour. Agenouillées et assises sur leurs talons, elles filent, elles font griller des châtaignes, cassent des noisettes, parlent à leur chien, et chantent des cantiques ou plutôt de rustiques romances. Lorsqu'il y a plusieurs troupeaux dans le même canton, les bergères franchissent les buissons, et se réunissent pour conter des histoires de sorciers, de loups-garous, de fées, et bien d'autres merveilles qui font partie de leur croyance. Les dimanches et les fêtes, seulement, d'autres jeunes filles et quelques jeunes gens viennent les voir. L'ombrage des coudriers est le lieu d'assemblée, et il arrive sou-

vent que l'on y danse, soit en chantant des rondes, soit à la bourdonnante mélodie d'une musette.

Mais Catherine ne songeait guère à tous ses plaisirs : son pauvre cœur était encore trop affligé. Le fils du laboureur allait la voir, tous les jours de fête, dans les pâturages où elle menait ses brebis; et c'était là seulement qu'il pouvait lui parler avec quelque liberté : tout indifférent est de trop avec les cœurs qui s'aiment. Lorsqu'il venait à tomber de la pluie, Catherine faisait entrer son cousin dans la cabane; cabane si petite, qu'ils se trouvaient alors bien près l'un de l'autre; mais l'un était sans artifice et l'autre sans méfiance. — Martial disait à Catherine : — Si nous avions seulement ce champ, cette cabane, ces brebis,

et si nous pouvions nous voir autant que nous le voudrions, — nous voir toujours, — ne serions-nous pas bien heureux ? — Oh, oui, bien-heureux ! — Mais nous ne le sommes pas. — Ce n'est pas ma faute, — ni la mienne ; car je ne crois pas qu'on puisse aimer davantage. — Vois donc comme ton chien nous caresse ! On dirait qu'il est bien aise de nous voir ensemble. — Ah ! le bon chien, comme il m'aime ! — Je t'aime beaucoup davantage, et tu ne me traites pas si bien que lui. — Eh, mon bon ami, que veux-tu donc que je te fasse ? Tu sais que je n'ai rien. Si j'avais quelque chose à te donner, tu l'aurais tout de suite ! — Martial ne répondit que par un soupir. —

Tels étaient à peu près leurs entretiens, souvent interrompus par

des caresses innocentes comme leur amour. Heureux âge, heureux instans ! En s'aimant avec toute l'ardeur de la jeunesse, ils conservaient encore toute la simplicité de l'enfance.

On voyait déjà paraître les premières fleurs du printemps, les petites marguerites roses et blanches, et les primevères étalant partout leurs bouquets dorés. Il y avait dix-huit mois que Catherine regrettait son père. Un jour de Pâques, Martial, qui était aimé de tout le monde, conduisit auprès de la cabane de Catherine un paysan qui jouait de la musette, avec cinq ou six jeunes filles et autant de jeunes hommes. Il avait porté des pommes, des raisins secs, et de la piquette, dans deux grandes coloquintes. On choisit une place bien unie sous de grands

châtaigniers sans feuilles, et chacun dansa de tout son cœur à la clarté d'un beau soleil couchant. Quelques autres bergers accoururent aux sons de la musette, sans avoir besoin d'être invités; et il se trouva que Martial avait donné une petite fête à sa cousine. Une de ces danses est assez gracieuse, quoique peu variée. Elle s'exécute en rond : les deux danseurs semblent se poursuivre, et tout en se poursuivant ils font, de temps en temps, un tour sur eux-mêmes. Toute la troupe se frappait dans les mains à de certains momens, avec des cris, ou plutôt des sons chantés d'une façon particulière à cette contrée. Ces cris ne se font jamais entendre que depuis les approches de l'hiver jusqu'au commencement du printemps, parce que c'est à la fin de l'hiver qu'on se ma-

rie. Chaque fois que les danseurs élevaient la voix, on y répondait de tous les côtés, de bien loin, et même de l'autre bord de la Gardempe. En effet, lorsqu'un homme chemine seul et qu'il pousse un tel cri pour se désennuyer, toujours quelqu'un lui répond, et il ne se trouve plus aussi seul. Catherine était bien peu accoutumée au plaisir, et celui qu'elle goûtait alors était d'autant plus vif qu'elle le devait à son ami. Pour lui, il était aussi heureux de la voir danser que de danser avec elle. Les paysans restent sérieux quand ils sont regardés par des spectateurs d'une autre classe, et l'on ne se doute pas de l'emportement de leur joie. Le plaisir des gens oisifs a toujours l'air d'être une fatigue pour eux; mais on sent que le plaisir est

aussi un délassement pour les pauvres laboureurs.

Les moutons firent ce qu'ils voulurent ce soir là : on parvint cependant à les rassembler tous, et la troupe revint en poussant quelquefois de ces cris sans lesquels il n'y a point de fête. Les deux amans, car nous pouvons les appeler ainsi quoiqu'ils ne se fussent jamais parlé d'amour, se tenaient la main tous deux, et marchaient au milieu de leur cortège. Pendant quelque temps, ils travaillèrent auprès l'un de l'autre. Comme c'était la saison de sarcler les blés et qu'il y faut beaucoup de monde, Michel fit garder les moutons par deux petits enfants, et Catherine aida les autres laboureurs. Elle était accoutumée à vivre seule; et si elle n'avait eu Martial à ses

côtés, elle eût regretté sa solitude, ses moutons et ses cabanes.

Martial, qui la voyait presque toujours inondée de sueur, lui disait souvent : — Ne te fatigue pas ; tu ne peux faire autant d'ouvrage qu'un homme : tu sais bien que tu me fais de la peine. — Un jour Michel l'entendit, et le reprit avec sécheresse, lui disant : — Pourquoi lui parlez vous ainsi ? Vous savez qu'elle n'a que ses deux bras, et vous ne voulez pas qu'elle apprenne à s'en servir ? Vous ne songez pas qu'elle sera servante toute sa vie : vous la traitez comme une dame : baillez lui des rentes, au lieu de lui porter des noisettes et des bouquets. Regardez-la donc, si elle ne vous a pas une coiffe aussi blanche, et des sabots aussi bien faits que si elle était la fille d'un prince. Tout ce qui *reluit*

n'est pas or; et cela pourra bien la conduire en carrosse.... à l'hôpital. — Mon père, lui répondit Martial, si elle n'est pas fille d'un prince, elle est fille d'un honnête homme. Et quant à l'avenir, nul ne connaît sa destinée. Notre maître peut nous renvoyer demain. Non-seulement nous serions alors obligés de servir comme Catherine, mais peut-être n'aurions nous pas le même zèle et la même douceur. Pour moi, je sens que cela me serait bien difficile. — Est-ce à l'école que tu as appris ce beau sermon! je ne les aime qu'à l'église, entends-tu; et encore ne faut-il pas qu'ils soient trop longs. Allons, allons, travaille! Nous verrons tout cela quelque jour. —

Bientôt les herbes parasites furent arrachées, et l'on vit le froment s'élever seul sur le dos des sillons

éclaircis. Catherine retourna dans ses pâturages; et lorsque vint la saison des cerises, Martial courut partout, pour en trouver. Il voulait lui apporter les premières qui eussent mûri dans le canton. Que le bon lecteur ne se formalise point, et n'aille pas s'imaginer que mon héros soit un maraudeur. Les cerisiers sont si communs dans le pays, que prendre des cerises, ce n'est pas voler. Comme il y avait auprès de là, sur les coteaux de la Gardempe, un canton fertile et précoce, Martial revint avec quelques cerises, mais ce ne fut pas sans avoir fait plusieurs lieues. Catherine fut si reconnaissante de cette attention qu'elle sauta de joie, et dieu sait que ce ne fut point par gourmandise. Elle voulait absolument partager avec son ami ces cerises fraîches et jolies comme

elle. — Elles sont si belles qu'il faut que tu en mange la moitié. — Il y en a si peu qu'il faut que tu les mange toutes : là-dessus ils eurent une telle dispute, que le chien se prit à aboyer aussi fort que si tous les loups de la forêt eussent attaqué sa maîtresse. — Hé bien, dit Martial, puisque tu es si entêtée, je veux la moitié de chaque cerise, ou rien du tout. — Comment veux-tu partager une cerise avec un couteau? — Non pas : tiens; prends celle-ci et mange la... Ou plutôt ne la mange pas tout-à-fait... — Comme il achevait de parler, ses dents partagèrent la cerise vermeille; mais ce ne fut pas sans effleurer les lèvres de Catherine... Et son innocence.

Quoique Martial eût fait beaucoup de chemin pour trouver ces cerises, il était désolé de n'en avoir

pas apporté davantage. La récompense lui semblait si douce ! La récolte des foins lui offrait encore une occasion de voir sa maîtresse pendant tout le jour, car on envoya les deux petits enfans à la garde des brebis ; mais le plaisir du jeune laboureur était mêlé de quelque peine, en voyant ainsi Catherine condamnée à servir dans une maison où elle avait les mêmes droits que ceux qui la commandaient si durement. On abusait de sa douceur ; chacun lui donnait des ordres, en sorte qu'on lui donnait souvent à la fois des ordres contraires. Mais le cœur de Catherine était rempli d'une douce joie, parce qu'elle apercevait toujours celui qu'elle aimait, et qu'elle se trouvait au milieu de la plus jolie et de la plus gaie de toutes les récoltes : en effet, le coup d'œil en est toujours

agréable, soit qu'au milieu des prés entourés de grands arbres, on voie les faucheurs à la file moissonner ensemble l'herbe épaisse et jaunissante, tandis que derrière eux la troupe folâtre des jeunes filles étale au soleil cette humide moisson; soit qu'à l'heure du repas, tous les travailleurs, assis en rond, goûtent l'oubli de leurs fatigues, en faisant retentir les échos de leurs rustiques chansons; soit enfin que l'herbe sèche s'élève rassemblée en meules semblables à de petites collines, ou disposées sur deux longues lignes entre lesquelles passent lentement la charrette vacillante et les bœufs, dont la bouche est toujours pleine de foin nouveau. Martial était sur l'une de ces charrettes, et jamais les bras de Catherine ne s'élevaient pour charger l'herbe desséchée, que ses

yeux ne rencontrassent les yeux de son ami. Enfin, toute la troupe suivit, en chantant, le dernier convoi; et la vaste prairie, où la faux n'avait laissé que l'empreinte de ses coups marqués par des arcs légers, ne demeure pas moins unie que la surface de la mer, lorsque l'air se tait.

Comme le jour ne paraissait presque plus, il ne restait sur le faîte de la grange que Martial et Catherine, occupés encore à transporter au fond du bâtiment le foin amoncelé sur les bords. Tout à coup la jeune fille cesse d'apercevoir le laboureur. Certaine qu'il n'a pu descendre, elle s'agite, elle appelle; elle n'imagina point qu'il eût pu se cacher pour la surprendre. Ah! celle qui aime ne voit que le danger, que la perte de l'objet aimé. Elle courait

çà et là, lorsqu'elle entend un cri étouffé. Elle aperçoit contre les murs une ouverture sans doute très-profonde. Elle y plonge doucement le bois à double dent dont elle était armée, et le sentant saisir, elle trouve la force de le retirer. Elle revoit Martial défaillant. Dès qu'il put passer : — Ah ma sœur! lui dit-il, je te dois la vie! A peine étais-je tombé, que je me suis senti suffoqué... sans toi j'allais expirer. — Catherine, éperdue de crainte et puis de joie, l'embrasse avec transport, et ses tendres baisers, donnés par l'innocente amitié, furent aussi reçus par elle. — Ma sœur, lui disait le jeune homme, il est un nom plus doux! voudras-tu le porter? — Elle ne répondait rien, ou du moins elle ne parlait pas. — Mon frère, allons-nous en, dit enfin Catherine! nous sommes seuls ici.

— Mais quand ils voulurent partir, il se trouva que Martial avait le pied foulé : tout ce qu'il put faire avec l'aide de sa cousine, ce fut de descendre la longue échelle, et d'arriver au logis.

Comme Martial, transporté de reconnaissance, surtout pour les baisers qu'il avait reçus, racontait à son père les dangers dont sa cousine l'avait tiré ; celui-ci, toujours froid, lui dit : — Ah! ah! elle a bien fait de te retirer : crois-tu qu'il s'en fût trouvé quelque autre qui lui portât tous les jours des cerises, ou enfin des *douceurs* ? Non pas, *jarni :* ce ne serait pas moi, toujours! — Catherine dit alors que Martial avait une entorse. — Ah! ah! reprend Michel, nous avons fini de serrer notre foin, et il faut espérer que çà ne durera pas jusqu'à la moisson ; mais au surplus, ajoute-t-il, voilà notre

voisin Paillet qui passe pour guérir très-bien les entorses : Ah ! pour moi, je ne sais pas, je n'en ai jamais eu, dieu merci : mes bras et mes jambes me faisons trop de besoin.

Monsieur Paillet, prenant alors un air capable et composé, tous les regards se fixèrent sur lui. — Il est vrai, dit-il, que l'ancien prieur m'a donné son secret en mourant : Il m'aimait bien, le brave homme ; aussi m'a-t-il rendu là un grand service. — Et se plaçant debout, en face du malade, il prononça entre ses dents l'oraison dominicale ; ensuite il prit la jambe de Martial, et fit le signe de la croix avec le pied blessé. — Vous êtes guéri ! — Martial n'osa pas lui dire le contraire ; mais il demeura boiteux pendant quinze jours.

Les deux jeunes amis n'avaient

point encore essuyé de peines dans leur amour, et Martial allait demander à son père de lui donner pour femme sa cousine, lorsque le maire annonça une levée extraordinaire, en indiquant même le jour fixé pour tirer au sort. Cette nouvelle frappa Catherine d'affliction et de terreur. Les malheureux ont toujours le pressentiment du malheur, parce qu'ils en ont l'habitude, ou plutôt ils se font une triste consolation de devancer le sort. — Martial disait : — Je n'essaierai point de faire marcher personne en ma place : s'il faut que je parte, on ne m'empêchera pas de dire que j'eusse mieux aimé labourer mon champ ; mais après l'avoir dit, je serai bon soldat. — Voilà comme un Français prend son parti, lors même qu'il est retenu par l'attrait le plus puissant.

Michel, en parlant sans cesse de sa misère comme ses pareils, était assez riche pour acheter un homme qui remplaçât son fils; et il l'eût fait, s'il ne se fût pas aperçu que Martial aimait avec transport sa cousine, devenue si pauvre, et devenue en quelque sorte sa servante. L'idée d'un tel mariage humiliait son grossier orgueil; et pour rompre cette union, nul sacrifice ne lui coûtait. Il résolut donc de laisser partir Martial, afin de lui donner le temps d'oublier ses amours; il résolut aussi d'éloigner promptement Cathèrine, et puis de faire passer de l'argent à son fils, afin qu'il trouvât le moyen de mettre un soldat en sa place, ou même d'acheter son congé. Un rustre qui a de l'argent, croit qu'on peut tout faire avec de l'argent; et s'il pouvait avoir envie d'une cou-

ronne, il se présenterait pour l'acheter avec ses deux ou trois sacs de gros écus.

La veille du jour désigné pour tirer au sort, Martial fut aux champs pour voir sa cousine. Dans sa douleur, elle lui montre plus de tendresse encore qu'auparavant. Elle le pressait contre son sein ; elle sentait bien qu'elle l'aimait comme un mari. Toutes ses pensées étaient celles d'une épouse affligée, et c'est pour cela qu'elle n'osait parler. Elle craignait d'être oubliée de son amant; elle craignait de le perdre ; elle restait seule sur la terre, en butte à la dûreté d'un maître avare. Tout son cœur ne pouvait suffire à tant de peines, à tant de sentimens divers ; ses larmes brûlantes baignaient son visage et le visage de son amie. Mais quand il vint à lui demander la pro-

messe de n'en point aimer d'autre avant d'avoir appris la nouvelle de sa mort, ses sanglots se pressèrent tellement, que Martial craignit de la voir tomber évanouie dans ses bras. — Peut-être ne partirai-je point, lui dit-il : et si je pars, je reviendrai, sois-en sûre : oui, nous nous reverrons. Je montrerai tant de zèle, je ferai si bien mon devoir, que l'on ne pourra me refuser, pour ma récompense, un congé de quelques mois. Pendant tous mes instans et dans toutes mes actions, je n'aurai que cette pensée : te revoir! oui, revoir celle que mes yeux voient avec amour, depuis qu'ils voient la lumière, la compagne de mon enfance, les délices de ma jeunesse, la sœur chérie que mon cœur m'a donné! Ah, ne cesse pas de m'aimer, et

nous pourrons encore être heureux ! —

A ces mots il s'éloigne, sentant bien que s'il était permis à la femme de l'emporter en affection, l'homme devait l'emporter en fermeté. Après cet adieu, il ne voulut pas rester plus long-temps à la maison : il embrassa son père et alla coucher à la ville. Le lendemain, il se présenta des premiers ; les officiers de recrutement remarquèrent son air mâle et courageux, sa haute stature et sa physionomie heureuse. Ils désirèrent de l'emmener, et le sort toujours si contraire à la malheureuse Catherine, le sort les favorisa. Martial tourna cent fois les yeux vers son hameau, et plus d'un soupir fit voir à son père que Catherine était présente à son cœur. — Mon père, lui dit-il enfin, si j'ai pu mériter de

vous quelque amitié, et si vous avez la bonté de me la témoigner, en m'accordant la première grâce que je vous aurai demandée, je vous prie de bien traiter Catherine, ma parente et la vôtre. Oui, quelque soit mon sort, je vous prie de la bien traiter, pour l'amour de moi : ah! pourquoi ne sentez vous pas combien elle le mérite pour elle-même! Et sans attendre la réponse de son père, il partit en montrant plus de fermeté que ses jeunes compagnons.

Malgré sa recommandation, la première idée de Michel fut de se défaire de Catherine, soit en la traitant mal, soit par des suggestions perfides. Depuis quelque temps il avait pour maître un homme de loi pervers comme lui, et il le consultait souvent. Les légistes ont hérité de la confiance que les laboureurs

avaient autrefois pour les gens d'église. Aussi n'a-t-on jamais vu tant de procédures. Il n'y a qu'un article sur lequel ces pauvres colons ne consultent personne : c'est sur les ruses qu'ils emploient dans les partages avec leurs maîtres; lesquels prennent souvent leur revanche en les trompant sur autre chose.

M. Rapineau dit à son métayer : tu es bien simple : le départ de ton fils t'oblige à prendre un domestique: il faut choisir un joli garçon, bien leste et bien dégourdi. Tu l'enverras souvent aux champs avec ta servante, tu lui donneras peu de liberté d'ailleurs, et *la nature* fera le reste. Qu'il l'épouse ou ne l'épouse pas, cela revient au même. Lorsque la réputation de la fille sera ternie, ton fils, qui m'a l'air d'un homme à grands sentimens, ne sera sûrement

pas tenté de l'épouser. D'ailleurs, quand il y aura quelque pièce de gibier, quelque volaille ou quelques fruits à porter, tu me les enverras par cette demoiselle, et je verrai ce que c'est, ajouta-t-il avec un air capable et un ton léger. — Vous êtes de bon conseil, allons ; vous avez plus d'esprit que toute la paroisse : ils disent que je suis fin, mais, quand je suis avec vous, je ne suis plus qu'une bête. Vous êtes notre maître, d'abord parce que je sommes dans votre bien ; mais vous l'êtes bien plus encore par ailleurs.

Catherine cependant ne prenait presque aucune nourriture : elle ne vivait que de ses larmes. Malgré sa tristesse profonde, elle redoublait d'exactitude à remplir ses devoirs, et d'attentions pour Michel. Quand on ne peut plus rien pour ce que

l'on aime, toutes les idées se tournent vers ce qui lui tient de plus près. Si le vieux laboureur eût été capable de quelques bons sentimens; si, naturellement insensible, il n'eût pas été endurci encore par l'excès de sa cupidité, par l'orgueil et par l'habitude de la fraude, il eût certainement été touché par tant de douceur et de soumission. Pourrez-vous le croire, ô bon lecteur, qu'il se trouve des hommes sur qui le regard plaintif de la beauté malheureuse ne fasse aucune impression; des hommes dont le cœur n'a jamais palpité d'amour, ni de pitié?

Michel poursuivait ses projets. Il lui fallait un serviteur pervers: il ne le chercha pas long-temps. Il prit un jeune homme d'une figure agréable, et qui se faisait une triste gloire d'abuser toutes les filles assez cré-

dules pour l'écouter. Parmi les gens de la campagne, le moyen de séduction le plus ordinaire est la promesse de mariage ; et tout commun qu'il est, il manque rarement son effet. Le paysan, qui s'appelait Sylvain, employa ce moyen et tous ceux qui lui avaient déjà soumis tant de cœurs ; mais il ne put jamais obtenir un regard de Catherine. Vainement Michel l'avait-il placé à table à côté d'elle, et les envoyait-il ensemble dans les lieux les plus écartés, vainement avait-il dit et fait dire à la pauvre fille que Martial, bien loin de penser à l'épouser jamais, avait demandé en mariage la fille d'un riche paysan. Catherine, soit à cause de la vive tendresse qu'elle conservait à son ami absent, soit à cause des principes d'honneur et de vertu que son père avait gravés dans son âme, soit

enfin pour ces deux motifs ensemble, Catherine dédaigna non-seulement Sylvain, mais encore tous ceux qui parurent la remarquer. Un amour partagé donne tant de force pour résister à l'amour qu'on ne partage point.

Son maître ne se découragea pourtant pas. Le paysan est plein de persévérance, et souvent la même idée le domine jusqu'à la mort. Celui-ci résolut d'effrayer Catherine; et cela ne semblait pas difficile. Le peuple des campagnes croit aux loups-garous dans presque tous les pays de l'Europe, et particulièrement en ce canton. Comme toutes les croyances populaires, celle-ci serait assez difficile à définir. Il n'y a point de paysan qui ne prétende avoir vu le loup-garou. Ils imaginent que certains individus, doués d'une puissance surnaturelle, ont

la faculté de revêtir une peau de bête fauve, et même toute autre figure qui leur plait ; sous cette forme étrangère, ils vont effrayer les hommes et surtout exercer leurs vengeances particulières. Il y a peu de moyens de s'en défendre, et si vous tirez sur un loup-garou, sans avoir eu la précaution de mordre la balle, il ne manque pas de vous la renvoyer. C'est surtout aux bergères des pays de bois qu'il joue les plus mauvais tours. Quand il est fatigué, il prend la forme d'une brebis malade, pour se faire porter ; ce que l'on reconnait quelquefois à son excessive pesanteur. Nous n'en dirons pas davantage sur ce prodige des campagnes : il ne doit pourtant être relégué au rang des fables, que par ceux chez qui la voix de la raison peut l'emporter sur des témoigna-

ges sans nombre, quelquefois très-respectables par le caractère des témoins.

Le soir d'un certain jour, où Catherine avait gardé son troupeau, près d'un petit bois, Michel compta les brebis, tandis qu'elles rentraient dans la bergerie. — Il en manque une, dit il enfin : Sans doute vous l'avez laissée dans le bois ? — Hélas! dit-elle, je faisais marcher le troupeau devant moi; j'ai compté aussi, et je vous assure qu'il ne manquait pas de brebis. — Où est-elle donc ? si elle ne manque pas, trouvez-là ! Vous dites que vous les avez comptées, mais les brebis comptées, le loup les mange comme les autres. Sans doute, vous vous serez amusée en chemin ; vous aurez écouté les galans, et pendant ce temps-là, le loup aura fait son coup. Il faut pour

tant que vous me trouviez ma brebis ; et pour cela, il faut aller la chercher tout de suite. — Eh, maitre, il est déjà bien tard. . . . J'ai grand peur ! — Allons donc, vous n'êtes pas peureuse : je vous trouve tant seulement bien hardie. Vous ne devez avoir peur que de moi. D'ailleurs, Sylvain vous accompagnera, si vous le voulez. Vous vous ennuierez moins en chemin. — Oh ! j'aime mieux aller seule.

Elle partit en effet, mais toute tremblante, et sentant son cœur près de défaillir. Quand elle fut au delà des grands noyers qui s'élèvent derrière la maison, elle s'arrêta pour regarder autour d'elle. Comme il faisait un grand vent, elle entendait partout de longs sifflemens à la cime des arbres... — Eh, mon Dieu! ne me faites pas de mal, disait-elle !

Je n'en ai jamais fait à personne. — En achevant ces mots, elle se mit à genoux sur une vieille souche, mais non pas sans la bien toucher auparavant, pour s'assurer de ce que c'était. Elle fit une petite prière qu'elle avait apprise en allant au catéchisme pendant l'hiver. Elle ajouta : — Mon Dieu, si vous voulez m'appeler à vous, vous pouvez bien me prendre aujourd'hui; vous savez que n'ayant plus ni père, ni mère, je suis inutile sur la terre, à présent : car vous savez aussi, mon Dieu, que nous voilà bientôt à la Saint-Martin ; et qu'à l'assemblée de ce jour-là, Michel trouvera facilement une pauvre fille comme moi, pour garder ses moutons, que je n'ai pas assez bien gardés, mon Dieu ! — Et la pauvre enfant pleurait à faire grande pitié.

Cependant, comme la résignation

et la confiance en Dieu relèvent toujours le cœur, elle retrouva la force de se mettre en route, et marcha d'un pas plus assuré. Elle avait beau regarder : on ne distinguait autre chose que les vers luisans semés çà et là sur l'herbe rase. — Hélas, s'ils pouvaient me dire où est ma brebis, s'écriait-elle ! mais ils ne le savent pas plus que moi. Elle entendait les chiens qui aboyaient au loin devant la maison de leurs maîtres, et ce faible bruit la consolait un peu dans ce lieu désert : elle songeait qu'elle n'était pas seule au monde. — Encore s'ils m'avaient donné mon chien, disait-elle ! Il n'y a que lui qui m'aime, que lui... et quelqu'un qui est bien loin à présent. Ah ! s'il était ici, il m'aurait suivie ; il serait là pour me défendre... Mais, je vois quelque chose de blanc sur la lisière

du bois : si c'était ma brebis! avançons; si le loup était là, il l'aurait déjà mangée. Ah que je suis heureuse : voilà ma brebis!... — C'est la mienne, s'écrie une voix rauque, sortant du lieu le plus sombre ! Puisque tu viens pour me la dérober, tu seras aussi ma proie! — En même temps, la jeune fille vit s'élancer du bois quelque chose qui ressemblait à une bête fauve très-grande et dressée sur ses pieds. Cette bête avait seulement sur le front une petite lumière qui brillait comme une étoile. Catherine courait de toute sa force en poussant de grands cris, et la bête la poursuivait, étendant vers elle de grands bras velus. Heureusement, elle s'était dirigée vers la maison de Michel; car, dans une si grande frayeur, elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Pen-

dant quelques momens, le monstre était si près qu'elle l'entendait souffler. Mais comme elle était agile, et que la peur précipitait sa course, bientôt elle n'entendit plus rien, que le bruit du vent et des feuilles qui tombaient. Elle se rassura un peu, et ne se ralentit que pour reprendre haleine, un instant. Elle se rappela, pour la première fois, que Michel ayant maltraité une pauvre femme, celle-ci, dans sa colère, l'avait appelé plusieurs fois, vieux loup-garou; et l'avait menacé de le dénoncer comme tel au maire et au curé. Cette idée n'était point de nature à la tranquilliser, car elle savait trop que Michel ne l'aimait pas. Mais qu'elle fut sa surprise en le retrouvant encore assis devant sa table? Elle était si fatiguée, et surtout si émue, qu'elle tomba, sans connaissance, aux pieds

de son maître. Sans recevoir d'autres secours que d'être portée dehors, elle revint assez promptement. Bien des dames d'un esprit fort, et qui se moquent de mon loup-garou, seraient mortes de frayeur.

— Hé bien, lui dit tranquillement Michel, as tu retrouvé ma brebis! — Oui, maître : — Et tu l'as ramenée? — Il ne m'a pas été possible... — Et personne ne put tirer d'elle aucun autre éclaircissement. Elle sentait qu'elle ne devait point chercher à intéresser des gens qui se faisaient un jeu cruel de toutes ses peines.

Elles étaient bien loin de finir. Michel n'avait pas oublié le conseil de son maître : il lui envoya donc Catherine, un beau matin, avec un panier de châtaignes *blanchies*, et quelques présens de volailles et de

gibier. Dix ou douze paysans, tenant d'une main de semblables dons, et de l'autre je ne sais quelles paperasses, attendaient dans la cuisine du magistrat le moment de lui parler. M. Rapineau rendait ses oracles dans un petit cabinet très-retiré, au milieu de cent cassetins poudreux et d'un chaos de parchemins enfumés. Ce boudoir, qui n'était pas aussi voluptueux que celui d'un traitant, avait été cependant, pour le tendre Rapineau, le théâtre de plus d'un triomphe. Ses cliens le payaient fort cher, mais lorsque ses clientes étaient passables, il se contentait quelquefois de leurs bonnes grâces, et plus d'un paysan avait l'honneur d'élever parmi ses enfans quelques petits Rapineaux, forts ressemblans à son père. Comme il avait fait quelques articles de la feuille du département, il pre-

nait toujours la qualité *d'homme de lettres;* qualité qui lui était refusée obstinément par les beaux-esprits du canton. — Il est fort simple, disait-il, que le titre d'homme de lettres me soit contesté par des gens qui ne connaissent d'autres lettres que celles de l'alphabet. — Il avait des principes arrêtés sur toutes chose. La théologie et la morale se réduisaient pour lui à ce qu'il appelait la loin aturelle. Et, comme il était *naturellement* libertin, cette loi n'avait rien pour lui de tyrannique. Il ignorait l'histoire; tout ce qu'il en pouvait dire, c'est qu'elle *n'était qu'une fable convenue.* Il suivait en cela l'exemple de bien des hommes du monde, qui mettent un bon mot emprunté à la place d'une science qui leur manque. Quant à la jurisprudence, il ne l'avait jamais étu-

diée ; mais il avait deux ou trois plaisanteries sur Cujas et Bartole. — Si j'ai quelque qualité dans l'esprit, ajoutait-il, c'est peut-être une certaine vivacité : ces lourds volumes l'auraient infailliblement étouffée. Les lumières de la raison peuvent remplacer avec avantage ce vain et inutile savoir. Je me suis contenté d'étudier Lavater. Avec ses préceptes, et quelque peu de tact naturel, aussitôt que deux plaideurs se présentent devant moi, ils sont jugés. Leur aspect est pour moi comme une sorte de divination, et mes premiers regards découvrent le fond de leur âme. D'ailleurs, quand je suis embarrassé, n'ai-je pas sur ma tabatière le système du docteur Gall, et ne puis-je pas prendre les hommes, ainsi que j'ai toujours pris les femmes, par la tête ? —

Une servante, de mauvaise figure, fit monter Catherine dans une chambre assez sombre et voisine du cabinet. — M. Rapineau va vous parler dans un moment, lui dit-elle : allumez un peu de feu ici, car je n'en ai pas le temps : ne faut-il pas répondre à tout ce monde? Nous en voyons tant ! Ils viennent de trois ou quatre lieues.... Ne vous impatientez pas, ma petite fille; on viendra tout à l'heure. — Elle laissa Catherine assez inquiète de se voir seule, et craignant plus encore de ne pas l'être toujours. Au même instant il entra une autre servante, qui dit : — Je viens vous aider, ma bonne ; vous nous feriez un petit feu de bergère, et ce n'est pas ce qu'il nous faut ici. — Lorsque le feu fut dressé, la servante s'assit sur ses talons, et prenant les mains de Catherine dans

les siennes. — Pauvre petite, lui dit-elle, vous avez un maître bien dur ! et votre père était si bon ! vous avez bien perdu ; et M. Rapineau perd beaucoup aussi : il disait sans cesse que votre père était le plus honnête homme de toute la paroisse. Le revenu de la métairie a bien diminué depuis qu'il n'est plus de ce monde. Ne pleurez pas, mon enfant. . . . Venez, que j'essuie vos yeux ; ils ne sont pas faits pour verser des larmes ; ils sont trop beaux pour cela. — La doucereuse paysanne avait pris Catherine sur ses genoux : — Voyez un peu comme sa pauvre coiffe est usée ! Je gagerais qu'elle ne gagne presque rien. — Mon travail vaut si peu de chose. — La première fois que vous viendrez ici, portez-moi quelques-unes de vos hardes : je les raccommode-

rai.... le dimanche; car les autres jours on n'a pas le temps. Mais je ne craindrai point de me damner en travaillant pour ce petit ange. Et tout au contraire, cette bonne œuvre me sera comptée dans le ciel. A propos, je n'ai pas eu le temps de faire ma prière ce matin, mais je vais la faire à présent : il vaut mieux tard que jamais. — La servante, à genoux dans un coin de la chambre, et la face tournée contre la muraille, se mit à prier avec une grande ferveur. Mais si Catherine avait su le latin, elle aurait reconnu quelques odes d'Horace, car la servante n'était autre que M. Rapineau ; et M. Rapineau, le philosophe, ne savait aucunes prières. Il pensa qu'il suffisait, en pareil cas, de réciter du latin, et il pensa juste; car la pauvre Catherine, qui avait été élevée par

son père dans la crainte de Dieu, fut très-édifiée lorsqu'elle entendit la servante qui priait avec tant de zèle. Elle n'en voyait jamais autant dans la famille de Michel, et c'était un excellent moyen pour gagner sa confiance.

La servante cependant s'interrompt tout à coup : — N'entendez-vous pas M. Rapineau qui m'appelle, dit-elle à Catherine! — Je n'ai rien entendu. — *Oh, si-fait*, bien moi : je connais sa voix mieux que personne... J'y vais, Monsieur ; tout à l'heure ! — Elle se lève donc, mais non pas sans avoir fait trois fois le signe de la croix. Un moment après, Catherine l'entendit qui disait en fermant la porte du cabinet : — Plaît-il, Monsieur ? . . . Oui, Monsieur, je vais lui donner. . . . . — La prétendue servante entra alors dans

la chambre, et donnant à Catherine quelque monnaie : — Tenez, ma chère petite, lui dit-elle, voilà ce que Monsieur vous donne : il n'a pas le temps de vous parler aujourd'hui; adieu ! — Comme elle achevait ces mots, elle lui baisa le front avec amitié. Après ce chaste baiser, la jeune fille partit, bien revenue de la crainte qu'elle avait éprouvée en abordant cette maison. Elle était loin d'apercevoir le piège que Rapineau lui tendait avec tant de finesse. Ce qu'il avait entendu dire de sa vertu, de sa délicatesse et de son amour pour un rival, ne lui permettait pas d'employer en cette occasion les formes expéditives dont il s'était trouvé si bien en toute autre.

Quelques jours après, Michel renvoya Catherine chez son maître,

et les choses se passèrent absolument de la même manière. La prétendue servante eut le ton le plus affectueux encore, et pour gagner tout à fait le cœur de la pauvre enfant, elle lui parla de Martial avec beaucoup d'éloges, et lui dit même que M. Rapineau désirait de les marier ensemble. — Ne soyez pas étonnée de l'intérêt que je prends à vous, ajouta-t-elle; puisque, moi-même, j'ai dû jadis épouser votre père. Je l'aimais comme vous aimez Martial; et comme Martial, il partit pour l'armée. Vous voyez qu'il n'a tenu à rien que je ne fusse votre mère; et c'est pourquoi j'en ai toute la tendresse. Qui aime le père, aime les enfans; et j'aimais tant votre père! — En disant ces paroles, elle embrassait Catherine de toutes ses forces. La pauvre fille, qui était

dans une maison où personne ne l'aimait, parce qu'il n'y avait là personne qui sut aimer, aurait pu se sentir touchée de tant de prévenances, mais elle n'y fut pas très-sensible. Il y a dans l'accent du pervers, quelque chose de faux et d'artificieux qui l'empêche de pénétrer dans le cœur même le plus simple. Il en est de ses bienfaits comme des fleurs de la plante vénéneuse : quelque soit leur éclat, elles ont dans leur odeur ou bien dans leur apparence quelque chose qui dit aux troupeaux de chercher une autre pâture. Mais, du moins, la méfiance de Catherine était à peu près assoupie. Elle n'avait point vu le maître de la maison, et ce fut seulement lorsqu'elle se mit en chemin pour s'en aller, qu'il lui dit bonjour par la fenêtre, sans avoir l'air de la regarder.

On pense bien que Rapineau n'était pas homme à attendre éternellement la récompense de ses soins et de ses ruses. Les familiarités trop innocentes qu'il avait prises avec la petite bergère, lui avaient donné le plus vif désir d'en prendre qui le fussent un peu moins. C'est un des caractères de l'extrême corruption, de ne pouvoir plus être attirée que par l'extrême innocence. Un homme passa donc à la maison de Michel, avec une lettre fort pressée pour M. Rapineau. Il dit qu'ayant déjà beaucoup de chemin à faire pour retourner chez lui, il ne pouvait aller jusqu'au logis du maître. Le vieux métayer appelant aussitôt Sylvain : — Prends cette lettre, lui dit-il, et porte-la chez notre maître. — Ah ! je voudrais bien être en état d'y aller, dit le valet, mais notre grosse

hache vient de me tomber sur le pied : j'ai tant de mal, que je ne peux pas seulement me tenir de bout. — Comme il était déjà fort tard, Catherine avait ramené ses brebis dans un petit pâturage planté de cerisiers, en avant de la maison; et de la place où elle était assise, elle avait pu tout entendre. Aussi, fut-elle plus affligée que surprise, lorsque son maître lui dit d'aller porter une lettre chez *Monsieur*. — Ne pourrais-je pas la porter demain de grand matin; il est bien tard, et j'ai grand'peur la nuit· — Ah! c'est que ta journée est finie. N'es-tu pas bien fatiguée d'avoir gardé des moutons pendant tout le jour? tu as entendu le messager; il a dit que la lettre était préssée : elle peut être de quelque homme puissant. C'est que M. Rapineau a le bras long.....

sans compter qu'il a les mains crochues. Allons, marche! — Nous allons faire rentrer tes moutons : n'aie pas peur, va! si tu te perds lundi, je te ferai tambouriner dimanche.

Comme Lucain dit que la crainte de César l'emporta sur la crainte des dieux, quand ce capitaine envoya ses soldats pour abattre la forêt sacrée, de même la crainte de Michel l'emporta sur celle des loups-garous dans l'esprit de Catherine. Elle partit tremblante, à la vérité, mais hâtant le pas pour arriver du moins avant la nuit. Elle reçut le même accueil que de coutume, si ce n'est que la servante la reçut dans la cuisine. Personne ne pouvait les y gêner, car M. Rapineau avait eu soin d'envoyer en commission tous ses domestiques, à l'exception d'une

cuisinière qu'il mettait toujours dans sa confidence en pareille occasion. Ce soir-là, cette malheureuse feignait d'être occupée ailleurs. Aussitôt que la jeune fille eut remis sa lettre, et répondu quelques mots à sa nouvelle amie, qui l'accablait de caresses, elle se mit en devoir de retourner en sa demeure. — Comment, lui dit la servante, comment une fille jalouse de son honneur, peut-elle concevoir une pareille idée? Le pays est rempli de vagabonds qui passent toutes les nuits à courir la campagne; mais vous voir insultée par eux est le moindre des dangers qui vous menacent : il en est de bien plus terribles..... Non, je ne puis souffrir que vous nous quittiez: je vais prendre, à cet égard, les ordres de M. Rapineau, qui m'approuvera, j'en suis sûre. Fan-

chette ! Fanchette ! restez avec notre voisine, et représentez-lui combien elle est imprudente de vouloir se mettre en chemin à l'heure qu'il est.

Un moment après elle revint munie d'un ordre très-formel de son maître, et déclarant qu'elle le ferait exécuter. — C'est la première fois que je vous contrarie, dit-elle à Catherine, en lui passant la main sous le menton ; ce sera sans doute aussi la dernière. Il est vrai, répondit la jeune fille, que vous me faites beaucoup de peine. Vous m'avez montré tant d'amitié, que j'allais vous en demander une preuve ; oui, j'allais vous prier de prendre avec vous un des domestiques de la maison, et de me conduire..... — Des domestiques ! ici, aujourd'hui ! a-t-on des domestiques, lorsque l'on a la tête

de M. Rapineau? Léonard a demandé la permission d'aller semer son blé; François est à Bellac, et Saint-Jean est parti pour Poitiers avec un fagot de paperasses. Si quelqu'un avait l'esprit d'attaquer la maison cette nuit, il aurait bon marché de nous.

Catherine, n'avait jamais couché ailleurs que sous le toit paternel. La pauvre fille fut si vivement contrariée, que ses larmes coulèrent sur ses joues rondes et vermeilles. La servante les vit briller à la triste lueur du chalœil, qui est la petite lampe antique dont se servent les paysans. Elle embrassa Catherine avec transport, et tâcha de la rassurer par ses caresses. — Que craignez-vous ici, lui dit-elle, n'êtes-vous pas chez le maître de Michel? je vous accompagnerai demain matin : soyez

sûre que personne n'osera vous rien dire. — Helas! je pense que chaque jour je puis être chassée de la maiou je suis née. Sans appui dans le monde, il me faudrait ainsi solliciter un asile de la pitié des étrangers. — Jamais, jamais, s'écria la servante! pauvre petite; non, jamais! — Michel ne traite pas bien cette petite fille, a dit plusieurs fois M. Rapineau : elle est encore plus sage qu'elle n'est jolie; elle m'intéresse beaucoup. Si on la renvoie, ne manquez pas de m'en avertir; nous la prendrons ici, et je lui servirai de père. — Ce bon M. Rapineau, s'écriait Catherine! — Vous coucherez dans ma chambre, lui dit la servante; venez la voir : ensuite nous vous donnerons à souper. — Elle la mena donc dans une petite chambre assez propre, et pas très-éloignée du cabinet de

M. Rapineau. — Comme vous êtes bien! je n'en demanderais pas autant : si on ne me haïssait pas, il me semble que je serais heureuse. — Ah ! comment ne peut-on pas l'aimer, dit encore la servante en la serrant dans ses bras! Il me semble que je tordrais le cou à ce vilain Michel.

On servit devant la pauvre bergère, un souper tel que jamais elle n'en avait vu de pareil. Aussi n'eût-elle pas osé y toucher, lors même que son inquiétude ne l'aurait pas empêché de manger. Elle ne voulut pas non plus goûter d'un excellent vin que la servante lui offrait sans cesse avec beaucoup d'instance. Elle se contenta d'un petit morceau de pain avec un peu d'eau. Pour les deux autres filles, elles burent assez souvent, surtout

la servante, dont la gaieté sembla même s'animer sensiblement à la fin du repas. Sa compagne qui, tout au contraire, avait toujours eu l'air assez grave, lui dit : — C'est assez. — Et ce furent les seules paroles qu'elle prononça.

A peine avaient-elles soupé, que la servante conduisit Catherine dans sa chambre, dont elle ferma la fenêtre. — Vous pouvez vous coucher, lui dit-elle, nous avons encore beaucoup d'ouvrage à faire. — Elle la baisa plusieurs fois sur le cou. — Je vous dis bon soir, car je viendrai très-doucement, et je ne vous réveillerai sûremeut pas : on dort si bien à votre âge ! Adieu, petit ange ! Comme elle est blanche ! J'ai bien vu des demoiselles, mais elles donneraient leurs belles robes pour avoir une peau semblable.

Elle sortit et emporta la lumière; les gens de campagne n'ayant pas la coutume de s'en servir pour se coucher. Catherine était bien loin de pouvoir se livrer au sommeil. Une vague inquiétude agitait son esprit. Se fût-elle trouvée seule, à cette même heure, dans la campagne, sa situation eût été moins pénible.

Comme ses tristes pensées l'occupaient, elle entendit quelque bruit près de son lit : il lui sembla même que l'on avait parlé très-bas. Mais bientôt, n'entendant plus rien, elle finit par s'assoupir. La servante revint et se plaça près d'elle sans l'éveiller. Voilà l'innocence endormie dans les bras du vice, et sous la garde du crime; car la servante, ainsi que nous l'avons dit, n'était autre que Rapineau déguisé, et la

voix que la jeune fille venait d'entendre, était celle de deux voleurs, qui avaient monté par la fenêtre du maître de la maison, tandis qu'elle se trouvait ouverte. Ils s'étaient ensuite cachés sous son lit, pour le surprendre avec plus d'avantage. Nous aurions pu ménager une grande surprise à nos lecteurs; mais nous aimons mieux rassurer la pudeur, alarmée sans doute par l'idée d'un tête-à-tête infiniment dangereux.

Le séducteur, en effet, ne se contentait pas de sentir si près de lui une jeune fille, très-jolie, qu'il avait fini par aimer et désirer très-vivement. Il entendait un souffle aussi doux que celui d'une colombe : ses lèvres osèrent le recueillir. — Qui est là; qui est-ce, s'écria Catherine en sursaut? — Chère petite voisine,

vous ne vous rappelez donc plus que vous êtes dans mon lit ? c'est moi ; c'est celle qui vous aime, et qui se trouve heureuse d'être si bien placée pour vous le dire. Ah ! si vous connaissiez toute mon amitié, si vous y répondiez !—En effet, M. Rapineau s'efforçait de faire connaître à Catherine toute son amitié. Mais elle était bien loin d'y répondre, comme il l'entendait. Tout à coup une affreuse lumière vient éclairer son esprit abusé.... — Arrêtez, s'écrie-t-elle ! Qu'ai-je fait ? Au secours !.... — Rapineau s'éloignant un peu : —. Ne dites rien, je vous en conjure ! Faut-il vous l'avouer ! Vous êtes dans ma chambre : vous êtes dans mon lit. Mais je ne veux rien obtenir de vous par la violence. Pour prix de tant d'amour, c'est votre amour que je désire. — Au secours !.... Laissez-

moi fuir.... O mon Dieu, ne m'entendrez-vous pas ? — Je sais que l'aimable Catherine est la vertu, l'innocence même : j'avais prévu cet effroi. Il ne reste ici qu'une servante qui ne peut ni ne veut vous entendre. Ainsi nous sommes seuls. — Il n'est pas vrai, s'écrie un des hommes cachés ! — Tous deux se levant brusquement, saisissent avec force les deux mains de M. Rapinsau, et malgré sa résistance, les attachent derrière son dos. — La bourse ou la vie, lui dit un de ces hommes ! Nous sommes conscrits, déserteurs et voleurs.—Oui, voleurs ! dit son camarade ; et notre crime est moins grand que le tien : la nécessité nous presse et l'échafaud nous attend ; mais toi, tu sauras vivre dans l'impunité. Cependant nous ne voulons de toi qu'un peu

d'or, et tu allais ravir l'honneur à cette pauvre fille. Cette fois, du moins, c'est le ciel qui nous envoie pour la sauver, et te confondre. — Ce qu'il y a d'agréable, aujourd'hui, répond le coupable Rapineau, c'est que l'on est volé par des gens qui ont fait leurs études, et qui, tout en vous égorgeant, raisonnent tant bien que mal : mais la discussion ne sera pas longue : je ne sais point argumenter lorsque j'ai les mains liées derrière le dos, et que je vois deux pistolets tournés contre ma cervelle. Quant au crime que vous me reprochez, je conviens qu'il est tout naturel d'attaquer son prochain en guet-à-pens, et qu'il est affreux d'aimer les filles. Je gagerais cependant qu'elles recevront de vous l'argent que vous allez recevoir de moi. Mais je ne vous ferai pas bien riche :

un pauvre jurisconsulte vit au jour le jour : à la campagne on nous donne, pour toutes épices, du gibier et des poulets. Si vous voulez m'attendre ici, je vais vous apporter quelques louis, pour boire à la santé de mon corps, que vous mettez très-mal à son aise, et de mon âme que vous voulez absolument sauver. — C'est assez, morbleu! si tu avais affaire à des voleurs de profession, tu ne ferais pas le plaisant : tu serais mort. Tu crois nous mener comme des enfans : mais nous ne l'entendons pas ainsi. Conduis-nous d'abord à la cuisine, pour y prendre de la lumière. — Ils y descendirent en effet, et trouvèrent la cuisinière prête à se coucher. Il leur sembla prudent de s'assurer d'elle. La pauvre femme eut les mains liées derrière le dos, et fut ensuite attachée

sur le banc, devant la grande table. Trop heureuse d'en être quitte à si bon marché, la confidente ne proféra pas une seule parole. Ce fut seulement alors que Rapineau les envisagea; mais ils étaient si étrangement barbouillés que leurs parens même n'auraient pu les reconnaître. Quoique novice, il ne leur fallut qu'un instant pour monter avec Rapineau dans son cabinet, lui faire dire où était la clef de son secrétaire, et y prendre vingt-cinq louis dont ils se contentèrent, sans trop chercher s'il n'y avait pas autre chose. En passant, ils prirent avec eux Catherine, qui, toute étonnée d'avoir trouvé dans la même minute un ravisseur et deux brigands, avait réparé sa toilette, mais sans oser bouger de sa place. A peine arrivés dans la cuisine, ils attachèrent le

malencontreux séducteur sur l'autre banc, devant le milieu de la table, et faisant face à la cuisinière. Par une dérision cruelle, mais moins blâmable sans doute que le reste de leur conduite, ils placèrent devant ces tristes convives deux verres et une bouteille de vin, dont la cuisinière avait fait choix pour lui tenir compagnie pendant les hauts faits de son maître. — Bien que vous soyez absolument en notre pouvoir, dirent-ils ensuite à Catherine, vous ne voudriez pas vous confier à nous pour vous ramener en votre demeure : on ne doit se soucier ni d'une telle escorte, ni d'une telle visite. Restez ici jusqu'au jour : ces gens ne sont pas dangereux à présent; car si vous êtes aussi vertueuse que vous semblez l'être, vous ne ferez sûrement pas la folie de les

délier. Comme il est dit que M. Rapineau doit payer tous les frais de cette partie, voilà un louis d'or pour vous consoler des outrages qu'il voulait vous faire, et de la peur que nous vous avons faite. — L'un d'eux aussitôt, tirant son écritoire, écrivit sur un petit morceau de papier : *pour cause de libertinage!* et il attacha cet écriteau sur le dos du jurisconsulte. Un autre chiffon qui portait ces mots : *pour cause de complicité*, fut attaché avec une épingle sur le mouchoir de la cuisinière. — Dans peu de jours, peut-être on nous punira de la sorte, dit l'un des jeunes voleurs : c'est dommage, car il n'y a que nous pour faire justice des honnêtes gens. Je veux parler des riches qui s'intitulent ainsi, et se passent entre eux tout ce que peuvent demander leur intérêt et leur

plaisir. — Cependant, Rapineau leur disait avec un flegme antique : — Dépouillez, mais n'insultez pas. —

Ils partirent alors, en laissant ces trois personnes dans une situation difficile à peindre, comme le disent messieurs les romanciers, et surtout mesdames les *romancières;* car c'est une espèce dans laquelle le nombre des femelles excède de beaucoup celui des mâles, sans parler de ceux qui ne sont peut-être ni l'un ni l'autre, s'il faut en juger par leurs productions.

— Catherine se trouvait absolument maîtresse de la maison, et même du propriétaire. Elle remit devant celui-ci, sur la table, le louis qui lui avait été donné, détatacha les deux écriteaux et les jeta au feu. — C'est tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, dit-elle

aux deux captifs. A la pointe du jour je partirai, et j'enverrai ici Michel pour vous délivrer. — Sans écouter leurs instances, elle s'en alla dans la grange. Dès que les premiers rayons du jour éclairèrent les campagnes couvertes de gelée blanche, elle se rendit à la maison, et dit à Michel que M. Rapineau voulait lui parler sur l'heure. Michel, qui ne pouvait faire que le mal, et qui ne pouvait imaginer autre chose, crut que Catherine, en passant la nuit avec M. Rapineau, avait profité de ce moment pour perdre un maître dont elle avait tant à se plaindre : en effet, comme elle avait pu s'apercevoir de quelques supercheries, un mot aurait suffi pour donner au rusé propriétaire le moyen de les constater. — Je gage que tu auras fait quelque mensonge, dit, en partant,

le vieux métayer; mais si cela était, il ne faudrait pas que je te trouvasse en revenant, car je te mettrais sécher dans notre four, tout comme une *galette*. —

Pendant cette visite, il fut résolu de dire que Catherine avait été surprise dans le lit de M. Rapineau par deux voleurs qui, probablement, étaient d'intelligence avec elle — Ah ah! lui dit Michel en revenant, je sais de tes nouvelles; ou pour mieux dire, çà ne m'apprend rien de nouveau : un mauvais arbre ne peut porter que de mauvais fruit. — La jeune servante baissa les yeux et rougit : la seule possibilité du soupçon suffit pour rappeler la rougeur sur un front innocent.

Tous les métayers de M. Rapineau se rendirent chez lui le lendemain pour cultiver ses champs,

Michel était obligé de demeurer, disait il, et pour cette raison, il envoya Catherine et Sylvain conduisant quatre bœufs attelés à la charrue. Cinq attelages, dirigés par les cris et par l'aiguillon des conducteurs, parcouraient lentement de vastes guérets. D'un côté le laboureur attentif, courbé sur les deux branches de la charrue, forçait le soc aigu à fendre le sein de la terre rejetée en glèbe mouvante ; tandis que son second, appelant chacun des bœufs par leur nom, applaudissait à l'un, gourmandait l'autre, ou s'adressant avec impatience aux quatre à la fois, ressemblait au général, qui, près de livrer bataille, harangue ses soldats.

D'un autre côté, deux cultivateurs, montés sur le faîte d'une charrette, chargée d'engrais, lan-

cent avec une fourche ce vil fumier, qui doit bientôt se transformer en moissons dorées.

Quelque fut l'agrément de ce coup d'œil, M. Rapineau ne jugea pas à propos de se montrer à ses sujets. Il le pouvait cependant; car ainsi que cela se voit parfois, l'innocence avait tort. Tous les jeunes laboureurs, instruits, mais très-mal instruits de l'aventure de la veille, n'épargnaient pas à Catherine leurs grosses plaisanteries. — Nous travaillons pour vous, lui disaient-ils; mais aussi, quand vous serez madame Rapineau de nom, comme vous l'êtes de fait, vous nous accorderez votre protection. — Voilà pourquoi elle faisait tant la bégueule avec nous, dit encore l'un d'eux; c'est qu'il lui fallait des messieurs. Avec cela, il n'est tant seulement

pas venu ici pour la voir. Ce n'est pas la peine d'être si fière, pour aimer des gens qui ne vous regardent que la nuit, comme les chouettes.—

Lorsque l'on eut fini de semer les blés, Michel tint conseil avec lui-même au sujet de Catherine. Il songea, « qu'il avait fait tout le tort possible à sa réputation, et que par conséquent il était inutile de la garder plus long-temps pour cela ; que si jamais Martial revenait, il ne serait sûrement plus tenté de l'épouser ; il pensa que les travaux étant achevés, et les vivres très-rares, lui, Michel, ferait un bon calcul de se défaire, à l'entrée de l'hiver, d'une bouche inutile, pour prendre ensuite une servante au printemps. » Et comme si le malin esprit eût choisi pour repaire le cœur de ce vilain rustre, il fit encore cette réflexion, que Cathe-

rine étant fort jolie, et la misère excessive alors, en la renvoyant sans lui rien donner, il la mettrait dans la nécessité de trébucher enfin, si cela ne lui était pas arrivé jusqu'à ce moment.

La première fois qu'il tomba de la neige, et que l'on ne put envoyer aux champs les brebis, il chercha querelle à la bergère, et, sans autre avertissement, la mit à la porte de chez lui, avec un très-petit paquet. C'était pousser la dureté jusqu'à la scélératesse; et tout cela, pour empêcher son fils de faire ce qu'il appelait un mauvais mariage. La pauvre fille ne se permit aucune plainte, aucun murmure. — Que vais-je devenir, furent les seuls mots que lui arracha le sentiment de sa détresse! — Ah, ah, lui dit Michel! Vous n'êtes pas bien embarrassée : allez

trouver M. Rapineau ; et si vous ne voulez plus de celui-là, n'y en a-t-il pas d'autres ? —

La bergère, désormais sans troupeau, partit, et s'arrêta bientôt, regardant autour d'elle, pour savoir de quel côté tourner ses pas. Son chien, qui seul avait des entrailles dans cette maison, son chien la suivait. Michel, pour le ramener à son devoir, lui lança quelques pierres, et le pauvre animal fut se réfugier aux pieds de celle qui ne lui avait jamais fait que du bien. — Sot que tu es, lui cria le méchant ! Te donnera-t-elle du pain ? Elle n'en a tant seulement pas pour son dîner. — Comme il achevait de parler, il envoya deux de ses enfans, qui prirent un détour dans le champ pour ramener le malheureux chien, et le chassèrent aussitôt vers la maison.

Un délai si court n'avait pu donner à Catherine le temps de se résoudre, ni même de revenir de sa surprise. Tout ce qu'elle avisa, fut de se rendre sous un vieux châtaignier, dont l'énorme tige, inclinée par le vent du midi et creusée par le vent, offrait un sûr abri contre la neige ou la pluie. Comme cet arbre était dans un lieu solitaire, elle pensa qu'elle aurait là tout le temps de se déterminer à quelque chose. Sa situation était si déplorable, que dans ce premier moment, elle ressentit quelque joie, de trouver du moins un abri. Elle avait un petit morceau de pain dans sa poche; car telle est la prévoyance des paysans, surtout quand ils sont domestiques, d'avoir toujours un peu de pain avec eux. Veut-on savoir quelles étaient ses autres ressources? Six sous compo-

saient toute sa fortune. Lecteur, qui n'as jamais connu l'indigence, tu ne nous pardonneras peut-être point d'avoir nommé cette vile monnaie. Mais, peut-être aussi, en de pareilles circonstances, serais-tu beaucoup plus embarrassé que notre pauvre bergère ? Elle rassembla vite dans le creux du châtaignier, des feuilles avec des petites buchettes adroitement disposées. Bientôt elle eut trouvé un caillou ; et tirant de ses poches, un couteau et de l'amadou, elle fit jaillir quelques étincelles. Le feu s'allume. Lorsque la place fut bien sèche et bien chaude, elle porta le feu dehors, et se mit dans le creux du châtaignier. La flamme l'avait un peu ranimée. Elle se trouvait dans une vaste châtaignerie. — Il y a long-temps que les châtaignes sont ramassées, se dit-elle ; mais j'aurais

bien du malheur, si je n'en trouve encore quelques unes sous ces monceaux de feuilles. — L'année était si malheureuse, que ces fruits, si communs et si dédaignés en d'autres temps, avaient été recueillis avec le plus grand soin. Tantôt en remuant les feuilles entassées, tantôt en lançant des cailloux avec beaucoup d'adresse, tantôt grimpant sur les arbres comme un écureuil; elle parvint cependant à remplir de châtaignes une de ses poches. Elle fit alors un repas si champêtre, que nul amateur de la campagne n'en a sûrement jamais fait de semblable. Comme le lieu semblait fort sec, quand elle eut soif, elle ramassa un peu de neige dans ses mains, et se mit à boire sans plus de façons que si elle eût été à l'école de Diogène.

Dans son malheur au moins, nul

sentiment haineux ne versait d'amertume dans son cœur. Elle n'avait pas encore pensé une seule fois à Michel, qui la traitait avec tant d'inhumanité ; et même, pour parler sans déguisement, elle n'avait eu le temps de penser à rien. L'héroïne d'un poëme, ou seulement celle d'un roman moderne, aurait, dans un superbe monologue, apostrophé cent fois les Dieux, ou tout au moins les arbres, les ruisseaux et les rochers. Aussi, Dieu sait comme elle aurait soupé !

Ce qui se présenta bien naturellement à l'esprit de la petite gardeuse de moutons, fut le souvenir des cabanes que Martial avait construites pour elle dans tous les pâturages. Sa fortune passée n'était pas heureuse, sans doute, mais combien elle était

encore au-dessus de sa fortune présente !

Si les vestales n'étaient pas plus sages que la bergère, elles n'entretenaient pas non plus le feu sacré avec plus de soin que Catherine n'en mettait à conserver le sien. Elle le laissa un peu découvert du côté qui regardait le vieux châtaignier, et de l'autre, elle le couvrit de feuilles et de terre. Elle amoncela aussi une grande quantité de feuilles devant l'ouverture de l'arbre. Le jour allait tomber : elle se retira dans sa niche, fit monter les feuilles aussi haut qu'il lui fut possible, et s'étant assise, se couvrit de presque tous ses vêtemens.

Quoique nous venions de la comparer aux vestales, nous n'aurons pas honte de dire qu'elle se mit à

penser à son amant. — Combien ne souffrirait-il pas, se disait-elle en son cœur, s'il me savait dans une pareille misère! il m'a promis de revenir. Ah! que Dieu m'accorde son retour, ou qu'il appelle à lui sa servante si malheureuse en ce monde! — A force de penser, elle s'endormit; et ce qui l'occupait pendant la veille, l'occupa dans ses songes. Elle craignait de voir arriver Martial avec son uniforme et son plumet, lorsqu'elle entendit le tas de feuilles s'abattre tout à coup. Elle n'était pas encore bien réveillée, qu'elle sentit le bout d'un bâton qui la poussait elle-même hors de sa loge. — Qui est là! s'écrie-t-elle; que voulez-vous! — En disant ces mots elle aperçut un homme à la clarté mourante du feu qui brûlait lentement devant elle. — Une voix tremblante

profère ces mots — Donnez quelque chose à un pauvre homme! une petite charité, s'il vous plaît. — Oh mon Dieu! que venez-vous faire ici à l'heure qu'il est? — Et vous-même, qui faites-vous? dit l'inconnu, d'une voix un peu plus ferme! vous ne savez donc pas que vous êtes chez moi. — Dans ma détresse, je suis venue chercher cet abri qui m'était connu; je ne me croyais chez personne. — Laissez-moi me placer d'abord : si vous pouvez aussi vous mettre là, vous me tiendrez les pieds chauds. — Je vous remercie : je vais m'asseoir auprès du feu pour y passer la nuit. — Pour y passer la nuit! en ce cas là, je vais, avant de me coucher, boire un coup de vin : vous n'en voulez point, n'est-ce pas? vous avez soupé, vous. — Le bon homme, établi

dans son châtaignier, ouvrit sa besace et attaqua ses abondantes provisions avec un appétit très-ferme. Quand il eut fini, et qu'il eut remis le tout en ordre, il envisagea enfin Catherine à la clarté de la flamme. — Je vois que vous êtes jeune et jolie, mon enfant! savez-vous bien que je ne suis pas si pauvre, si infirme que je le parais! je suis charmé, mais charmé de vous rencontrer ici. — En effet, une pareille rencontre dans un lieu semblable, et à une telle heure, lui semblait une fortune. — Il était difficile de croire qu'une fille honnête passât la nuit dehors. — L'innocente Catherine était destinée à recevoir, du dernier des humains, le dernier des affronts. — Ma petite amie, dit le mendiant, venez partager ma place, venez : vous êtes mal dehors, et puis nous par-

tagerons toutes nos provisions, e cette bourse qui n'est pas à dédaigner. Vous aurez gagné dans bien peu de temps, et avec bien peu de peine, ce qui m'a coûté beaucoup de l'un et de l'autre; m'entendez-vous, mon enfant? — Ah! je ne sais, répondit Catherine indignée! mais quoique vous ne soyez point aussi infirme que vous le paraissez, je vous déclare que je ne vous crains pas; je ne dormirai point, j'aurai toujours à la main ce couteau; et si vous m'approchez, je vous apprendrez à me connaître mieux. — Là, là, Dieu vous apaise! je vous assure, moi, que je vais dormir à l'instant. Gardons chacun ce que nous avons, et nous serons tous les deux contens.

Ainsi se termina cette étrange conversation. L'homme qui parlait

le la sorte était un mendiant qui ne laissait pas que d'avoir ramassé beaucoup d'argent. On s'en était aperçu; et pendant qu'il dormait d'un profond sommeil dans une mauvaise auberge, on avait fait l'inventaire de sa bourse. Comme il vit que la connaissance de sa fortune faisait grand tort à son commerce, il changea de canton, et coucha toujours, soit dehors, soit dans quelque maison abandonnée, soit enfin dans quelque tronc d'arbre, ou bien sous quelque rocher. Le vieux châtaignier, qui avait offert un asile à la pauvre bergère, était la retraite accoutumée du mendiant, lorsqu'il se trouvait dans cette paroisse.

Catherine se souvenait du danger auquel une confiance imprudente l'avait exposée chez Rapineau : elle se tint donc sur ses gardes, et de toute

la nuit, elle ne ferma point ses paupières appesanties. L'innocence doit toujours veiller quand le vice repose près d'elle. Pour le bonhomme, si l'on peut appeler ainsi ce misérable, il dormait profondément; car il avait pour oreiller sa besace, unique objet de sa sollicitude. Il s'éveilla cependant une heure avant la pointe du jour, et voyant Catherine qui s'apprêtait à partir : — la place va me rester, dit-il : la faim fait sortir le loup du bois. — La jeune fille, en effet, eut bientôt déménagé : elle tourna ses pas du côté du village, et lorsque le jour parut, elle découvrit au milieu du brouillard et des châtaigniers ou des chênes d'un feuillage rougeâtre, le clocher aigu, dont la cloche sonna bientôt l'Angelus. Telle était sa confiance, qu'elle s'avança avec joie pour implorer le

maître des cieux et lui demander du pain.

Après l'office divin, elle restait encore dans l'église, priant de tout son cœur et ne voyant pas d'autre asile qui pût la recevoir. Comme le pasteur retournait en sa maison, il l'aperçut et lui dit avec douceur : — Voulez-vous vous confesser? —Non, monsieur, je suis venue à Pâques. — Mais vous ne voulez pas rester seule dans l'église? Eh! mon bon monsieur, puis-je faire autre chose que de prier Dieu qu'il vienne à mon secours : je ne demande qu'à trouver une occasion de gagner ma vie par mon travail. — Où demeurez-vous? — J'étais servante chez un métayer, nommé Michel, mais je n'ai plus de demeure.... — Venez chez moi : je ne saurais vous y garder; mais avant la fin du jour vous ne serez plus

inquiète de votre sort. — Ah! monsieur, vous êtes le père des affligés.

Le bon pasteur vit qu'elle pâlissait de fatigue et de besoin : il commença par lui donner quelque peu de vin, et puis des châtaignes et du pain. Il secourait toujours les malheureux avant de les interroger. Lorsqu'elle parut avoir retrouvé ses forces, il lui fit plusieurs questions, et reçut des réponses pleines de candeur : il vit son âme à découvert. Il alla alors chez un riche paysan, qu'il connaissait pour un homme pieux et charitable. — Je sais que vous n'avez pas besoin de servante, et pourtant je viens vous en offrir une. Vous trouverez quelques moyens de l'occuper : les bonnes actions vous réussissent; et quand même il en serait autrement, je suis sûr que vous ne changeriez pas de

conduite ; je vous connais. Votre bien, labouré par les pauvres, est le mieux cultivé de la paroisse ; et votre récolte, que vous partagez avec les pauvres, est toujours suffisante et pour eux et pour vous. — Monsieur le curé, je fais tout ce que je puis, et ne fais en cela que mon devoir. Lorsqu'il me reste une petite somme, fruit de mes économies, je défriche une bruyère, et je prends un domestique de plus. Comme vous avez la bonté de le dire, je n'y perds pas jusqu'à présent. Envoyez la jeune fille : puisque vous me conseillez de la prendre, je n'en demande pas davantage. — Le pasteur alors lui raconta tout ce qu'il savait de Catherine ; d'après le caractère et la conduite de Michel, il lui fit entendre aisément que les propos tenus sur le compte

de la bergère étaient de noires calomnies.

Catherine fut donc placée le jour même dans cette maison. Son sort avait bien changé, sans qu'elle se trouvât plus heureuse. Quand elle était chez un maître impitoyable, l'espoir de revoir Martial, de le voir tous les jours, lui faisait tout supporter. Les maux qu'on essuie pour ce que l'on aime ne sont pas sans douceur. Ils semblent le gage d'un bonheur si grand!

Peu de jours avant son entrée chez Bernard (c'était le nom de son nouveau maître), elle aurait eu quelque occasion de se rappeler le fils de l'ancien, si elle eut été capable de l'oublier. Le père d'un soldat avait reçu des nouvelles de son fils; et ce jeune homme lui mandait, entre autres choses, que Martial avait été

blessé à une bataille, qu'il avait montré la bravoure la plus distinguée et qu'il en avait reçu le prix. Le soldat finissait par demander des nouvelles de Catherine. Il est à supposer que c'était de la part de Martial, car le père de celui-ci, au lieu de lui répondre sur cet article, lui marquait seulement que la mauvaise conduite de Catherine allait le forcer à s'en défaire. Il est vrai que Martial connaissant l'inimitié de son père pour cette jeune fille, imputait à ce sentiment seul tout le mal qu'il pouvait en dire.

Si les journées de Catherine étaient moins pénibles, les veillées n'étaient pas non plus attristées par la contrainte, comme dans la maison de Michel. Bernard, au contraire, ne semblait jamais plus heureux qu'en voyant autour de lui les signes du

contentement et de la gaieté. A la veillée, on racontait des histoires, on chantait des rondes, et quelquefois on dansait. Bernard, lui-même, prenait part à tous ces plaisirs. Car, bien qu'il possédât toute l'estime du curé et que nous ayons tâché d'obtenir pour lui celle du lecteur, il ne faut pas s'imaginer que ce bon paysan fut un sage austère : c'était un homme qui aimait le plaisir, et qui en trouvait surtout à faire du bien.

Un soir, qu'on s'était mis à parler de la fortune de Michel, chacun s'étonnait de le voir aussi riche. — Enfin, dit un vieux domestique qui avait servi chez lui, je l'ai aidé souvent à ramasser la récolte, et sa récolte était toujours comme celle des autres. Son argent est placé à de gros intérêts ; mais d'où vient cet

argent ? Nous savons tous que son père n'était pas riche. — Catherine gardait le silence, ainsi que Bernard, qui n'aimait pas Michel, et qui en était détesté. Les honnêtes gens ont une certaine honte à parler mal de ceux qu'ils n'aiment point. Il est plus rare encore qu'ils parlent mal de ceux qu'ils aiment ; on ne s'occupe guère des indifférens : d'où je conclus que rarement les honnêtes gens disent du mal de personne.

Une vieille servante, qui était pour toute la paroisse comme une chronique vivante, car elle savait tout et se rappelait tout, se prit à dire : — Je sais bien d'où lui vient sa fortune, moi. Tredame, on serait trop heureux si l'on pouvait sauver son âme et acquérir du bien : vous ne savez pas son secret : c'est qu'il a trouvé la poule noire. — Bernard

ajouta seulement qu'il l'avait entendu dire. Comme Catherine regardait la vieille d'un air étonné : — Vous ne savez peut-être pas ce que c'est, lui dit cette femme ? — Il faudrait qu'une poule amenât bien des poulets pour enrichir quelqu'un. — Ah, vous ne le savez pas ! Eh bien je vais vous l'apprendre, moi qui sais tout. Quand un homme veut absolument s'enrichir, d'abord il laisse là son âme, tout comme une loque, voyez-vous, et puis il s'en va dans un endroit ous-qui g'nia quatre chemins qui se croisent ; vous entendez bien. Il y a des gens qui appellent çà un carrefour ; c'est bien clair. Et puis quand il est là, je ne sais pas trop ce qu'il dit ; mais enfin, il dit quelque chose qui n'est pas trop bien. Vous m'entendez bien. Et puis, à force, à force d'y revenir, il rencontre,

au pied d'une croix qu'il y a là (car il faut qu'il y ait une croix), il rencontre un homme qui porte quelque chose sous son habit et qui dit : *argent de ma poule*. L'autre l'achète et l'emporte : c'est-à-dire qu'il emporte le diable... Qui le lui vaudra bien; n'ayez pas peur, ma pauvre Catherine : cà lui pend à l'oreille. Quand il a c'te poule, il met sous elle tous les soirs un écu de six francs, et tous les matins il en retrouve deux. Dame, ça vaut bien des œufs frais. Mais, il n'a pas ça pour rien, voyez vous ! Il a bien soin de c'te poule. Il la fait coucher dans sa chambre. Mais ce n'est pas tout : il faut qu'il la porte une fois à la messe, et à l'élévation. Pendant que tout le monde chante, c'te poule chante aussi. Dame, c'est que s'il vient à mourir, pendant qu'il l'a chez lui, il est

damné ; çà lui va de droit. Mais quand il se trouve assez riche, il va aux quatre chemins, jusqu'à tant qu'il trouve quelqu'un qui achète sa poule : vous m'entendez bien ? V'là ce que c'est que la poule noire, qui selon moi, n'est ni plus ni moins que le diable (1). — Ah, dit Catherine, c'est donc pour cela, qu'il aimait tant une de ses poules, et lui donnait toujours à manger, tandis qu'il chassait les autres à coups de pierre. Eh mais, voyez un peu à quoi l'on est exposé ! il y a comme çà bien long-temps que je couche dans la même chambre que le diable. Il est vrai que j'avais un petit bénitier. — Baste, dit Bernard, c'est une belle chose que de voir le diable déguisé en poule ! Je lui tordrais le col. Je le plumerais et le mettrais à

(1) Opinion du peuple dans le milieu de la France.

la broche. Mais moi, j'ai vu le diable en personne, et je lui ai parlé. —Parlé, s'écria l'assemblée!— Oui; parlé. Je revenais de Saint-Julien, et je passais par la forêt de Brigneil pendant un orage épouvantable. Le vent surtout était si terrible que tous les arbres craquaient.... — Ah, mon dieu, je crois les entendre, dit la vieille! — Au milieu de tout ce bruit, j'entendais aussi des chiens, qui chassaient. Des chiens qui chassent à cette heure là, par ce temps là, me disais-je entre mes dents! cela n'est pas possible. C'était pourtant bien réel. Et jappe par-ci, et jappe par-là; et le cor de chasse, *to-to-tó*, et puis, *tayau! tayau!* mais je m'aperçus bientôt que tout cela passait en l'air, car je sentais le vent, comme çà, contre mon visage: *brr*, *brr*, — ah parbleu, me dis-je aussitôt,

c'est la *chasse-galerie*! — (1) Comme je sais la conduite qu'il faut tenir en pareil cas, je descends vite de mon cheval, je l'attache à un arbre quoiqu'il eût bien peur, bien peur; et je trace avec mon bâton un cercle autour de moi. Une petite âme, qui n'en pouvait plus de fatigue, se réfugie aussitôt dans le cercle, et se place derrière moi. — Une petite âme, dit la vieille! Comment était elle donc faite? — Elle était faite... parbleu, comme une petite âme. D'ailleurs on n'y voyait pas bien, dans cette forêt. Mais voilà de grands éclairs qui viennent à briller coup-sur-coup. (Mon cheval eut bien peur!) Pour moi, je vis paraître un homme à cheval, suivi de ses gens et de sa meute. Il avait un habit

(1) Autre opinion du peuple.

rouge bien galonné, un chapeau à trois cornes, (sans compter les deux qu'il portait sur le front.) Il m'aborde, en criant de toutes ses forces: — Rends moi ma chasse! — Non, je ne te rendrai pas ta chasse. — Trois fois nous répetâmes, lui, sa demande, et moi, mon refus : parceque, quand une fois j'ai dit non, c'est non ; entendez-vous. Je sentais que la petite âme tremblait en me tenant par le pan de mon habit. Il était grand temps de mettre fin à cette aventure : je sais prendre un parti, moi; je me mis à faire le signe de la croix. J'entendis aussitôt un coup de tonnerre épouvantable, et tout disparut. Je me retrouvais dans une nuit si noire que j'eus bien de la peine à retrouver mon cheval. — Et que devint la petite âme, dit Catherine? — Elle fut sauvée; cela va sans

dire. — Et qu'est-ce donc que cette petite âme? Elle me fait plus de peur que tout le reste. — On dit que c'est l'âme d'un enfant mort sans baptême. — Ils parlèrent ensuite des gens qui avaient perdu leurs procès pendant toute leur vie, parce qu'ils avaient passé l'eau avec un chat; de ceux chez qui les abeilles ne réussissaient jamais parce qu'ils avaient vendu ou acheté des ruches (1); et ils racontèrent bien des choses extraordinaires.

Cependant Michel fut désolé quand il apprit que Catherine était placée précisément chez Bernard.

---

(1) Ils donnent quelquefois les abeilles, mais ils ne les vendent jamais. Quand il meurt quelqu'un dans la maison, on met à chaque ruche un petit morceau d'étoffe noire. Les abeilles se trouvent en deuil, comme étant de la famille.

D'abord tout le monde, et Catherine surtout, allait comparer la conduite de ce brave homme avec la sienne. Ensuite la sagesse de cette fille paraîtrait là dans tout son jour, et démentirait bientôt les bruits calomnieux dont il avait voulu ternir sa réputation. — Ne craignez rien, lui dit Rapineau, nous en savons autant que M. Bernard. Il se frotte au charbon : il ne la blanchira pas; mais il se noircira, lui. — Cette assurance et ce charbon ne laissèrent aucune inquiétude à Michel.

Malgré toute la profondeur de ces complots, Catherine passa un hiver assez tranquillement. La lettre du jeune soldat lui montrait que Martial était occupé d'elle, et c'était assez; c'était tout, lorsqu'elle était séparée de lui. D'ailleurs, elle tenait une conduite si régulière, elle mon-

trait en toutes choses tant de douceur et de bonne volonté, que les doutes de Bernard, si les calomnies de Michel avaient pu lui en inspirer, étaient alors complètement dissipés. De même que les méchans ont besoin de voir partout le mal ou tout au moins de le soupçonner, les hommes bons ne demandent pas mieux que d'aimer et d'estimer ceux qui les entourent. Les autres se sauraient trop mauvais gré de leur malice, si toute l'espèce humaine ne leur semblait pas méchante comme eux.

Bernard, ayant vu tout le soin que Catherine prenait des troupeaux, et son adresse à les gouverner, avait fait venir des brebis et quelques béliers de race mêlée; et la bergère redoublait d'activité pour justifier sa confiance. Pendant la

soirée d'un jour de printemps, elle gardait ses moutons dans une vigne très-vaste et très-élevée, de laquelle on découvrait au loin la campagne, et le cours sinueux de la Gardempe aux ondes bruyantes. Les prés et les champs étaient déjà revêtus de tout leur éclat ; mais les chênes et les châtaigniers tardifs qui semblent couvrir le pays, ne se détachaient encore sur la teinte noirâtre des arbres plus éloignés que par des feuilles naissantes dont la tendre verdure dessinait leurs couleurs. Le hêtre, dont la tige se fait reconnaître par de grandes taches blanchâtres, et le mérisier à la tige pleine, lisse et bronzée comme une cuirasse, seuls étaient déjà parés de tout leur feuillage.

Cependant, au détour d'un sentier qui serpentait dans les prairies

inclinées, Catherine voit briller un panache. Nous n'avons pas besoin de dire que son cœur battit, et que sa curiosité, tout au moins, fut vivement excitée. Mais le chemin creux ne laissait pas voir le voyageur. Il monte enfin, il franchit la haie : le soldat est Martial lui-même, le sabre sous le bras, et le havre-sac sur l'épaule. Quand il n'aurait pas reconnu Catherine à ses traits qu'il voyait de si loin, il aurait pu la reconnaître au cri qu'elle poussa. Comme on se parle de près au village, il ne se jette point à ses pieds, il se jeta dans ses bras, et il y fut pressé comme si son amie eût craint de le perdre encore. — J'ai fait bien du chemin pour te voir, et j'en ferais bien davantage : le prix est si doux ! Comme tu es embellie ! — O mon ami, si je pouvais devenir belle, le désir de te

plaire et le bonheur de te voir, feraient sûrement ce miracle : jamais je ne fus si heureuse ?

Ils se dirent encore bien d'autres choses, avec un accent que nous ne pouvons transmettre à l'oreille du lecteur. L'amour de deux cœurs honnêtes et passionnés trouve des expressions si vives et si tendres ! Comme le lecteur a sûrement dit et entendu des choses toutes semblables, il peut nous suppléer avec avantage dans le récit de cet entretien. Catherine, à son tour, remarqua que le jeune soldat avait pris un air leste et cavalier qui relevait encore l'agrément de son visage, naguère enseveli sous l'ombre d'un immense chapeau rond. — As-tu vu ton père, lui dit Catherine ? — Non, ma chère ; je n'ai pas voulu que mon arrivée te fût annoncée, afin de

mieux savoir ce que tu faisais en mon absence. Les absens sont un peu jaloux. — La jeune fille frémit à ce dernier mot : elle pensa que cette jalousie allait être cruellement excitée par les perfides accusations de Michel. Toute son innocence ne pouvait la rassurer. — Mon ami, lui dit-elle, en le regardant avec des yeux pleins de larmes : je te jure devant le bon Dieu, qui nous voit et nous entend, que je mérite ton amitié. J'ai déjà bien souffert pour toi : je voudrais souffrir bien plus encore, et te faire connaître le fond de mon cœur. Tu n'y verrais que toi, pour objet de toutes mes pensées. Hélas! dans quelques jours, peut-être, il faudra que je me justifie ; les méchans m'ont déjà fait bien du mal ; ils ne croiront pas m'en avoir assez fait, lorsque tu m'aimes encore. —

Martial, fronçant le sourcil, lui demande de s'expliquer ; et sans doute elle eût bien fait de le prémunir contre toute insinuation malicieuse, en lui racontant ce qui s'était passé ; mais en le voyant si tendre et si heureux de la retrouver, comment aurait-elle pu lui déclarer qu'on l'avait surprise dans le lit d'un autre homme ? Comment lui prouver, au même instant, qu'elle l'ignorait, et que sa résistance, secondée il est vrai, par un hasard heureux, avait triomphé des plus détestables projets ? La parole lui manqua pour entrer dans de semblables détails. Souvent l'innocence se tait, quand elle ne peut se justifier qu'en accusant. — Mon ami, dit Catherine, au jeune soldat, tu me connais dès mon enfance : quand on te dira du mal de moi, songe aux années que

nous avons passées ensemble. Celle qui t'a toujours aimé si tendrement, pourrait-elle changer? — A ces mots, une douce tranquillité se rétablit dans le cœur de Martial, et son visage semblait serein comme les rayons de l'aurore éclairant de vertes campagnes après une nuit d'orage.

Satisfait, il s'éloigna; mais sa sécurité ne devait pas être de longue durée; Michel, en revoyant un fils que la guerre eût pu lui ravir, au lieu de se livrer à la joie d'un père, l'assaillit de plaintes et de récits calomnieux. Comme Martial semblait d'abord n'y pas prendre garde, le perfide métayer s'en alla le soir même consulter son maître. Celui-ci vint quelques jours après, comme pour s'informer des affaires d'Espagne. — Il faudra tâcher d'obtenir votre con-

gé, dit-il ensuite à Martial. Votre père et moi nous avons en vue un mariage très-avantageux pour vous. Il serait même à propos que vous fissiez connaissance avec la jeune fille. — Monsieur, vous avez plus de bontés que je ne le mérite. Mais, si vous me permettez de vous parler avec franchise, j'ai d'autres vues, dont rien ne peut me détourner. — Oui, quelque amourette que vous prenez au sérieux.... En vérité, mon pauvre Martial, on ne dirait jamais que vous revenez de l'armée. Comment, vos camarades n'ont pas encore eu l'esprit de vous *déniaiser!* Un soldat français s'amuse des filles et les oublie : il ne va pas soupirer pendant dix ans pour une gardeuse de moutons, qui est étourdie comme un militaire. — Un soldat français tient sa parole.—Monsieur, interrom-

pit Michel, vous ne voudriez pas le croire si je ne vous le disais pas : il prétend épouser notre ancienne servante, Catherine, que vous connaissez aussi-bien que lui. — Et beaucoup mieux ; car il ne se contente pas de l'aimer, je gagerais qu'il la respecte ; oui, sur mon honneur. Aussi, pour peu que cela dure encore quelque temps, il n'y aura que lui dans le pays à qui sa maîtresse soit étrangère. — Hé bien, monsieur, dites-lui donc ce que vous en savez ; dites-lui tout : qu'est-ce que cela vous fait ? Vous n'êtes pas à cela près d'une petite aventure comme celle-là : vous avez trop de mérite. — Ma foi, je n'en disconviens pas ; j'aime les filles tout comme un autre. J'écoute des plaideurs toute la journée. Avec des occupations si sérieuses, il faut des délassemens

un peu gais. Je me suis aperçu que Catherine commençait à s'ennuyer de Sylvain, ton domestique. Je ne suis pas aussi discret que M. Martial, moi ; je n'ai pas voulu attendre qu'elle cessât d'être jeune, et que, tout en gardant ses moutons, elle eût reçu l'hommage de toute la paroisse. Je n'attente jamais à l'innocence ; mais enfin, quand je me trouve bien placé pour cela, je n'aime pas que mon tour vienne des derniers.

Alors il raconta l'aventure de Catherine dans sa maison, en insinuant que la jeune fille lui avait rendu ses caresses avec trop de vivacité, pour ne pas s'être aperçue de son déguisement ; et que s'il avait du regret des vingt-cinq louis que les voleurs lui avaient dérobés, il n'en pouvait avoir quant au com-

mencement de cette nuit-là. — Un méchant vous dirait qu'elle s'entendait avec les voleurs, et qu'ils avaient eu leur part de ce rare trésor avant que de s'emparer de l'autre ; toute la paroisse le dit, et je ne veux seulement pas le répéter : loin de moi l'idée de nuire à personne. Bien au contraire, je crois obliger la jeune fille autant que vous, en vous guérissant de ce respect qui doit l'ennuyer beaucoup. Elle est dans ce moment chez un veuf qui la traite fort bien, et qui a ses raisons. Je suis fâché de voir qu'un joli garçon comme vous ne soit pas aussi leste que M. Bernard. Continuez donc, mon ami, attendez que Catherine ait reçu son dernier soupir : alors demandez-lui sa main. Je vous assure que vous l'obtiendrez ; car elle ne trouvera plus que vous à qui elle

puisse offrir le charme de la nouveauté. — Monsieur, répondit Martial rougissant de honte et de douleur, tout le respect que je vous porte ne saurait m'empêcher de vous dire que vous vous trompez..... — Il eût été bien aise d'avoir une querelle avec Rapineau; mais ce petit Lovelace de campagne s'éloigna promptement, lui disant : — Si vous ne me croyez pas, d'autres réussiront mieux peut-être à vous persuader.

Il n'alla voir sa maîtresse que deux jours après. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il fut triste et contraint. La jeune fille sentit bien qu'elle n'avait pu l'emporter sur ses ennemis. Elle passait les nuits et les jours à pleurer, mais quand elle était avec Martial, elle s'efforçait de cacher sa peine. Les apparences l'accusaient

à tel point, et son cœur était si excellent, qu'elle pardonnait à son ami ses injustes soupçons. Elle n'osait lui demander le motif de sa tristesse. L'amour se retrouvait encore dans leurs entretiens : mais il y manquait d'un côté l'estime, et de tous deux la confiance.

Par l'ordre de Rapineau, Miche ne parlait plus à son fils de Catherine. Le dimanche seulement, lorsque le jeune homme parut devant l'église, il entendit quelques plaisanteries dirigées contre l'honneur même de sa maîtresse. — S'il eût été ici avec son grand sabre, disait une commère du village, Rapineau n'eût pas osé lui enlever sa maîtresse. — Vous ne parlez pas bien, ma chère, lui répondait une autre ; on n'enlève une femme qu'au dernier qui la possède. — Il en aurait peut-être en-

tendu davantage à la sortie de l'église, si le maire ne fût pas monté sur une grande pierre pour faire une lecture si longue, que chacun se retira chez soi après qu'elle fut achevée.

Mais les deux mots que Martial venait d'entendre ne faisaient que trop d'impression sur son esprit. Ni la logique de Rapineau, ni ses sarcasmes n'avaient produit autant d'effet. Rien n'est plus odieux pour un homme, que le rôle de dupe ; et celui que l'on raille parce qu'il semble trop bon, souvent est bien près de devenir méchant. Aussi le jeune homme finit-il par prendre un parti qui ne s'accordait guère avec la délicatesse qu'il avait montrée jusqu'alors. — Comment, se disait-il à lui-même, j'aurai fait quatre cents lieues pour venir passer deux mois ici, et

n'y faire autre chose que d'apprendre ces agréables nouvelles! — Le dépit fut remplacé par un peu d'insouciance, ou plutôt il ne put cesser d'aimer Catherine, mais il oublia également la haute opinion qu'il avait eue de sa vertu, et le projet de l'épouser. Il se proposait très-franchement d'imiter la conduite de ses camarades qui laissaient dans leurs garnisons beaucoup de veuves et peu de contrats de mariage. Cette intention fut pénétrée, comme nous allons le voir.

Bernard n'étant pas éloigné du bourg, le pasteur ne restait jamais fort long-temps sans l'aller voir. Quand il avait quelque malheureux à secourir, et que ses propres ressources étaient épuisées, il avait recours au bon paysan et à quelques autres particuliers fort riches et très-

charitables. Comme il venait de s'entretenir avec Bernard sur ce sujet, il lui demanda s'il était toujours également content de la jeune servante qu'il lui avait amenée. On ne saurait l'être davantage, lui dit le paysan ; son intelligence et son activité surpassent tout ce que je pourrais vous en dire. Quant à sa douceur, je ne l'ai point éprouvée par moi-même; car, en vérité, je n'ai jamais eu de reprimande à lui faire ; mais la manière dont elle se conduit envers mes enfans, ne peut me laisser de doute sur la bonté de son cœur. Sont-ils malades, c'est elle qui leur donne des soins avec autant de patience que d'adresse. Elle emmène toujours aux champs les plus petits; comme elle sait un peu lire, elle apprend aux garçons à connaître leurs lettres, et aux petites filles, à

coudre et à tricoter. Quand elle nous aide à labourer, ou dans quelque autre occupation, elle les place contre un buisson, et trouve presque toujours le moyen de ne pas les perdre de vue.

Ce qui paraît lui être le plus agréable, c'est de soigner les pauvres et les malades. Elle nous a laissé entendre plusieurs fois que si elle n'aimait pas son cousin, elle ne désirerait rien tant que d'être sœur de la charité. Mais ce cousin est ici, elle-même m'a prévenu qu'il venait la voir quelque fois, et pourtant il ne parle point de se marier. Une semblable liaison m'inquiète pour cette pauvre enfant, monsieur le curé, et d'autant plus, que les bruits répandus par Michel auront sûrement détourné son fils de ce mariage. — J'avais la même idée, ré-

pondit le pasteur. — Je ne vous cacherai pas que, de temps en temps, je prends mon fusil comme pour aller à la chasse, reprit Bernard, et qu'au lieu de cela je vais, sans être vu, roder autour de mon troupeau; mais je ne suis pas toujours là : le diable est plus fin que moi. Il ne faut qu'un moment, et ce grand drôle a l'air leste. — Faites ce que vous pourrez : moi je prierai Dieu de l'assister dans ce danger. Mais, de plus, si ce jeune homme ne retourne pas fort promptement à l'armée, il faudra que la jeune fille lui demande de l'épouser ou de ne la venir plus voir. — Elle ne pourrait jamais lui dire cela; mais avec son consentement, moi, je m'en chargerai. J'aime bien à me faire des amis; mais, morbleu, je sais me faire un ennemi quand il le faut. — Ils se sé-

parèrent après ce conseil dans lequel on n'avait rien résolu, comme il arrive parfois.

Celui de Rapineau n'avait pas été long. Il avait dit à Martial : — Rappelle-toi bien qu'un soldat français ne s'amuse point à faire un siège qui ne finit pas : il emporte la place d'assaut. Une fille qui veut qu'on l'épouse se défend bien, cette fois-là ; ainsi, du courage ! Catherine avait été bien aise que son cousin eût retrouvé sa gaieté ; mais elle voyait avec peine que ses manières devenaient beaucoup plus libres, et que pourtant il ne lui parlait jamais de mariage. Elle songeait à ce qu'elle pourrait lui dire pour lui inspirer un peu plus de réserve ; car dans l'état différent de leurs fortunes, elle était bien résolue de ne jamais lui rappe-

ler sa promesse. Telle était sa pensée, lorsqu'elle le vit paraître.

Le lecteur aura peut-être remarqué que si quelquefois nos réflexions nous fortifient, il arrive quelquefois aussi précisément le contraire. Nos forces, épuisées contre un objet absent, ne se retrouvent plus quand il vient à paraître. Parmi ses grands projets, Catherine avait pensé qu'elle pourrait bien perdre son amant : elle fut ravie de le voir à côté d'elle; car il s'y était mis aussitôt. Ses yeux brillaient d'un feu plus vif, et ils avaient bien leurs raisons : Michel s'étant douté de quelque chose, parce que son fils avait dit qu'il s'absenterait, n'avait pas manqué de lui verser quelques verres de vin un peu fort, pour le lui faire goûter. En effet, il avait dit à M. Rapineau. — Je lui ferai si bien goûter de ce vin là,

qu'il voudra goûter d'autre chose. — Il prit la main de Catherine dans les siennes, il se mit à lui rappeler le commencement de leurs amours, qui, à vrai dire, était le commencement de leur vie. — Te rappelle-tu des petites cabanes, des châtaignes grillées, de la musette et de ces jeux où tu perdais toujours? Ah, Catherine, quand je songe à la constance de mon amour, il me semble que tu devrais m'aimer d'avantage! Je ne sais comment d'autres peuvent te plaire, mais ce n'est pas sûrement en t'aimant plus que moi. — Aussi, je n'aimerai jamais que toi : c'a été ma première parole : ce sera la dernière. — Vous voilà bien : vous vous contentez de me dire des choses douces, et vous en accordez à des gens... qui sont bien loin de vous aimer comme moi. — Pour vous,

Martial, vous ne vous contentez pas de m'avoir dit des choses dures, vous me les répétez pour me forcer à les comprendre. Ah! mon ami, je puis pardonner à tout le monde de me soupçonner; mais vous! .. Après vous avoir aimé si tendrement, après avoir passé mes jours avec vous sans témoins que le ciel et ces pauvres brebis, qu'une autre conduit maintenant; enfin, après tant d'amour et de réserve, vous pouvez croire qu'un autre ait obtenu ce qui vous était refusé !.... Mon ami, si vous pouvez le croire, si vous pouvez même le soupçonner, vous devez m'oublier et je dois vous haïr. — A ce mot, elle ne put retenir ses larmes. — Je vois bien que je ne suis plus la même à vos yeux. Il valait mieux obéir à votre père, en ne me voyant pas, que de me

voir pour me montrer du mépris. — Quoi tu peux dire ?... Oui, vous me méprisez : ah, puissé-je en mourir ! — Les sanglots étouffaient sa voix. — Si je ne vous aimais point, s'écriait Martial, je n'aurais pas traversé tant de pays pour vous voir un instant.... car vous me maltraitez, vous m'accablez, et je suis prêt à m'éloigner de vous. Mon congé finit dans quinze jours et il m'en faut douze pour me rendre à l'armée. Ne m'affligez pas du moins pendant des momens si courts.... et qui ne reviendront peut-être jamais ! Ne vous restera-t-il pas assez de temps pour me haïr et m'oublier ? — Quoi ! vous seriez capable de ne plus revenir ? — Catherine je suis soldat...

La jeune fille se mit à pleurer encore ; et tant de pleurs affaiblissaient de plus en plus ses résolutions. Mar-

tial la pressait dans ses bras, et ses lèvres brûlantes essuyaient à chaque instant les larmes de sa maîtresse. Il osait même davantage, mais un coup de fusil part tout près d'eux, dans le bois à l'ombre duquel ils étaient assis. Catherine, saisie d'un double effroi, s'arrache des bras de son amant et se relève. Le dirons-nous, son amour combattait encore son indignation : dans le désordre de ses pensées elle ne pouvait parler. Confus, Martial garde aussi le silence. Ira-t-il voir quel est celui qui vient de tirer dans le bois ? Cherchera-t-il à se dérober à ses yeux en franchissant la haie ? Tandis qu'il hésite, Catherine, pressant son troupeau, s'éloigne. Il est près de s'élancer pour la retenir ; mais il songe à ce témoin, placé si près d'eux, et

cette pensée le retient. D'ailleurs, Il lui reste encore trois jours.

Il se trompait, pourtant, et l'occasion qui ne revient qu'auprès des femmes avec lesquelles il n'en faut pas, l'occasion était perdue. Aussitôt que Catherine eut ramené ses brebis à la bergerie, elle dit à Bernard qu'elle désirait lui parler un moment. On se doute bien que c'était lui qui avait tiré le coup de fusil; mais sa jeune servante était loin de l'imaginer. Elle lui demanda la permission de travailler avec les autres domestiques pendant quelques jours, au lieu de garder le troupeau. — Tu es sauvée, s'écria Bernard avec transport, en voyant qu'elle allait au-devant de ses avis! — La pauvre fille ne partagea point cette joie : son cœur était trop malade. Quels que

fussent les torts de Martial, il lui semblait pénible de le laisser partir sans lui dire adieu.

Pour ce jeune homme, quoique Rapineau lui eût annoncé la résistance de sa maîtresse, le maintien, les discours et toute la conduite de Catherine lui semblaient déposer en faveur de son innocence. Il sentait bien qu'il n'aurait pu triompher d'elle sans une extrême violence; et ce moyen répugnait à son cœur.

La jeune servante, exposée aux regards curieux des gens de la maison, savait se contraindre pendant tout le jour; mais toute la nuit elle ne faisait que pleurer, et ses larmes étaient son unique soulagement. Depuis qu'elle se connaissait elle-même, elle connaissait, elle aimait Martial; et quelques contrariétés qui eussent traversé leur penchant,

elle ne s'était jamais dit qu'il fallut vivre sans celui qu'elle aimait. Les obstacles n'étaient venus que des autres : à présent ils semblaient venir de lui-même, et c'était un chagrin sans consolation.

Ils étaient tous à déjeûner, ayant devant eux, selon l'usage du pays, une écuelle de soupe couverte de choux verts : Catherine ne pouvait se résoudre à manger, lorsqu'elle vit paraître Martial, le havre-sac sur l'épaule. Il salua Bernard — Je suis venu dire adieu à Catherine, lui dit-il : je puis avouer que j'aime ma cousine: — Ce n'est point assez de l'aimer, dit le bon paysan, elle mérite qu'on la respecte. Oui morbleu. Ceux qui en disent du mal se donnent au diable : il m'est donc bien permis de les lui donner aussi, de tout mon cœur. Je leur dois cepen-

dant un grand merci : sans leur malice, je n'aurais pas chez moi la plus excellente fille de toute la paroisse ;.. que dis-je ? de tout le département. Je donnerais le meilleur de mes bœufs pour qu'elle fut ma fille. C'est actif, c'est obéissant, c'a n'a pas plus de fiel qu'un pigeon, c'a ne regarde jamais un homme... Excepté vous peut-être, monsieur Martial; et ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux, quoique vous soyez joli garçon. Mais vous partez pour la gloire, ainsi n'en parlons plus. — Catherine, lui dit le soldat, oubliez mon voyage ici; mais ne m'oubliez pas. — Adieu mon cousin, lui dit-elle! — En présence de tant de témoins, ce titre amical était le seul moyen de faire connaître au jeune militaire qu'elle lui pardonnait; mais un regard plein d'a-

mour fit comprendre encore mieux sa pensée.

C'est ainsi que furent séparés deux amis si capables de se rendre heureux, tandis que trop souvent le sort rapproche ceux qui semblent nés pour se haïr. La jeune fille était encore plus triste cette fois qu'elle ne l'avait été, lorsque son amant partit sans l'avoir jamais offensée. Elle se refusait à toutes les occasions de se distraire de son chagrin. Le temps des assemblées était passé : il ne restait plus que celle de Darnac. Mais nous n'avons pas encore parlé du motif de ces bruyantes et nombreuses réunions. C'est d'abord une dévotion particulière au Saint de l'église ou de la chapelle. Là, par certaines processions ou certaines offrandes, on tâche d'obtenir la gué-

rison d'une maladie ou d'une infirmité. Tel Saint est renommé pour les hommes eux-mêmes; tel pour les petits enfans; tel autre enfin pour les bestiaux, qui sont l'objet des plus tendres affections du laboureur. De plus, comme ces assemblées ont lieu pendant le printemps ou le commencement de l'été, les domestiques des deux sexes, qui sortent de chez leurs maîtres à la saint Jean, se rendent là pour trouver de nouvelles conditions. Un ruban rose, car c'est la couleur préférée des paysans, fait reconnaître l'homme ou la femme qui cherche une place. Tous les particuliers qui ont besoin de domestiques vont les choisir et les marchander dans ces bazars. Une jolie figure est là, comme ailleurs, une puissante recommandation pour les esclaves fe-

melles. Que sont les pauvres en effet, sinon des esclaves qui peuvent changer de maîtres à certaines époques? C'est aussi dans ces assemblées que se forment les sociétés de maçons et de manœuvres qui partent au printemps : c'est là que se traitent toutes sortes d'affaires et de marchés. On y danse dès le matin, en plein soleil, et les cabarets sont aussi *bien* remplis que l'église.

A Darnac, ceux qui sont affligés de quelques infirmités lancent au Saint un petit peloton de laine, en ajustant la partie du corps dont ils desirent la guérison. Ceci se trouve dans la statistique du pays: moi-même je l'ai souvent entendu dire, et malgré ces deux autorités, cela n'est pas très-sûr. Le seul endroit où je n'aie point entendu parler de cette coutume, c'est à l'assemblée de ce

bourg, lorsque j'y suis allé. Ah mon dieu, que la postérité va se trouver embarrassée, en lisant toutes ces choses!

Ce qui est bien parfaitement certain, d'après tous les renseignemens que j'ai pu recueillir, c'est que notre bergère consentit à suivre la famille de son maître à cette assemblée. Nous croyons qu'elle y fut décidée par son zèle à panser les pauvres infirmes, qui devaient se trouver en grand nombre dans ce village. Mais comme il nous a été impossible de savoir ce qui s'est passé dans cette circonstance, nous dirons qu'il n'arriva rien de mémorable, et nous parlerons d'autre chose.

Les évènemens sont rares au village :

Il se passa donc à peu près une année dont nous ne rendrons pas

compte au lecteur. Notre qualité d'historien nous donne le double privilège de l'entretenir, parfois, de choses dont il ne se soucie guère, et de ne point parler quand nous n'avons rien à dire. Catherine, pendant tout ce temps, donna de nouvelles marques de bonté : chaque jour la régularité de sa conduite démentait les calomnies répandues par ses ennemis. — Hé bien, disait Michel à Rapineau, son digne maître, savez-vous que si mon fils revenait à présent, il seraît bien difficile d'empêcher son mariage avec cette petite sournoise ? Çà commence à ne plus avoir l'air si honteux, et voilà déjà bien des imbéciles, qui sur la foi de M. Bernard son amant, vous assureraient, avec serment, qu'elle est la plus sage de toute la paroisse. — Ah, mon dieu, dans six mois, je

ferais aussi parler de ma vertu, si cela m'était bon à quelque chose. Mais votre fils n'est pas prêt à revenir. Père Michel, on ne donne pas de congés tous les ans. Ainsi, comme nous avons du temps devant nous, voici ce qu'il faut faire. Cette guerre est sanglante : je vais écrire une lettre qui vous annoncera la mort de votre fils : je la ferai trouver à la poste avec le timbre d'une ville d'Espagne. Vous tiendrez cette nouvelle secrète, afin qu'elle se répande plus vite; et comme vous ne passez pas pour être très-sensible, vous ne montrerez pas une grande affliction, parce que tout le monde croirait que c'est une comédie. — Et cette fille, vous croyez peut-être qu'elle va mourir de chagrin! — Au contraire: dès qu'elle aura perdu l'espoir d'épouser votre fils qui est un très riche

parti, elle épousera tout de suite le premier-venu; peut-être Bernard; qui sait? — Bernard en est capable; quand ce ne serait que pour nous donner un démenti. Mais, le lendemain de ses noces, vous lui direz comment elle est faite. Ah, mon dieu, comme je rirai si Bernard l'épouse! C'est bon, c'est bon : faites tout comme vous l'avez dit. —

En effet, la lettre perfide fut reçue de Michel, et la nouvelle répandue dans tout le canton. Mais Catherine l'ignora pendant quelque temps, parce qu'elle ne voyait guère d'étrangers, et qu'il n'y avait point de méchans dans la maison de Bernard. Le brave homme finit cependant par se résoudre à lui apprendre, avec ménagement la perte qu'elle venait de faire. La pauvre fille était tellement accoutumée au malheur, que,

dès les premiers mots, elle devina, non pas la vérité, mais du moins ce que l'on voulait lui dire. Elle pâlit, et si elle retint ses plaintes, elle ne put retenir ses larmes qui s'échappèrent en deux sources brûlantes. Sa première idée fut de se reprocher d'avoir traité Martial avec tant de sécheresse et de n'avoir pas même voulu recevoir ses adieux. Enfin, elle faillit presque à se reprocher sa vertu. Elle remit tout de suite à Bernard le peu d'argent qu'elle avait, en lui disant : — Mon bon maître, veuillez bien faire dire quelques messes, pour le repos... pour le repos... de son âme ! Je voudrais bien aussi qu'on lui fît un service. Hélas, il a péri loin de tous ceux qui l'aimaient ! Nous n'avons pu le secourir dans ce monde : tâchons de le secourir dans l'autre ! — Je ferai ce

que vous désirez, lui dit Bernard : votre peine me touche... et beaucoup... et beaucoup. J'espérais que... je désirais... un jour... je le suivis quand il partit, et je lui en parlai — S'il ne s'agit que d'une petite dot, monsieur le militaire, elle l'aura, morbleu! — enfin, la Providence ne l'a pas voulu. Elle a ses raisons, la Providence; mais nous, qui ne les savons pas, il nous est permis de regretter ce brave garçon. Il faut lui faire un service : cela peut lui faire du bien, et cela ne peut sûrement pas lui faire de mal. — Catherine le remercia de sa bonté; puis elle se hâta de vaquer à ses travaux, afin de rester seule avec sa douleur : elle ne murmurait pas : le cœur aimant et bon supporte à lui seul toute sa peine, sans accuser jamais ni les hommes qui l'ont frappé, ni Dieu qui

l'a permis. Pour elle, les riantes prairies, et le cristal des eaux, la verdure des bois et l'azur des cieux, venaient de se couvrir des voiles de la mort. Les campagnes de l'espérance s'étaient fermées, et si les jours de Catherine n'étaient point encore écoulés, il semblait du moins que sa vie fût déjà consumée.

Quoique ses actions n'eussent plus aucun but sur la terre, elle continua de remplir ses devoirs avec le même zèle. Elle était comme la branche de bois coupée pour la fête des rameaux : séparée de la terre, c'est pour le ciel qu'elle conserve longtemps encore sa verdure. Catherine aida son maître à cueillir la vendange ; et la gaieté, qui l'entourait alors, sembla redoubler la tristesse de son cœur. La famille, réunie pendant les longues veillées de l'hi-

ver, n'entendit point ses chants; elle répondait toujours avec la même douceur, et ne parlait guère sans être interrogée.

Le printemps vint ranimer les champs, et ne put la ranimer. Bernard avait espéré que le temps apporterait quelque soulagement à sa peine. Il s'étonnait de la voir toujours aussi triste. Il aurait voulu la consoler, mais il finit par sentir que la perte d'un ami si tendrement aimé, ne pouvait être réparée, et que la mort seule offre un asile contre les coups dont elle nous a frappés, dans l'unique objet de nos affections. Il renferma dans son cœur, pour quelque temps encore, ses projets bienfaisans.

Il est bon de remarquer ici que parmi les gens de campagne, la douleur et les regrets ne sont pas

ordinairement de longue durée. Des travaux pénibles et continus, des besoins toujours renaissans, reportent sur eux-mêmes cet intérêt et cette pitié que l'homme satisfait, au milieu de ses loisirs, éprouve pour ses semblables. Le laboureur, qui a perdu son épouse, au retour des funérailles, est emmené dans un cabaret par ses parens et ceux même de sa moitié. Là, comme il lui faut absolument une femme pour tenir son ménage et soigner ses enfans, les uns et les autres examinent quelle est celle qui pourrait lui convenir. Il ne délibère pas; mais il profite de ces conseils qui le déterminent dans un choix quelques mois après.

Bernard, à lui tout seul, avait tenu conseil pour Catherine. Après avoir long-temps respecté sa douleur, il se décida enfin à l'instruire de ses

vues. L'homme bon est irrésistiblement appelé à faire le bien, comme l'arbre du verger à porter ses fleurs et ses fruits. Un soir, donc, qu'elle avait ramené ses brebis un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, il l'appela dans son petit jardin qui dominait ses prairies, et il la fit asseoir sous l'ombrage frais d'une vigne soutenue par de rustiques piliers. — Ma fille, lui dit-il, je ne te parle pas souvent, parce que tu es jeune et jolie; mais j'ai pris de l'affection pour toi. Tu ne peux pas toujours regretter Martial. Il n'était pas ton mari, peut-être ne l'eût-il jamais été. D'ailleurs, la Providence a voulu que nos peines eussent un terme proportionné à la durée de cette courte vie. Si tu pleures toujours, tu ne te marieras jamais. Moi, je te propose d'épouser un jeune homme de mes parens,

qui n'est pas sans fortune. Je connais déjà sa façon de penser là dessus : je puis te répondre de son consentement, et même de sa reconnaissance. Il sait que je te destine une petite dot, en récompense de tes services, et surtout de tes soins pour mes enfans. Mon bien leur reviendra tout entier ; mais quant au fruit de mes économies, j'aime mieux leur laisser les bénédictions des malheureux, qu'une bourse pleine d'argent. — Catherine se jetant à ses pieds : — Ne sera-ce point mal reconnaître tant de générosité, lui dit-elle, que de n'accepter ni le mari, ni les bienfaits que vous m'offrez ? mais vous ne voulez pas mon malheur : d'autres vœux remplissent mon âme, et je ne suis point destinée au mariage, puisque celui qui dispose de tout ne m'a pas laissé

l'ami de mon enfance et de ma vie entière. — Que diantre veux-tu donc faire! explique-toi; car, sur mon honneur, je n'y comprends rien. — Comme il la relevait : — Oui, reprit-elle, je me crois appelée à d'autres devoirs que ceux du mariage. Votre bonté serait-elle encore la même, pour m'assister en d'autres projets? — Oui, s'ils sont raisonnables. — Oh! c'est alors, surtout, que je vous bénirai tous les jours de ma vie, et vous aurez donné plus de puissance à mes bénédictions. Tout ce que désire, et ce qui occupe toutes mes pensées, c'est la constante volonté de vous être utile, ô mon bon maître! c'est de me voir reçue parmi les sœurs de la charité. — Ma foi, ce serait dommage! tant de filles qui ne sauraient trouver de maris, soigneront les malades aussi-bien que

toi, et peut-être beaucoup mieux. Je parie que M. le curé lui-même serait de mon avis : — Je veux bien m'en rapporter à lui.

Il faisait un beau clair de lune : Bernard sortit aussitôt pour aller chercher le digne pasteur, qui se rendit sans peine à sa demande. Il désira de parler à Catherine pendant un seul moment, et dès qu'il l'eut entendue, il engagea Bernard à lui accorder ce qu'elle désirait. — Songez, mon ami, lui disait-il, songez que cette jeune fille parait avoir la volonté la plus décidée, et que ses vœux ne l'engageront que pour un an. — Ah! oui, quand elles l'auront, elles la garderont. Ne sais-je pas ce qu'il m'en coûte à me séparer d'elle. Puisque c'est moi qui la tiens, je ne la laisserai point partir. — Malgré toute l'obstination de

Bernard, le pasteur, qui avait un certain empire sur lui, parvint à le fléchir, et se chargea d'écrire à la supérieure de l'hôpital de Limoges. Le bien qu'il avait dit de sa protégée, ne permettait pas de balancer. Aussi la proposition fut-elle promptement acceptée. Comme le pasteur devait bientôt faire un voyage à la ville, on fixa ce moment pour le départ de Catherine. Pendant quelques jours Bernard ne lui parla presque point, ou tâcha de prendre avec elle un ton plus rude qu'à l'ordinaire. Mais les bons ne semblent jamais meilleurs que lorsqu'ils voudraient déguiser leur bonté, comme les méchans sont plus terribles encore sous le masque de la bienfaisance.

Pendant tous les repas, Bernard s'efforçait de retenir ou de cacher

quelques larmes, et c'était surtout lorsqu'il les sentait couler, qu'il se pressait de prendre sa grosse voix (pour parler comme des enfans.) Par fois il disait : — On s'attache aux personnes, et c'est pour les voir partir! — Le sacrifice qu'il avait voulu faire, en donnant une dot à Catherine, était désintéressé, sans doute, mais au lieu de s'en séparer ainsi pour toujours, il la mariait dans son voisinage, et c'est pour la bienfaisance un prix bien doux que le spectacle des heureux qu'elle a faits. Il n'y a que les créatures célestes qui soient tout-à-fait au-dessus de semblables motifs : mais Bernard était une grosse créature terrestre. Un soir que la jeune servante ramenait le troupeau : — Que vont-ils devenir à présent, vos moutons, lui dit le bon homme?

Mais vous ne vous embarrassez pas plus de vos moutons que du reste; qui n'aime rien, ne regrette rien. — Hélas! je regrette tout ce qui m'environne, et ces brebis avec lesquelles je passe ma vie, et mon chien, qui m'aime tant; et ces chers petits-enfans, et par-dessus tout, le bienfaiteur qui m'a tirée de la plus affreuse détresse, et qui, par un bienfait plus grand mille fois, lorsque je ne peux plus exister pour le monde, me permet de me consacrer à Dieu et aux pauvres.. O mon cher maître! jamais une prière ne sortira de ma bouche, sans que votre nom ne soit prononcé! la bénédiction des malheureux est la seule récompense qui soit digne de vous. — N'en dites pas davantage, car je suis si bête... Je ne veux pas pleurer, moi;

non, morbleu! sais-tu bien que je ne te laisserai point partir!

Cependant, au jour marqué les trois voyageurs partirent de grand matin pour se rendre à la ville. Lorsque Catherine perdit de vue le clocher, et qu'elle se trouva sur des terres qu'elle ne connaissait pas, elle sentit son cœur tellement oppressé, qu'elle ne pouvait plus respirer. Il lui semblait perdre une seconde fois son ami, en abandonnant peut-être pour jamais ces lieux où elle avait passé près de lui son enfance, où elle s'était flattée de passer avec lui tous les instans de sa vie. Ceux qui devaient s'écouler jusqu'à sa mort lui semblaient encore si longs, qu'elle avait voulu commencer de mourir en allant se cacher dans l'ombre du cloître. Le pasteur l'entretenait des devoirs de son nouvel état, sans trop

penser à conduire son cheval, et Bernard lui savait presque mauvais gré de n'avoir pas détourné cette pauvre fille d'un genre de vie si différent du sien. Il les suivait d'un air triste, et branlait la tête à la fin de chaque période, comme s'il eût dit à la bergère : Tu verras si tu seras plus heureuse que chez moi.

On aperçut enfin la ville, et Catherine, après avoir fait neuf lieues de pays, croyait avoir traversé le monde. Peu après son arrivée, ses deux compagnons de voyage la conduisirent à l'hôpital, et furent introduits chez la supérieure. A travers l'humilité de son état, elle conservait une certaine dignité, que chacun a pu remarquer sur le visage de ceux qui commandent aux autres. Elle dit à Catherine qui restait près de la porte, par respect : —

Asséyez-vous, ma fille : cette maison est confiée à mes soins, mais toutes les servantes de celui qui lavait les pieds des pauvres sont égales entre elles. — La supérieure avait derrière elle une vieille mère qui avait été religieuse, et qui conservait à l'hôpital toutes les habitudes du couvent. Sa longueur totale était de cinq chapelets, à la mesure de la première institution; mais bien loin qu'elle tirât vanité d'une pareille stature, sa longue taille formait un angle avec ses autres os. Elle était sourde au point de ne savoir jamais ce que l'on disait autour d'elle; mais par un effet des compensations de M. Azaïs, et par un autre effet de la grâce du Seigneur, elle savait toujours mieux que personne les nouvelles de la ville et même du pays. D'ailleurs, la bonne mère St. Fran-

çois possédait tellement les vertus de son état, que rien au monde ne lui inspirait autant d'horreur que le mariage. — Adorable Sauveur, dit-elle en voyant la jeune paysanne, voilà une jolie enfant! Elle a les cheveux de Ste. Madelaine et les yeux de la bienheureuse Ste. Agnès. Il aurait été bien dommage qu'elle se fût mariée. Mais, grâces au Ciel, la voici dans un port où le souffle du démon ne pourra l'agiter. — Et lui donnant de sa main sèche et noueuse un petit coup sur la joue : — C'est moi qui suis chargée des jeunes personnes, ajouta-t-elle. Demain matin je vous apporterai un habit complet. Il sera fort bien fait; nous en avons de toutes les tailles; et fussiez-vous aussi grande que moi, nous ne serions pas embarrassées.

Le pasteur fit un grand éloge de Catherine ; et dès que Bernard osa parler, il assura que personne ne gouvernait mieux un troupeau. — Quand une brebis a passé par ses mains, disait le bon homme, il ne lui reste pas tant seulement une once de laine ; et cela, sans lui faire une piqûre. Quant aux bœufs, bien qu'elle ne jure presque pas, elle les conduit aussi-bien que moi, qui jure comme un païen, sauf votre respect. Pour battre le blé, je ne crains personne, morbleu! Eh bien, madame, elle ne me craint pas! Oh, c'est un trésor pour votre maison; mais c'est une grande perte pour la mienne. — Il en aurait dit bien davantage, mais heureusement il était si ému que la voix lui manqua. Le pasteur et lui remplirent les formalités accoutumées, et se retirèrent aussitôt,

en demandant la permission de venir le lendemain matin. Ils trouvèrent Catherine habillée en sœur grise, et plus jolie encore dans ce costume. Bernard, qui avait toujours des idées un peu mondaines, la plaignit sincèrement de passer sa vie avec des malades. Il visita tout l'etablissement, il admira l'ordre et la propreté qui régnaient partout. — Si mes bœufs étaient soignés comme cela, disait-il! — Il assura Catherine qu'il reviendrait pour la voir dans le cours de l'année, ajoutant que si elle ne pouvait s'accoutumer à ce nouveau genre de vie, elle serait reçue chez lui comme l'enfant de sa maison. Après toutes ces assurances qui partaient du fond du cœur, il retourna sans compagnon dans son pays, le pasteur étant venu passer huit jours en retraite au séminaire.

La jeune sœur, habituée aux plus rudes travaux, se ploya sans peine à ceux de sa nouvelle profession. Ce qui lui coûtait le plus, c'était de ne pas vivre dehors, et de ne pas voir le ciel. Les personnes qui ont toujours resté dans les champs éprouvent un certain malaise quand elles se voient renfermées entre des murailles. La mère St. François, qui prenait toujours en amitié les dernières venues, trouva celle-ci fort intelligente pour soigner les malades, et toutes les fois qu'elle lui donnait des éloges, ils finissaient par ces mots : — J'en rendrai compte à madame. — Malgré cette bienveillance et cette protection, comme c'était une petite paysanne, comme elle était forte et de bonne volonté, on profitait un peu de ce qu'elle était la dernière des novices, pour lui

confier les emplois les plus pénibles ou les plus désagréables. Les pauvres cessaient de déplorer leur triste condition, en se voyant servis avec tant d'égards et de douceur. La mère St. François la dirigeait. — Fiez-vous à ma parole, disait-elle; j'ai vu trépasser plus de malades qu'il ne me reste de cheveux sur la tête; et quoique je ne les montre jamais, j'en ai plus que la mère Ste. Ursule, qui ne manque pas une occasion de les laisser voir.

Les plaisanteries de la bonne mère étaient loin de ramener la gaieté dans le cœur de sa pupille. Lorsque, dans un pareil séjour, sa pensée pouvait se détourner de ce qui l'occupait malgré tous ses efforts, elle se fixait sur des objets graves ou déplorables. Si c'était à son tour de veiller dans la salle des malades et des bles-

sés, leurs plaintes venant à rompre un morne silence remplissaient d'effroi son cœur trop faible encore. Osait-elle lever les yeux? elle distinguait dans le fond de la salle, à la faible lueur d'une clarté vacillante, un grand tableau qui représentait St. Sébastien expirant sous les traits de ses meurtriers. Déjà les genoux du jeune martyr fléchissaient, sa figure pâlissait, et sa tête s'inclinait sur son sein ; il n'était plus soutenu que par les liens qui se pressaient contre l'arbre ensanglanté. Elle détournait les yeux ; il n'était point de trépas qui ne lui représentât cette mort, dont elle ignorait tout, excepté la certitude même de son malheur.

Des images plus douloureuses devaient bientôt frapper ses yeux. Des prisonniers espagnols, attaqués d'une fièvre pestilentielle, furent envoyés

à l'hôpital de Limoges, et quelques soldats qui les escortaient, atteints du même mal, reçurent la même destination. Le nombre de ces malheureux était tel qu'on ne savait où les placer, et quelque signalée que fût alors la bienfaisance des habitans de Limoges, elle ne pouvait y suffire. C'était une terrible épreuve pour les sœurs de la charité, mais leur courage et leur zèle furent aussi grands que le danger. Les malades furent partagés en plusieurs classes, afin que les plus désespérés n'entraînassent point les autres dans leur tombe. Le hasard seul décida du sort de chacune des sœurs. Elles se dévouaient avec une telle promptitude, que la supérieure n'avait pas le temps de leur assigner leur place. Catherine espéra que Dieu recevrait en cette occasion le sacrifice de ses

tristes jours. Ses compagnes exposaient leurs vies avec résignation : elle exposait la sienne avec joie.

De si grands efforts n'obtenaient pourtant pas le succès qu'ils eussent mérité. Les victimes semblaient ne prolonger leur existence que pour répandre autour d'elles la redoutable contagion, et leurs funérailles, différées seulement de quelques jours, n'étaient pas moins meurtrières que leurs douleurs. La ville avait déjà quelques pertes à pleurer parmi les sœurs de l'hôpital, les médecins et les prêtres. Le mal ne fut pas renfermé long-temps dans l'enceinte consacrée à l'humanité souffrante : il se répandit dans le faubourg; il y fit les progrès les plus rapides et les plus effrayans. La cloche funèbre ne cessait point de retentir. Le drapeau

noir fut arboré sur les tours de la cité gémissante.

Le nombre des sœurs hospitalières était déjà réduit à la moitié. La supérieure elle-même ne tarda pas à succomber, victime d'un dévouement trop outré peut-être. A ses derniers momens, et de son lit de mort, elle dirigeait encore les soins qu'il fallait rendre à ses malades. — Je quitte sans regret cette vie de douleurs, disait-elle, mais si j'avais osé demander à mon juge autre chose que le salut de mon âme, j'aurais désiré qu'il prolongeât mes jours jusqu'à la fin de cette affreuse épidémie; puisqu'il les trouve assez longs, que sa volonté soit faite! — Comme elle avait demandé, pour l'assister, la moins expérimentée de toutes les hospitalières, Catherine était auprès

d'elle. — Si j'ai mérité quelque chose de vous et de nos sœurs, lui dit-elle en expirant, demandez-leur de prier pour moi, quand elles auront rempli leurs devoirs auprès de nos pauvres prisonniers! — La jeune sœur lui dit : — Le Ciel est à vous : donnez-moi votre bénédiction! — La sainte l'ayant bénie, mourut aussitôt.

Il en fut de même de presque toutes les personnes qui étaient venues donner des secours aux prisonniers, surtout dans les premiers momens, lorsqu'on ne savait pas encore toutes les précautions qu'il fallait prendre. On rapporte un fait qui prouvera combien la contagion était rapide et funeste. Il manquait un carreau de vitre dans une des salles, et le froid était rigoureux. Aucun ouvrier n'osant pénétrer en ce lieu, un

pauvre menuisier consentit à monter sur une échelle, en dehors du bâtiment, pour mettre à cette fenêtre un carreau de bois. A peine eut-il retiré quelques linges qui fermaient l'étroite ouverture, qu'il se sentit suffoqué par de mortelles exhalaisons : il acheva de remplir sa tâche; mais dès le soir même il fut saisi par un frisson qui ne cessa que le lendemain, à l'instant de sa mort.

Un jour, au milieu de toute cette désolation, comme si ce n'était pas assez encore, il arriva dans la cour de l'hôpital une charrette chargée de malades, ou plutôt de mourans : — Vous les voilà, dit le charretier! j'ai été forcé de les conduire ici, mais il eût été plus tôt fait de les conduire au cimetière. Ils n'ont pas remué pendant toute la route; ils n'ont pas ouvert la bouche, et quand *nous avons*

mangé l'avoine à Boisseuil, ils n'ont seulement pas voulu boire un petit coup d'eau-de-vie. C'est un triste chargement que j'ai là. Faites-en ce que vous voudrez. Mais dépêchons-nous : les chevaux sont fatigués. Allons, allons! il doit y avoir de la place : je n'avons pas envoyé de fourrier ; mais c'est la mort qui a fait le logement. — En effet, on emporta ces malheureux dans une salle et dans une chambre basse dont tous les malades avaient péri. Ceux qui semblaient plus désespérés furent placés dans la chambre, avec Catherine auprès d'eux. C'était la première fois qu'elle se trouvait chargée de malades aussi souffrans, sans avoir avec elle une hospitalière plus ancienne pour la diriger. Mais tout secours devenait désormais inutile pour ceux-ci, et le nombre des sœurs était telle-

ment diminué, que même en se sacrifiant, elles ne pouvaieut suffire à tout.

D'ailleurs Catherine se souvenait très-bien de ce qu'elle avait déjà pratiqué tant de fois. Elle appliqua ce même traitement à chacun de ces malheureux, selon les progrès de la maladie. Elle remplit ces respectables et pénibles devoirs avec tout le zèle qu'on devait attendre d'une bonne âme, et plus de discernement qu'on n'en pouvait supposer à une pauvre bergère.

Long-temps, elle ne fut occupée que d'eux seuls; mais en écoutant ces trois malheureux se plaindre et frissonner pendant toute la durée d'une longue nuit, elle ne put se défendre de songer que Martial avait souffert aussi, peut-être, et sans être à portée de recevoir les mêmes

soins. Bientôt elle se reprocha d'avoir pu distraire son esprit de ce spectacle de douleurs. En cet instant même, elle entendit, dans le lit le plus rapproché d'elle, une voix qui disait : — Je vais comparaître. . . . le Ciel doit me punir.... — Et cette voix, qui ne lui semblait pas inconnue, fit tressaillir la pauvre sœur, comme si ces paroles étaient sorties d'une tombe. Elle avait cru que les trois malades étaient Espagnols; elle reconnaissait la voix d'un Français, agité par le délire de la fièvre. Mais quelle fut sa terreur, lorsqu'elle entendit la même voix s'écrier : — Catherine! . . . . Catherine! Encore, si tu étais-là pour me fermer les yeux! — Je suis près de toi, répond-elle! — Et saisissant la lampe, elle s'approche, elle écarte, en tremblant, le rideau... ce sont les traits

même de Martial, mais déjà près de se couvrir des ombres de la mort, et tels que nul autre n'aurait pu les reconnaître. — C'est moi, dit-elle encore, moi qui suis près de vous, qui n'aspire qu'à vous sauver ! — Le soldat s'aperçut bien qu'on lui parlait ; il ne reconnut pourtant, ni les traits, ni la voix de Catherine ; il ne comprit pas non plus ce qu'elle venait de lui dire. Il la regarda fixement, et ce regard frappa l'hospitalière d'un nouvel effroi : il lui sembla que Martial n'existait plus. En effet, il ne reconnaissait plus son amie. Oh ! combien les secours qu'elle était chargée de donner à ces malheureux, lui semblèrent pour lors impuissans! Mais comment faire plus, et par quels moyens sauver cette vie, qu'elle brûle de racheter au prix de tout son sang ?

C'est alors surtout, c'est lors qu'il faut sauver un objet uniquement aimé, que l'art inventé par l'homme, pour soulager son semblable, paraît insuffisant, incertain. — Que ne suis-je inspirée par le Tout-Puissant! Que ses anges ne viennent-ils à mon aide, s'écriait la pauvre bergère, revêtue, par excès de faveur, des livrées de l'humilité! — Et tout ce qu'elle put faire, ce fut d'offrir encore à son amant, le breuvage qu'il devait partager avec tant d'infortunés. Insensible et les yeux égarés, il était sourd aux plus touchantes prières. Loin de se rebuter, elle baise ses mains, qu'elle arrose d'un torrent de larmes; elle se précipite au pied du lit de douleurs; elle s'écrie; et tant de véhémence détermine ou plutôt entraîne le malheureux. Subjugué par un pouvoir inconnu, il finit

par ne plus refuser rien de ce que lui présente une main qui lui fut si chère.

Cependant la jeune sœur se reprocherait les soins qu'elle prodigue à l'objet de toute sa tendresse, si les étrangers n'en recevaient de semblables, car elle ne saurait faire plus. Ses devoirs remplis, elle se place devant le lit du soldat français; elle épie ses moindres mouvemens, ses regards, ses soupirs. Elle l'avait cru mort ; elle le retrouvait expirant. Que de sentimens confus se pressent dans son cœur ! L'espoir y pouvait-il renaître, lorsqu'il était combattu par des craintes si cruelles et si fondées ?

Mais il restait peu d'instans à toutes ces diverses pensées. Tantôt elle attisait le feu qui devait réchauffer l'air, tantôt elle entr'ouvrait un car-

reau pour le renouveler. De moment en moment, elle faisait brûler, sur quelque peu de braise, des substances qui exhalaient une vapeur balsamique et fortifiante ; ou bien, elle ouvrait une fiole dont les émanations salutaires combattaient la vapeur pestilentielle. Ces précautions recommandées à son zèle, faisaient partie du traitement prescrit par d'habiles médecins. Le reste de la nuit s'écoula dans de semblables occupations ; et le matin, lorsque la nouvelle supérieure et la mère Saint-François visitèrent leurs malades, elles furent satisfaites des soins de Catherine. Quel que fut le zèle des autres sœurs, le médecin de celle-ci sembla peu satisfait encore. Ce n'est pas qu'il donnât les moindres espérances sur le sort de ces infortunés :

leur état n'avait pu s'améliorer si vite : c'était beaucoup qu'ils n'eussent point succombés.

La jeune sœur, ne se contenta pas d'écouter attentivement le médecin ; elle osa lui faire quelques questions sur la manière de gouverner ses malades. Son langage, qui était toujours celui d'une simple paysanne, et la sagacité qu'elle avait montrée dans ce qu'elle venait de dire, étonnèrent également le médecin. Il regarda Catherine avec quelque attention ; et puis il soupira, comme s'il eût dit : — Quand on est si jeune et si belle, quel dommage de se dévouer à une mort certaine et infructueuse ? — Le sacrifice que la jeune sœur eût fait sans balancer pour obéir à ses devoirs, seuls, elle le faisait alors avec joie.

Vivre pour celui qu'elle aimait, ou bien mourir pour lui ; tels étaient les uniques vœux de son cœur.

Pendant tout le jour, elle fut occupée des mêmes soins, en proie aux mêmes douleurs. Elle était réduite à désirer que son ami revînt à lui, du moins pour quelques instans, qu'il la reconnût, et qu'elle pût recevoir un dernier adieu de cette bouche, qui lui promit tant de fois un amour éternel. Faut-il le dire encore ? La bonté divine, pour soutenir l'homme contre tant de maux, a mis dans son cœur tant d'espérance, que la jeune hospitalière ne doutait pas que Martial n'éprouvât quelque soulagement, lorsqu'il était secouru par l'amie de son enfance.

Comme elle venait de lui faire prendre quelque boisson pour apai-

ser l'ardeur qui consumait son sang, elle hasarda de lui dire : — Vous ne reconnaissez pas Catherine; vous ne l'aimez donc plus ? — Je connaissais une jeune fille qui portait ce nom là : je l'aimais plus que ma vie ; mais elle m'a trahi. Oui, j'aimais Catherine, mais ils me l'ont enlevée. Personne ne m'aime plus. — Elle avait conservé, sous ses habits d'hospitalière, une petite croix d'or que son cousin lui avait donnée : elle la lui montra, et puis la baisant avec transport : — cette croix vient de Martial, lui dit-elle : c'est un présent qu'il fit à Catherine, quand il l'aimait. — Le soldat prit cette petite croix, et la baisa aussi, sans paraître se souvenir de rien.

La lampe, triste compagne de ces nuits de douleur, venait d'être allumée, lorsqu'on envoya près de

la jeune sœur une pauvre femme, pour l'aider à veiller les malades. Le besoin de soutenir sa vie forçait cette malheureuse à s'exposer ainsi, pour un modique salaire. Sa profession était de passer les nuits près des mourans ou près des morts. Elle avait acquis quelque expérience ou plutôt quelque premier instinct sur l'état des malades confiés à ses soins mercenaires. Elle examina froidement tous ceux-ci ; puis elle dit à Catherine : les deux Espagnols périront, mais un des Français échappera peut-être. Je n'en voudrais pas répondre, au moins ; mais j'ai vu des choses si étonnantes! — C'est ainsi que cette pauvre femme prononçait sur le sort des vainqueurs et des vaincus, égaux devant-elle comme devant la mort.

L'hospitalière brûlait de lui de-

mander lequel des trois Français pouvait échapper à la mort ; et cependant elle tremblait de l'apprendre. A peine eut-elle parlé : — Comment, vous ne voyez pas que c'est ce grand blond qui est si jaune, dit-elle en montrant Martial ? Pour une hospitalière, vous êtes bien habile ! Allez, allez ; quand je voudrai perdre l'goût du pain, vous aurez ma pratique. C'est toujours bien de ne pas savoir grand'chose : c'a fait que vous ne vous fatiguez pas le *pômon* poure-l'dire.

Malgré la grossièreté de cette femme, la jeune sœur fit un mouvement pour l'embrasser ; mais elle se retint de peur de trahir son secret. — Si vous voulez prendre quelque repos, lui dit-elle, vous pouvez vous asseoir dans ce fauteuil : moi, je n'ai pas la moindre envie de dor-

mir. — La garde-malade l'assura qu'elle ne dormait jamais que le jour. Cependant au bout de quelques minutes, elle s'assoupit, et il ne lui fallut pas beaucoup plus de temps pour ronfler comme un homme qui, dans un jour, aurait été obligé de faire vingt lieues à pied, ou de lire, sans s'arrêter, la présente histoire. Les plaintes que l'on entendait sans cesse n'avaient pu retarder un instant son sommeil ; tant l'habitude de voir souffrir émousse, dans certaines âmes, le sentiment de la pitié.

Pour Catherine, elle s'assit à portée du lit de Martial : elle écoutait sa respiration, et bien que la poitrine du malade fût très-oppressée, ce faible bruit soutenait le courage de la jeune hospitalière. Son ami ne l'avait pas reconnue, et pourtant il n'avait pu la voir sans que cette

image si chère ne rappelât vivement à son esprit égaré les traits de celle qu'il aimait, et le souvenir de leurs amours. Quelle ne dut pas être l'émotion de Catherine, lorsqu'elle l'entendit lui parler comme s'ils eussent été tous les deux sous les jolies cabanes de feuillage qu'il avait construites pour elle. Il se taisait par intervalles, comme s'il eût écouté une réponse qu'il croyait entendre en effet. Il vint à l'idée de la jeune sœur de s'approcher et de lui répondre tout bas. — Malgré les préventions de mon père, disait-il, je suis parvenu à le fléchir : je lui ai déclaré que si notre mariage n'était pas célébré dans un mois, je retournerais à l'armée pour ne plus revenir. Il m'a donné mille raisons, toutes mauvaises : je l'ai pressé vivement : je lui ai prouvé

qu'une fille pauvre, mais simple et laborieuse comme toi, enrichissait plus une maison qu'une fille opulente, mais élevée dans la vanité et prête à consumer la fortune qu'elle apportait. Croyez-vous, lui ai-je dit, que si j'épouse la fille du grand Simoneau, vous pourrez continuer de vivre comme vous vivez ? Il faudra mettre à votre maison des fenêtres vitrées, comme celles de la maison de son père : Il faudra, bien vite, appeler des ouvriers pour lui faire un bois de lit, un buffet, une commode. Vous serez obligé de vendre le mauvais vin que nous recueillons, pour faire venir du vin semblable à celui qu'elle boit chez son père. N'allez pas vous imaginer non plus qu'elle veuille s'habiller avec le drap et la toile que vous faites : elle n'a jamais porté de pa-

reilles étoffes : il lui faut des robes d'indienne. Alors, à moins que vous même ne changiez vos vêtemens, vous aurez l'air de son métayer, ou de quelques vieu domestique, enfin, de tout autre que son père. Il est resté comme stupéfait. — Ah! mon ami, répondit Catherine, pourquoi ne puis-je pas faire ton bonheur, sans faire en même temps le malheur de ton père. Mais il faut espérer qu'à force de soumission et de tendresse nous parviendrons à vaincre son éloignement pour moi. — Pourquoi parles-tu si bas à présent ? Tu sais bien qu'ici personne ne peut nous entendre.

Il garda le silence pendant quelques instans, comme s'il eût été fatigué de parler, et puis il reprit ainsi : — A quoi serviront ces habits et tous ces préparatifs ? Pensez-vous

que je veuille épouser la maîtresse de Rapineau? Qu'il l'épouse lui! Quand elle sera madame Rapineau, à mon tour, peut-être, en ferai-je aussi ma maîtresse. — Quoi, vous aussi, mon ami, vous avez de moi cette horrible idée? — Je crois ce que tout le monde croit, à moins que je n'aie des preuves du contraire. — Catherine se tut et pleura, seule réponse du coupable qui se repent et de l'innocent qui ne peut se justifier. Un moment après, Martial reprit ainsi : — Pourquoi ne fermez-vous pas ma tombe? Vous voyez bien que c'en est fait de moi. — Et pendant quelques temps il restait immobile et comme plongé dans une léthargie profonde. — Il s'éveille enfin : — Que nous avons été malheureux sur la terre, dit-il, à Catherine! mais nous ne souffri-

rons plus : nous sommes dans les cieux ; nous y sommes pour nous voir toujours, nous aimer toujours ! Que l'air me semble pur, et comme toutes ces clartés sont éblouissantes ! De doux accords viennent ausssi flatter mon oreille, mais ils seront bien plus doux encore, si tu veux y mêler ta voix si chère à mon cœur... Ah ! comme nous voilà mollement balancés ! La terre fuit au loin sur nos pas..... elle s'abîme ! Et nous, quel mouvement rapide nous entraîne, nous précipite..... O ciel, que de douleurs ! La voix, le souffle me manque : adieu ! —

En achevant ces mots, il retomba sans couleur, sans mouvement, et presque sans haleine. Ses organes, exaltés d'abord par le délire de la fièvre, ne l'avaient élevé jusqu'aux félicités du ciel, que pour le replon-

ger dans le néant, et puis en de cruelles souffrances. Catherine ne peut retenir le cri de son affliction, mais elle n'oublia point qu'il fallait à son ami de prompts secours : elle ouvrit pour un instant la fenêtre de la chambre; elle fit respirer au malade les différens sels qui lui avaient été confiés, et se hâta d'éveiller la garde, qui n'avait cessé de dormir du plus profond sommeil. Martial recouvre l'usage de ses sens : il n'avait aucun souvenir de ce qu'il avait dit, et ne reconnaissait plus Catherine, à laquelle il venait pourtant d'adresser la parole dans l'égarement d'une vision.

Comme l'hospitalière pleurait encore : — Que vous êtes enfant, reprit la vieille! on soigne les malades le mieux possible ; et quand on vient à les perdre, comme il arrive sou-

vent, on ne les pleure pas, on les ensevelit bien vite pour retourner auprès de ceux qui vivent encore et qui attendent leur tour. Mais pour cet homme-ci, je vous soutiens toujours qu'il est mieux que les autres, parce qu'il sent mieux son mal. Si vous n'étiez pas une espèce de religieuse, je gagerais avec vous une bouteille de vin qu'il en reviendra, et nous irions bientôt la boire avec lui dans un endroit où l'on vend du meilleur.

Martial, en effet, semblait un peu mieux dans ce moment. La vieille femme qui, après ses trois repas, n'aimait rien dans le monde autant que son sommeil, alla bien vite trouver son fauteuil, et profiter de quelques heures qui lui restaient encore. Catherine ne songeait point à suivre son exemple. D'ailleurs le

jeune soldat, qui déjà s'était accoutumé à recevoir ses soins, ne restait pas long-temps sans lui demander quelque chose. Il l'appelait ma sœur, et ce nom qu'il donnait alors avec tant d'indifférence, rappelait douloureusement à l'hospitalière le temps où son ami l'appelait ainsi, pour lui prouver toute sa tendresse.

Si l'état de faiblesse ou d'absence où il était presque toujours, ne lui permettait pas de reconnaître Catherine, la jeune sœur lui rappelait pourtant celle qu'il avait aimée. Aussi, lui dit-il une fois : — Vous connaissez Catherine, n'est-ce pas? — Oui; je la connais, et vous? — Que trop pour mon bonheur! — Que vous a-t-elle fait? — Ecoutez une fable que me racontait un de mes camarades, et dont je ne pourrai vous dire que le sens à peu près.

Le Berger et le Buisson.

« Un berger dit à l'aubépine : vo-
« tre feuillage est agréable, vos fleurs
« sont charmantes, et vous parfu-
« mez l'air qui vous environne : je
« veux passer ma vie auprès de
« vous. L'aubépine parut flattée de
« son amour ; mais pourtant, lors-
« qu'il voulut l'embrasser, elle en-
« fonça ses aiguillons dans le sein
« du berger ; si bien, que tout san-
« glant, tout déchiré, il s'en allait
« disant : cueillez la fleur de l'aubé-
« pine, mais gardez-vous bien de vous
« unir à elle!

« L'imprudent qui, séduit par
« l'attrait de quelques fleurs trom-
« peuses, s'est lié avec les méchans,
« ne tarde pas à s'éloigner, mais il
« emporte leurs blessures. »

Eh bien! que pensez-vous de mon

petit conte? n'a-t-il pas l'air fait exprès pour Catherine? — Quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que vous ne deviez pas me consulter là-dessus.

Le lendemain, dès que le jour eut pénétré dans ces tristes demeures, le médecin, suivi de la mère Saint-François, vint faire sa visite, si dangereuse pour ses jours. Tout en prescrivant à Catherine les nouveaux soins qu'elle devoit rendre à ses malades, il sut l'emmener à l'écart, et lui-dit : — J'ai vu hier au soir un bon paysan qui vous appelle sa fille, et qui prend à vous autant d'intérêt que si vous l'étiez en effet. Il a su m'intéresser moi-même à votre sort, au point d'obtenir une chose contraire à mon devoir, peut-être, c'est que par mes conseils ou par mes ordres, vous fussiez appe-

lée dans cette maison à d'autres devoirs, et que vous quittiez cette chambre où chaque instant vous expose à la mort, sans nul espoir pour des victimes qui ne peuvent déjà plus lui échapper. — Catherine pâlissait, et ses genoux tremblaient. — Monsieur, répondit-elle au médecin, en s'appuyant contre la porte, je ne tiens point à la vie. — Se peut-il que... — Je n'y tiens pas du tout. Mais quand elle me serait chère, si Dieu, qui me l'a donnée, veut la reprendre, ne dois-je pas me soumettre à ses volontés! Si les malheureux qui m'ont été confiés ne peuvent... ne peuvent obtenir de lui le salut de leurs jours, nous leur devons des soins jusqu'au dernier moment. Oui, Monsieur, n'eussé-je aucun motif, aucun intérêt... rien ne pourrait me résoudre à quitter avant cet

instant ceux dont le sort me fut remis. On peut ici me commander de périr, mais on ne peut me commander d'abandonner ceux qui vont périr! vous les trouvez donc absolument sans espérance, Monsieur?.... — Oh! je ne dis pas tout-à-fait cela: la nature... la nature... et moi-même j'en ai sauvé de plus désespérés. Mais je dis qu'ils ne sont pas bien; non, ils ne sont pas bien. La physiologie nous apprend..... Mais il faut leur tâter le pouls, je ne les ai pas vus aujourd'hui.

S'étant donc approché de ses malades, il trouva que l'un des trois Français avait l'air moins abattu, et ce français était Martial. — Avec des soins assidus, celui-ci pourra peut-être se sauver, dit le médecin à la mère Saint-François et à la jeune sœur. — Catherine, à ces mots, vit briller

un rayon d'espérance; rayon faible et pâle, comme celui qui, au sein de la tempête, brille aux yeux du matelot épuisé de fatigues. Elle se livrait à ses devoirs avec un nouveau zèle, lorsquelle vit paraître Bernard, son protecteur fidèle. Elle avait déjà pensé que nul autre que lui n'avait pu parler d'elle au médecin. Trop souvent, nous ne pouvons deviner qui nous a fait du mal : il est plus facile de reconnaître à qui nous devons un procédé généreux. Le bon paysan fut vivement touché du dévouement de l'hospitalière; son admiration fut pourtant sur le point de diminuer, lorsqu'il aperçut Martial que Catherine lui nomma dès le premier instant. — Ah, ah, dit-il, avec un air qui prétendait à la finesse, je ne savais pas cela? — Mais comme il était juste, il pensa tout de suite que la

présence de Martial dans cet hôpital était un effet du hasard, et que les soins de Catherine devaient être d'abord attribués à l'excellence de son cœur. En voyant cette jeune fille entourée de mourans, et condamnée à respirer sans cesse la contagion, il se rappela combien elle était moins malheureuse au milieu des champs. Si de rustiques travaux fatiguaient quelquefois son corps, son âme du moins restait calme.

Le jeune soldat, qui n'avait pas reconnu Catherine, reconnut encore moins Bernard; mais deux jours après il vit paraître son père, son père qui, sur la nouvelle d'un si grand danger, avait presque trouvé des entrailles pour un fils près de périr. Son aspect inattendu fit une révolution sur l'esprit de Martial. — Mon père, s'écria-t-il! où suis-je

donc? où est Catherine? — Elle est bien ici, pour achever de t'ensorceler, si je n'ai pas le malheur de te perdre. Car ils disent que tu veux mourir; mais cela n'est pas vrai, n'est-ce pas, mon garçon? Tu n'as tant seulement pas trop mauvais air, pour avoir fait la guerre et pour avoir été si malade. Mais cette fille est donc le diable qui te suit partout, en habit de religieuse! — Que dites vous? De qui prétendev-zous parler? — Je ne le prétends pas : je le vois; je vois la religieuse, ou pour mieux dire la Catherine, qui est là pour te soigner, disont-ils, et qui t'enverra bien plutôt dans l'autre monde, pour savoir des nouvelles de feu son père, qui ne valait pas mieux qu'elle. — Il disait encore en se promenant dans la chambre : — Ah mon dieu, ah mon dieu, s'il en réchappe, elle va

finir de l'ensorceler! — La garde ne comprenait pas grand'chose aux discours du vieux metayer, mais comme elle remarqua quelque altération sur le visage du malade, elle interrompit son père : — Vous dites que ce jeune homme est votre fils, et je le crois, puisque vous le dites : mais, ma foi, si vous venez le tourmenter et l'effrayer ainsi, n'espérez pas que nous puissions le sauver. On ne parle pas toujours de la mort à un pauvre malade. Il sera bien temps de lui en parler, ce soir ou demain, quand il recevra les Sacremens. Ah, dame, c'est que tout le monde ne sait pas, comme nous ménager la sensibilité des agonisans. Allez, c'est un état bien délicat que le notre! — Eh bien, puisque c'est comme ça, dit Michel, je m'en vais vendre de la cire que *j'ai-t-apportée*, et puis

j'irai-t-acheter du fer, acheter de la drogue pour teindre notre laine, qui est bien belle cette année, et puis je reviendrai demain matin, pour voir s'il y a quelque chose de nouveau. — Dès qu'il fut sorti : — Quelque chose de nouveau, répéta la garde, voilà comme cela parle. Sûrement non, il n'y aura rien de nouveau : ce jeune homme est beaucoup mieux qu'hier. —

Soit que Martial se trouvât mieux en effet, soit que l'aspect de son père eût produit dans son état une révolution quelconque, il commença de regarder attentivement Catherine, comme s'il eût cherché à se rappeler où il l'avait vue. Mais il ne la reconnut que le lendemain matin, après quelques heures de sommeil, qui avaient un peu calmé l'ardeur de son sang. Lorsqu'elle ouvrit ses

rideaux, il lui dit tout bas : — C'est toi ! — Et il lui serra la main. Un moment après, il ajouta : — Si le Ciel n'a pas voulu que je vive pour mon amie, il a permis du moins que je vinsse mourir auprès d'elle. — Et puis, comme si quelque souvenir pénible eût empoisonné jusqu'à cette faible consolation : — Nous ne pouvions plus être heureux. — Catherine pénétra sa pensée. S'il était affreux pour elle de perdre celui que, seul, elle avait aimé sur la terre, il était bien cruel aussi de lui voir emporter dans la tombe cette persuasion, que son amie était indigne de lui. La jeune sœur sentait qu'elle devait être à ses yeux un objet de mépris, et que pourtant, il n'existait dans le monde aucun moyen de le dissuader. Quelle preuve, ou quel indice offrir, quel témoignage invo-

quer? — O mon dieu, s'écria-t-elle dans son cœur, en tombant à genoux, n'est-ce donc pas assez pour moi que mon innocence vous soit connue! Je devrais accepter mon humiliation, vous en faire hommage... Non, je ne le puis! Hélas! s'il est permis à ceux qui cherchent le ciel, de demander aussi, de votre bonté infinie, quelque grâce sur la terre, ô mon dieu, permettez que la vérité brille aux yeux de celui que j'ose tant aimer après vous! — comme elle achevait ces mots, un doux rayon d'espérance, présage de la faveur divine, pénétra dans son ame.

Lorsque la mère Saint-François et le médecin firent leur visite le lendemain, ils assurèrent à Michel que son fils était beaucoup mieux et pourrait même se lever dans l'après-

dîner. Alors le métayer prit le parti de s'en retourner chez lui, pour revenir dans quelques jours; et Bernard suivit son exemple. Martial, en effet, fit quelques pas dans la chambre, en s'appuyant sur un bâton, et sur le bras de la garde-malade : la jeune sœur n'avait pas osé lui offrir le sien. Comme il passait devant le lit d'un de ses compagnons d'infortune, celui-ci l'appella par son nom. — Je viens d'entendre ce que vous disiez pendant le délire de votre fièvre, lui dit-il : depuis ce moment, j'ai toujours désiré de vous parler en particulier. — Alors il pria la garde et même la sœur de les laisser un instant seuls, ou du moins sans autres témoins que les malades, dont un seul entendait le français et n'avait que peu de jours à vivre.

Le soldat raconta qu'il était un

des déserteurs cachés dans la maison de Rapineau, et rendit le témoignage le plus formel de l'innocence de Catherine. Il protesta que cette jeune fille ignorait le déguisement et les projets du perfide qui avait été saisi dès le premier cri de sa victime. — Près de rendre compte de toute ma vie, ajouta le malade, j'aime encore mieux révéler une action qui la déshonore, que de ne pas rendre à cette hospitalière une justice que nul autre ne peut lui rendre. Mon camarade et moi nous avons été bientôt las d'un genre de vie si indigne d'un soldat. Nous avons rejoints nos drapeaux : il a péri les armes à la main, et moi je n'ai cessé d'envier son sort, jusqu'au moment où j'ai trouvé l'occasion de faire quelque bien en mourant, après avoir fait tant de mal pendant ma vie.

Oui, c'est une grande consolation pour moi, que de pouvoir reconnaître, par un pareil aveu, les soins si généreux que nous recevons tous de cette excellente fille. Elle a beaucoup fait pour vous, mon camarade, mais elle n'a pas moins fait pour tous les autres. A présent que j'ai le cœur un peu moins triste, je tâcherai de remplir le dernier devoir d'un soldat, qui est de mourir de bonne grâce. Je vous prie seulement de recommander mon âme aux prières de la jeune hospitalière; car pour les vôtres, elles ne valent peut-être pas beaucoup mieux que les miennes. — Mon camarade, lui dit Martial, vous soulagez mon cœur d'une peine insupportable. Vous faites plus pour moi, que de me donner la vie: la vie est odieuse à qui s'est vu trahi

dans son amour. Que ne puis-je, à mon tour, reconnaître la générosité d'un tel aveu! si j'échappe à la mort, c'est à vous que je le devrai.

L'hospitalière et la garde interrompirent leur entretien. Martial en fit bientôt connaître le sujet à Catherine. — Est-il possible, s'écria-t-elle! Après ta vie, c'est la plus grande faveur que le ciel puisse m'accorder. — Encouragée pas cet évènement heureux, le seul peut-être qui lui fût jamais arrivé, elle redoubla de soins pour les malheureux qui lui étaient confiés. On était alors à la fin de l'hiver, et l'on éprouvait déjà la douce température du printemps. Dès que Martial eut la force d'aller dans le jardin de l'hôpital respirer cet air vivifiant, il parut de jour en jour revenir à la

vie. Mais ce qui contribuait le plus à son rétablissement, c'était la satisfaction intérieure qui répandait jusqu'aux dernières extrémités de ses veines, son baume salutaire.

Deux autres des cinq malades confiés à Catherine, se sauvèrent comme lui, et furent placés avec quelques convalescens dans un corps de logis séparé. La jeune hospitalière, fidèle à ses devoirs, et non moins constante dans sa piété que dans son amour, demanda pour lors d'être employée dans la grande salle où il restait encore quelques Espagnols. Tandis qu'elle leur prodiguait les mêmes soins qui avaient sauvé son ami, le vieux métayer revint pour savoir des nouvelles de son fils. Comme il se réjouissait de ne plus voir Catherine à ses côtés,

Martial lui rapporta la déclaration du soldat, et l'assura, de la manière la plus respectueuse, mais la plus formelle, que jamais il ne reviendrait auprès de lui, s'il ne consentait à son mariage. — Est-ce que tu voudrais épouser une défroquée, lui dit le père? — Vous oubliez que je lui dois la vie, et vous savez bien que les vœux des hospitalières les engagent seulement pour une année. — J'avais bien dit qu'elle acheverait de t'ensorceler. — Le jeune homme allègue pour lors à peu près les mêmes motifs qu'il avait fait valoir dans le songe que nous avons rapporté. Le consentement lui fut arraché, moins par la force de la vérité, que par la nécessité même, car il commençait à vieillir, et ne pouvait plus se passer de son fils. Il sentit

qu'en faisant ce mariage, il aurait deux domestiques de moins à payer; et cette considération finit par l'attendrir. L'intérêt l'avait retenu, l'intérêt le décida. C'est l'histoire éternelle des pères, et le sujet éternel des drames et des romans. Si nous avions essayé d'en faire un de ce simple récit, nous l'aurions prolongé par la seule difficulté de faire sortir Catherine de l'hôpital, et Martial de son régiment. Mais on a vu combien Bernard était sensible; la supérieure de l'hôpital était sensible aussi, et le commandant de l'escorte des prisonniers, retenu à Limoges par le mauvais état de sa santé, ne l'était pas moins. Tant de personnes sensibles ne pouvaient manquer de prendre en pitié nos deux jeunes amans. Aux longueurs près, Bernard ra-

conta les faits comme nous les avons racontés. La supérieure eut la bonté de pleurer; et l'officier, après avoir demandé si l'hospitalière était jolie, écrivit à ses chefs, et ne tarda pas à recevoir le congé de Martial, en faveur des nombreuses blessures que ce soldat avait reçues. Les noces se firent au village où elles sont un peu moins tristes qu'à la ville. Pour donner du lustre à la fête, on invita, selon l'usage, plusieurs *messieurs*, qui furent placés à une table particulière. Rapineau même y vînt, et tâcha, par une fausse gaieté, de se montrer supérieur à la petite mortification qu'il ressentait intérieurement. Comme il ne croyait pas plus à la fidélité qu'à l'amour et à la vertu, il se promettait bien de prendre sa revanche avec Catherine; il était

dans un âge où l'espérance même devient une habitude, et ses perfides projets survécurent à la possibilité de les réaliser.

Pour Michel, quand on lui parlait de sa bru, il se consolait en disant : — Elle travaille comme deux servantes, et elle ne dîne pas deux fois. Les voleurs viendront quand ils voudront, ils ne me prendront pas sa dot. — Les deux époux s'aimèrent toujours. Leur bonheur avait été tellement inespéré, qu'ils ne purent jamais s'y accoutumer assez pour le sentir vivement. La crainte de se voir séparés de nouveau, venait bien quelquefois les affliger, mais une crainte chimérique finit par ajouter à notre félicité réelle. Martial et Catherine allaient voir Bernard de temps en temps : il

fut pour eux un second père : il aimait à s'entretenir de cette aventure avec le bon pasteur qui lui disait : — Cherchez souvent à faire le bien ; oui, souvent, afin de réussir quelquefois.

FIN DU TOME DEUXIÈME.